

# **Les escoliers de Paris legende du pays latin par Ponson du Terrail legende du pays latin” 1**

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

LES ESCHOLIERS DE PARIS LEGENDE DU PAYS LATIN  
PAR PONSON DU... Pierre Alexis de Ponson du Terrai If Digitized by  
Google



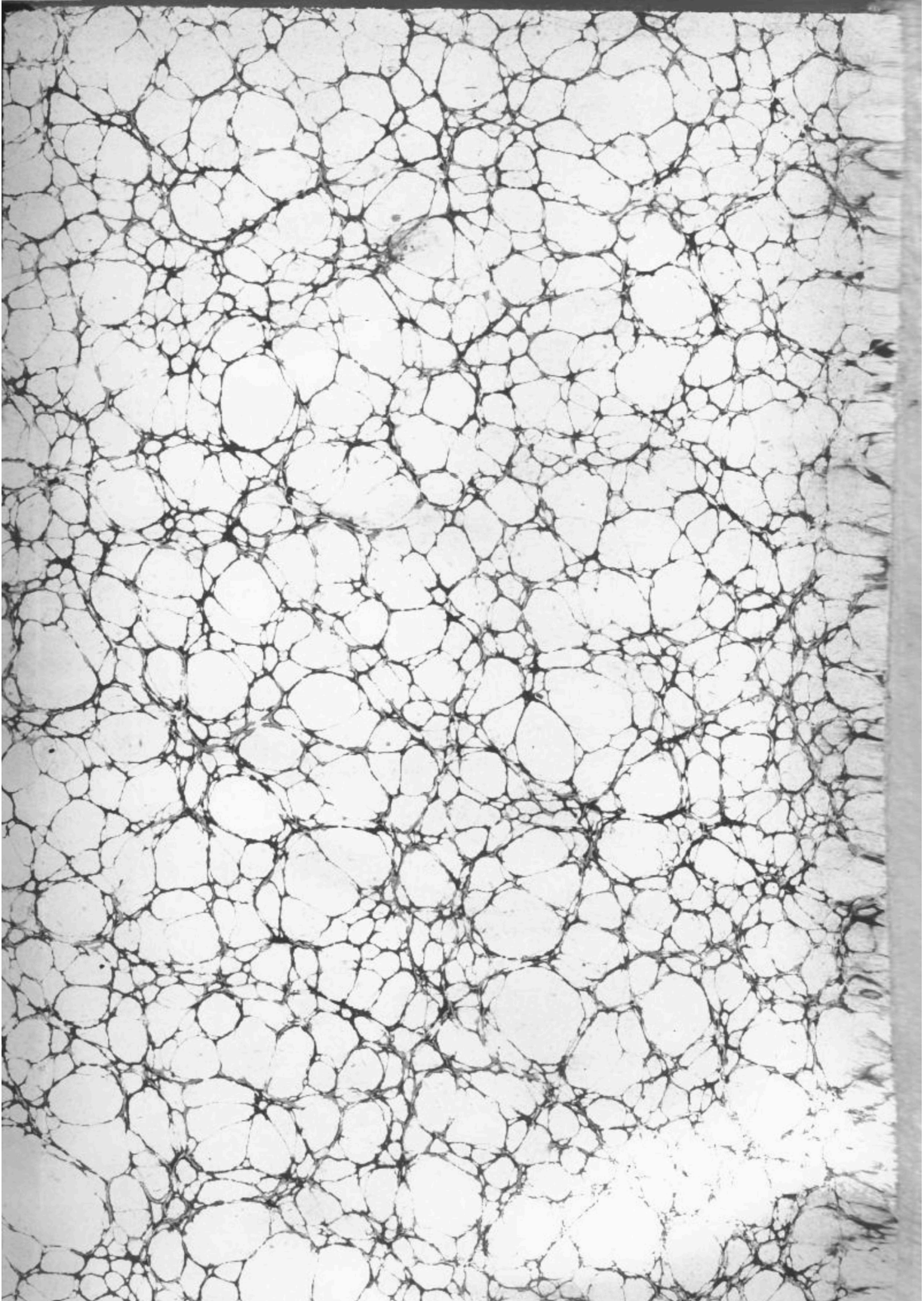
· BIBLIOTECA ·  
· LVCCHESI · PALLI ·



*Lpr. Sale 2-III-17*







**The text on this page is estimated to be only 23.33% accurate**

Digitized by Google





III 2 III 17

I LES ESCHOLIERS DE PARIS « Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 8.75% accurate**

H>iSSV. — TVP. ĚT ^TùR. Ûk. A, BOU.IfĩT.

**The text on this page is estimated to be only 19.00% accurate**

LES ESCHOLIERS DE PARIS LEGENDE DU PAYS LATIN  
PAR PONSON DU TERRAIL TOME PREMIER PARIS ACHILLE  
PAURB, LIBRAIRE-ÉDITEUR 18, RUE DAUPHINE, 4867 u\guiLCQ  
Ly Google

**The text on this page is estimated to be only 15.33% accurate**

Digitized by GÔOgle



## LES ESGHOLIERS ■ DE PARIS PREMIÈRE PARTIE 1 \*• Paris

s'était endormi dans le brouillard, et depuis longtemps le couvre-feu était sonné. Ce soir-là, le soleil s'était couché rouge et sans rayons, et les étoiles n'avaient pas tardé à disparaître derrière une couche épaisse de vapeurs grises qui, montant de la Seine, avaient envahi les deux rives du fleuve, estompé les toits et enveloppé les tours des édifices et les clochetons des églises. Pourtant, on touchait au commencement du mois 1

t LES ESCHOLIERS de inars, et les premières brises priutaoières  
uvaieut chassé la froidure de l'hiver. . Paris était noir, dépourvu de lanternes,  
désert en apparence, et on n entendait, par intervalles, que les pas lointains  
d'une ronde d'archers qui parcourait les rues. ' Cependant, sur la place du  
Châtelet, il y avait une lueur rougefttre qui perçait la brume et éclairait un  
objet hideux qui montait dans les airs. C'était la flamme d'un brasier. L'objet  
hideux était un gibet. En haut du gibet se balançait une forme humaine; en  
bas flambait le feu. — A Tentour, une douzaine de soudards riaient et  
chantaient. « C'étaient les archers que le grand prévôt avait placés pour la  
nuit autour de la potence, aûn qu'il ne prit fantaisie à personne de venir  
décrocher le cadavre. Donc, les archers chantaient, et, chantant, ils  
buvaient; et, leur chanson éteinte, et leur Lroc de vin complètement vide, ils  
se prirent à déviser ' d'une voix avinée. Digitized by

**The text on this page is estimated to be only 28.14% accurate**

UE PARIS 8 — - Uu a-l-ii donc tait pour èire lo^^c si haut?  
demanda Ton d'eux en regardant le cadavre. ^ Je ne sais pas, répondit un  
autre. Peut-être était-ce un iiuguenot. — Dans le temps où nous vivons, dit  
un troisième, il ne faut pas avoir commis un grand crime pour être pendu :  
témoin, Robert le Boiteux, qui l'a été la semaine dernière. — Qu'était-ce  
que Robert le Boiteux? demanda un autre archer. — Un mendiant qui payait  
sa place sous le porche de Saint-Gernudn, un écu six deniers, depuis près de  
quinze ans. — Et c'est pour cela qu'il a été pendu? — Mon, c'est pour avoir  
dit que le sacristain de Sain t-Germain-l'Auxerr ois partageait le tronc de  
régglise entre lui et les pauvres. •—Et on l'a pendu? ' • — Oui, on a dit qu'il  
était possédé du démon et que c'était ià une maniéré excellente de  
l'exorciser et de chasser l'esprit malin de ce corps où il avait étalili son Iq^s.  
Les archers se mirent à rire.

**The text on this page is estimated to be only 29.77% accurate**

. 4 ' LES ËSGHOLIEKS — Ça sorte» reprit l'un d'eux, que nul de nous ne sait qui était de sou. vivant, cette çliarogue que nous gardons? , — » Je le sais, moi, répondit un des soudards, seulement je ne sais pas pourquoi on l\*a pendu. — Qui était-ce donc ? — Lu clerc, un escholier, un de ces rainéaulij enliu qui portent une écritoire à la cèintnre au lien d'une bonne dague au ilanc. — Foin des escholiers! crièrent les archers en chœur. — Tout ce que je puis vous dire, moi, reprit celui qui avait déjà défini la qualité et la profession du pendu, c'est que la chose a été bientôt faite, et le pauvre diable n'a pas eu le temps de se reconnaître.^ » Comment cela ? Donnez-moi un verre de vin, s'il en reste, et je vous raconterai ce que je sais, aussi vrai que je me nomme Lambert le Barbu. il y avait un doigt de nn au fond du broc. L'ar^ cher ravala d'un trait, fit clapper sa langue et continua : — Ge malin, j'étais au nombre de ceux d'entre

\* . DE PARIS » nous qui gardent la porte da Ghâtelet. Messire de Gardailhan, le gouverneur du .Biaisois, arriva à che\* val, suivi de trois varlets qui portaient ses armes. C'est un rude seigneur, le sire de Gardaiihan; il a une douzaine de potences k l'entour'de son château, et il a tué de sa^main un écuyer qui avait osé dire que la dame de Gardaiihan était belle. Mais quel rapport y a-t-il entre le sire de Car\* dailhan et l'escholier? demanda un des auditeurs ^qui se mit à remuer les tisons du brasier. — Tu vas voir, poursuivit Lambert le Barbu\* Gomme il allait s'engouHrer sous la voûte du Ghâtelet, le sire de Gardaiihan entr^ouvrit son manteau, et un parchemin s'échappa de son auniùnière. Il n'y prit garde et continua sa route, tandis que le parchemin tombait à terre. Un escholier passait et le ramassa; puis il le lut, et alors s'approchant de moi, il me le remit pour que je le rendisse au sire de Gardaiihan. — Et, cet escholier, c'est sans doute celui qui a été pendu? — Mais attendez donc, fit l'archer Lambert le Barbu. Vous allez voir. L'eseholiër avait pileuse

6 LES ESCHÛLIERS mine, sa souquenille montrait la corde, son bonnet fourré n'avait plus de poil, et ses brodequins étaient troués en plus d'un endroit. Tel qu'il était, il me fit pitié, et je lui dis : — Ce parchemin que tu viens de ramasser est à un puissant seigneur, le sire de Gardailhan, qui s'en vient faire visite à maître François Cornébut, gouverneur du Ghâtelet. Attends qu'il ressorte, et rends-lui cet objet toi-même; il te récompensera. L'escolier suivit mon conseil, et il attendit. Une heure après, messire de Gardailhan sortit; l'escolier s'approcha de lui et lui tendit le parchemin. Contre mon attente, le sire de Gardailhan fronça le sourcil et dit à l'escolier : • Sais-tu lire? » Non, dit l'escolier. — Tu mens, répliqua Gardailhan en désignant du doigt récritoire que le pauvre diable avait à sa ceinture. Et il appela un de ses varlets et lui dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci appréhenda l'escolier au

**The text on this page is estimated to be only 27.08% accurate**

DE PARIS 7 corps et le fit entrer au Ghâlelet, dont les portes se ^  
Une heure Environ, répondit Lambert le Barbu; mais il eu ressortit eu  
compagnie de maître — Le bourreau ?.. — Oui, certes; et le bourreau le  
conduisit ici, et le pendit haut et court. Qu'a-t-il fait? Quel est son criuie?  
Voilà, messeigneurs, ce que je ne puis vous dire; acheva Tarcher. • «—  
Parce que tu es une brute t observa uu des au\* ♦ diteurs. — PlaitHl? fit  
Lambert le Barbu> qui porta la nuiin à la poignée de Sa dague. — Sans  
doute, ajouta l'interrupteur. Tu aurais dû comprendre pourquoi Tescholier a  
été pendu. ' Pourquoi donc? — Mais parce que tu lui as donné un mauvais  
conseil. Si tu avais pris le parchemin toi-même, il aurait continué sa route et  
se porterait à merveille à cette heure. . . Caboche

I 9 8 LES ESCHOLIERS — Alors, c'est moi qu'on aurait pendu. Cela dépend. Sais-tu jure? — Non, de par la messe et le papol Je ne sais ^as Ure. Un autre archier se prit à rire. — Lambert est de race noble, dit-il. Gomment yeux-tu qu'il sache lire comme un clerc ou un manant? — Alors, acheva l'atitre archer, on ne l'eût point pendu, et l'escholier se porterait bien; car tu peux te l'avouer, Lambert mon ami^ c'est toi qui as causé la mort du pauvre diable. — Pourquoi denc, aussi, passait-il auprès du Ghâtelet? — Et puis, dit un quatrième archer, qu'est-ce que ça nous fait, après tout? — Ça nous fait passer une mauvaise nuit. Le brouillard est froid en diable,- camarades. — Et la bise, dit un autre, nous coupe la figure. — Et nous n'avons plus de vin, ajouta un cin^ quième. ~ Alors dormons, reprit Lambert le Barbu. < « « Digitized by Googifc



DÉ PARIS 0 Eni s'enveloppa dans i>on luaiiLoau et se coucha tout de son long devant le brasier. Ses compagnons l'imitèrent. Seulement l'un d'eux jeta deux brassées de bois dans le feu avant de faire comme les autres. \* Et moins d'iAie heure après, on n'entendit plus autour de la potence que le ronflement sonore des soldats, et au-dessui^de leui-s têtes, le bruit aigre des poulies de fer qui soutenaient le. pendu et qui grinçaient sous le poids dç ce corps que lè vent de la nuit faisait- osciller. Cependant, à travers le brouillard qui allait s'épaississant de plus en plus, des ombres noires passaient silencieuses. On eût dit les fantômes des suppliciés rodant autour du gibet. Débouchant une à une sur la place, de plusieurs points différents, les unes par les petites rues avoisinantes, les a.utres.par les ponts qui réunissaient la Cité à la vieille Lutèce, elles s'arrêtaient i quelque distance du brasier et des archers endormis, se 4.

10 LES ESCHÛLIERS \* • . réunissaient, se groupaient, échangeaient des signes, mystérieux. Mais celui qui eût veillé alors sur la place déserte n'eût pas tardé à se convaincre que ce n'étaient point . ^ des ombres. Les morts ne parlent pas... \* Et on entendait des mots échangés à voix basse, à mesure que les formes noires s'approchaient du gibet. — Grois-tu donc qu'ils dorment? disait une d'elles. — Oui, répondit une autre voix. Je\* suis ici depuis près de deux heures, couché à terre, le nez dans mon manteau et l'oreille collée au sol. Les archers ont ri^ bu et chanté; puis ils ont causé. — Et de quoi parlaient-ils^ Raoul? — De notre pauvre condisciple Gotlieb, que les barbares ont fait périr. Une voix grave et triste s'éleva parmi ce groupe d'hommes qui s'approchaient toujours du gibet et dit: Frères^ l'heure de la délivrance que le maître nous a promise est loin encore... Nos murmures .sont impuissants, et les plaintes sont stériles. C'est

• Digitized by Google

DE VXTILS 11 par des actions et non par\*de vaineaiparoles qu'on  
'■ sert une cause. \* — Amaury le Sage a raison, répondirent plusieurs voix.  
Et l'une d^elles ajouta : • • — Il faut avant tout arracher aux barbares le  
corps du pauvre Gotlieb. 11 ne faut pas qu'il devienne la proie des vautours  
et des corbeaux. Celui qui, depuis longtemps, était sur la place et avait  
surveillé les archers dit encore : — - Après avoir causé de notre malheureux  
Gotlieb, les archers se sont couchés et se sont endormis, lis sont presque  
tous ivres. Nous en aurons bon marché. La voix grave et triste reprit : Mes  
frères, l'eifiision du sang est chose sacri> • lége... Tâchons d'avoir le corps  
de Gotlieb sans qu'une seule dayue sorte du fourreau. . -^ft s'ils s'éveillent?  
— Que nous frappions les derniers, au moins. ' Ce fut l'ordre du chef. Car  
ils avaient un chef, les escholiers qui venaient essayer d'avoir le corps de  
leur condisciple pour\* \* lui donner la sépulture.

iâ LES ESCHOLIERS Et ce chef, (fui se nommait Amaury le Sage, était celui qui avait parlé le premier. Les escholiers arrivèrent auprès du brasier. Ils n'avaient point de lourdes chaussures, comme les hommes d'armes, et ils marchaient avec tant de précautions, ils avaient parlé si bas, que les archers n'avaient point interrompu leur lourd sommeiL Entre le brasier et le pied de la potence, il y avait un espace vide de quelques pieds ; mais pour arriver à cet espace, il fallait passer sur le corps des archers^ ou tout au moins les enjamber. Amaury le Sage et ses compagnons se consultèrent. — L'échelle du bourreau est encore dressée contre la potence^ dit le chef; mais elle est vieille, cette échelle, et le poids d'un homme la fait crier. Il t9Ur drait un enfant. — > Me voilà, dit un tout jeune homme. il avait seize ans tout au plus, sa lèvre était vierge de tout davet masculin. A voir ses grands yeux bleus, ses lèvres roses, et ses cheyeux blonds qui flottaient suHses épaules, on eût dit Une jeune flUe

DE PAUIS 13 habillée en garçon pour quelque mystérieuse équipée. — Mais, dit un escholier qui se nommait Raoul, Godefroy est trop fîrèle et trop chétif pour pouvoir dépendre Gotlieb. Je cduperai la (Torde, dit TenfaDt, qui tira sa dague et la mit aux dents, — Et le corps tombera lourdement sur le sol, et les archers s'éveilleront au bruit, et il nou3 faudra engager une lutte sanglante, observa Auiaury le Sage, . » Mais alors une sorte de colosse se dégagea du groupe et dit à son tour : — Ne me comptez-vous donc pour rien, moi? Cet escholier s'appelait Samson. Du moins sa force herculéenne et sa haute taille lui avaient valu ce sobriquet, car ce n'était pas son nom. — Mais tu feras casser l'échelle sous ton poids, observa le petit Godefroy. — Aussi est-ce toi qui monteras? Les escholiers étaient entrés dans le cercle de lumière décrit par le brasier. Les archers dormaient toujours.

**The text on this page is estimated to be only 24.76% accurate**

14 LES ESCHOLIERS • Laissciz-moi .faire, reprit Sarason, j'ai mon plan. \* \* Et il prit le petit Godefroy dans ses bras, et, aussi agile qu'il était fort, il sauta par-dessus les archers et retomba sur ses pieds si légèrement, malgré sa robuste et gigantesque stature, que le sol ne ré\* sou 11 11 point. . Cependant un des archers fit un mouvement, étira ses bras et poussa un soupir. Les escholiers attendirent muets, immobiles, la main au manche de leur dague, prêts à tout évé^ nement. Mais l'archer se retourna la iace contre terre, et, sans ouvrir les yeux, ramena sur sa tctc ia capuche de son manteau. • Alors Samson posa l'enfant sur la première marche de la hideuse échelle. Monte, lui dit-il. Et quand tu s^as tout en haut, tu couperas la corde. ■ • — Hais le corps tombera. — : Non, tu vas voir. Et Samson se posa au-dessous du cadavre qui se balançait toujours au vent de nuit dans Tespace.

**The text on this page is estimated to be only 29.66% accurate**

DE PARIS 45 Il s'assura sur ses larges pieds et étendit le:i bras.  
On eut dit d'un Titan attendant la chute du ciel. • • • L^enfant monta  
lestement et ne s'arrêta que sur la traverse du gibet, sur laquelle il se mit  
à.oaiiT fourchon. • Alors, se cramponnant d'une main, il se mit de de l'îutre  
à scier la corde qui soutenait le cadavre. La corde était tendue; la .dague  
était de boue trempée et bien affilée. Ce fut ràtiBSiire d'un inslant, la corde  
ne tenait plus qu'à un (il. L'escolier Samson attendit au-dessous. Le fil  
cassa sous l'eUort, le cadavre tomba. Samson le reçut dans ses bras nerveux,  
chancela un moment et se redressa. Le pendu n'avait pas touché terre. Les  
archers dormaient de plus belle. • \* L'escolier Samson fit un bond^ malgré  
son Lpurd • \* fardeau, et cria : • \* ^ Sauve qui peut I Puis il s'élança en  
avant, emportant. la cadavre. Mais le colosse avait jeté un cri.de triomphe ;  
à

I« LES ESGHOLIERS . ce cri, les archers tressaillirent, et deux d'entre eux s'éveillèrent brusquement. L'un d'eux était Lambert le Barbu. En même temps le petit GodelVoy dégringolait •lestement de i'éclielle; niais par une fatalité; inouïe, l'échelle craqua sous son poids et se brisa. L'enfant tomba de dix pieds de haut... Et pendant ce temps, 4es escholiers fuyaient emportant le corps de l'infortuné Gotlieb, et le brouillard ne leur permit pas de voir l'enfant, autour duquel , éveillés en sursaut , les soldats s'étaient dressés. . — Aux anQest s'écria Lambert le Barbu. En un clin d'œil, ils avaient saisi leurs arbalètes, . et l'un d'eux, prenant au collet Godefroy : •r- On nous a voté le pendu t cria-t-il. Les archers aperçurent vaguement à travers la brume les escholiers qui fuyaient. Quelques-uns se mirent à leur poursuite. Mais au bout d'un qufirt d'heure ils reviiirent fous, un à un. Les escholiers avaient disparu, emportant le cadavre.



DE PARIS 17 Lambert le Barba tenait toujours le petit Godefroy au collet. L'enfant n'avait point essayé de se débattre. Il n'avait pas crié de peur que ses compagnons ne revinssent sur leurs pas et n'essayassent de le délivrer\* Il était calme et souriant au milieu de ces visages menaçants et farouches. Et son calme exaspéra si bien l'un des archers qu'il s'écria : ♦ — Camarades ! il n'y a pas grand mal à ce qui nous arrive. \* - • • — Que veux-tu dire? demanda Lambert le Barbu. \* \* • ■ — > On nous a commis à la garde d'un pendu, n'est-ce pas? reprit l'archer d'un ton railleur. . — Oui, certes. Eh bien ! tous les pendus se ressemblent. L'enfant comprit, mais il ne sourcilla point. ^ Tous les pendus se ressemblent, continua l'archer, nous allons mettre ce garçon-là tout en haut du gibet. \*— Bravo! crièrent plusieurs voix.

**The text on this page is estimated to be only 27.19% accurate**

18 LES ESCUOLIERS — r Et dciuaiu uojus nous en irons  
trauquilleme[n]t| acheva Farcher, et nous céderons la place à d'antrès, qui  
croiront toujours garder le premiér. M<sup>^</sup>is Lambert le Barbu» qui était le  
chef de tous les autres, imposa silence à Tarcher. — Je suis pour la justice,  
moi, dit-il. Les archers murmurèrent. •m — Si cet enfant a commis un  
crime, continua Lambert, on le pendra;, mais s il n'en a point commis... m  
— Il nous faut un pendu) hurlèrent les archers. ^ % Silence l dit Lambert le  
Barbu. Et s'adressant à l'enfant : — ^.Qui es-tu? — Je me nomme Godefroy.  
^ — D'où viens-tu? — Du pays latin. ^ — Quel est ton métier? — Je suis  
eschfilier. , — Gonniiient te trouves-tu parmi nous? — J'étais avec mes  
compagnons les escholiers: — Que venaient-ils faire ici ? Oigitized

**The text on this page is estimated to be only 18.69% accurate**

DÉ PARIS iO te Ils venaient enlever le corps de notre camarade  
Gotlieb. — jQuel rôle as-tu joué dans tout cela? — C'est moi qui ai coupé la  
corde, répoudit l'enfant toujours calme. — Vous voyez donc bien,  
camarades! s'écria l'archer qui avait proposé de pendre Godefroy, vous  
voyez donc bien que ce garçon mérite la mort 1 -r A mort 1 à mort 1  
répétèrent les archers avec fureur. Godefroy promena sur eux son regard  
doux et ^ tranquille. . %

**The text on this page is estimated to be only 28.31% accurate**

1 M L£S ËSCUOLIËRS 11 Lambert le Barbu était un homme de haute taille, •aux épaules carrées, au front ombragé par une épaisse chevelure. La barbe dont il tirait son sobriquet des^ndait sur sa poitrine, toutlue et noire comme la crinière d'un destrier de bataille. L'œil, chez lui, était dur et farouche; mais sa lè\* vre épaisse n'était pas sans bonté, et sa rude voix s'était tout à coup nuancée d'un timbre d'émotion lorsqu'il avait interrogé l'enfant. De nouveau il imposa silence aux archers qui voulaient pendre Godefroy sur Theure^ et s'adressant à l'enfant : — Quel âge as-tu? lui demanda-t-il. Digitized by Google

PARIS 21 — Seize ans bieUùt. — Gomment te nommes-tu? car Godefroy n'est pas un nom. — Je n'en ai point d'autre, répondit l'enfant , n'ayant jamais connu mes parents. , — Ils sont donc morts ? — Je né sais pas. . — Tu es donc un enfant d amour? — l^eutrêtre bien. . . car on m'a trouvé eîposé sur les marches du parvis Notre-^Dame. — Et comment se fait-il que tu es escholier? . — Gelui qui m'a recueilli était escholier luimême. Il m'a servi de père et il m'a enseigné ce qu'il enseigne aux autres. . — Â mortl à mort! répétèrent les archers. Lambert serra la poignée de sa dague avec co- • lère. — Aussi vrai, s'écria-t-ii, que je suis votre chef, je vous ferai tous bât<jQner si vous ne rentrez votre langue en votre gorge. Puis il posa sa large et rude main sur le front de l'enfant, et ses doigts noueux jouèrent avec les bou\* des bondes et soyeuses de sa chevelure.

**The text on this page is estimated to be only 23.84% accurate**

tà LES ESCHOLIEHS • — Et qu'eiseigue-t-il donc, cet  
esclioUer? deinanda\*t-iL — Il n'est plus escholier, il est professeur. — Soit.  
Mais qu'enseigne-t-îlt — L'amour du prochain et la science de toute» '   
choses. — Qu'est-ce que cela? — Le maître, poursuivit le petit GoJefroy  
d'un^ ton si dōux qu'il en devenait plein d'autorité, le maître dit qu'il ne faut  
faire de mal à personne, pardonner les injures et les mauvais traitements,  
espérer dans l'avenir qui sera meilleur, et s'instruire, car la science élève  
l'esprit de l'homme et maîtrise ses passions. La parole de lenfaut, cette  
parole nette et claire, cette voix harmonieuse et calme avaient fini par  
dominer ces hommes grossiers et farouches. — Et où ton maître enseigne-t-  
il tout cela ? detnanda encore Lambert le Barbu. — Voilà ce que je ne puis  
dire, répondit Ten- ' âmt. — Pourquoi? — Parce que mon maître est  
proscrit, et que Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 24.38% accurate**

• • ^ \* DE PAULIS : 23 nous, ses disciples, nous avoiiâ jitré de ue point Ira- hir lè seerQt de sa retraite. ^ Mais pendoos-le dpnc 1 s'écria un des archers; car nan-seulenieat il s'est rendu coupable d'un» crime... — - Est-ce un crime? repli (jua Lambert le liarbu, m à qui Godefroy inspirait un intérêt croissant.. — Oui.... puisqu'il a aidé a décrocher le pendu. Il a obéi aux ordres des siens, dit Lambert. — Mais nous serons punis, nous i — Si quelqu'un doit être puni, c'est mol. Ne sttis-je pas votre chef? • — Et puis, dit un autre archer, puisque le maître de ce beau damoiseau est proscrit^ c'est qu'ilest rebelle au roi... — Et, dit un troisième , un rebelle enseigne la rébellion. • — A mort I à mort 1 répétèrent les archers. . . Mais Lambert le Barbu tira sa dague, se plaça devant l'enfant, et dit avec résolution : — Je frappe en plein cœur celui qui osera taire un pa vers lui. • Et les archers reculèrent\* ' •

**The text on this page is estimated to be only 29.80% accurate**

ti LES ESGHOLIERS ' — Écoute» reprit Lambert, s'adressant à l'enfant. Aussi vrai que ces gens là sont des soudards et que je suis, moi, de race noble, je te jure (que je suis incapable de trahir un liomnie qui se sera fié à moi. des gens-là demandent ta vie, et moi je te ferai grâce si ce que tu m'as dit est vrai, et si le maître dont tu parles enseigne tes choses que tu dis. Si je t'engage ma foi de soldat, ma parole de noble homme que je te garderai le secret, me croirastu? .L'enfant leva sur l'archer son limpide et doux regard: — Quirait-il. — Eh bien, viens avec moi, dit Lambert. Et, comme les archers murmuraient toujours: •^Vous autres, leur dit-il, vous pouvez rentrer au Ghatelet,etvous savez que je vous en ai donné l'ordre, ^ Et si nous sommes punis l'insista un des soldats. — Je vous engage ma parole que je prends tout sur moi, répondit Lambert le Barbu. \* Lambert le Barbu avait sur ses compagnons nonDigitized by Google



DE i'Aiiis as seulement rautorité du commandement, mais encore celle de la force brutale. Quand les archers le virent bien déterminé à protéger Tenfant, ils se résignèrent. Il y eu eut même un parmi ejix qui dit : Lambert à raison. Cet enfaïit est trop jeune pour faire connaissance avec le gibet. Et puis, dit un autre, entraîné par cette parole de miséricorde, c'est nn-enfant d'amour, et j'ai toujours pitié. de ceux qui n ont pas connu leur mère,, étant comme moi, à preuve qu'on m'appelle Landrysans-Nom. Lambert pritTenfant par le bras. — Viens avec moi, reprit-il. . Et il ajouta : ^ Vous autres, souvenez\*vous de ceci : celui qui osera me suivre fera connaissance avec ma dague. Les archers se le tinrent pour dit, et bientôt les silhouettes de l'homme et de l'enfant s'eâ'acèrent dans le brouillard. — Conduis-moi, disait Lambert; et crois bien que, où que tu me conduises^ nul ne le saura, ìì Toi en vous, dit l'enfant. 1 SI

â6 ^ LES ESGHOLIEHS —Écoule, reprit lesotdat, taodisqu ils traversaient la Seine, je te l ai dit, on nie nomme Lan^bert le Barbu, et je suis de race noble. Nais comme je n'ai pas de terre sous le soleil^ ui d'écus dan^i ma poche, je ne serai jamais (Capitaine d'une compagaie fraii- ^ che, ni gentilhomme dans les gardes du roi, ni officier d'un corps quelconque. — Il faut donc être noble pour être officier? demanda naïvement Godefroy. — Sans doulc, et noble avec des (icls gu de^ seigneuries. Étant cadet, je n'ai rien, et, comme mon trère a mangé le bien de la famille, il ne pourrait m'entretenir sur le \*pidd qui convient à un noble homme. Cependant, observa l'enfant, il y a eu des hommes qui n'étaient pas riches et qui ont commandé des armées. — Où as tu vu cela? — Dans les livres du maître. — Eli bien, dit Lambert le Barbu d'un air de doute, ça ne devait p^s être au temps d'aujourd'hui. — C'est dans tous les- temps, répondit Tenfant, '

**The text on this page is estimated to be only 24.93% accurate**

, DE PARIS . » car en tous les temps, les hommes de science ont fini par triompher, les grands capitaines étaient des hommes de science. — Je n'ai jamais entendu dire ça, fit Lambert le B\*bu. Avez-vous entendu parler d'un général romain ■ qui s'appelait César. « — Oui, certes. • — Eh bien 1 c'était un savant. ■«», \* — Comment cela? — I^on\*seulement il lisait dans les livres et les parchemins, mais encore il en compdsait. — Et tu crois qu'il^ n'avait pas de terres ? — Il avait beaucoup de dettes et\* point d'argent quand il devint un grand homme. — Ah I fit l'archer pensif. Tous deux, après avoir traversé les deux bras de la ^ine, s'étaient engagés dans les'fuellôs boueuses et noires du pays latfti. • ^ La nuit était toujours noire et silencieuse. Cependant, sur son pass^, Lambert le Barbu crut surprendre quelques paroles vagu^S9 quelques 4 Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 26.21% accurate**

I 28 . \* LES ESGHOLIERS murmures qui' sortaient des maisons voisines. Qppendaiit ledit di^ couvre-feu était rigoureusement observé et nulle part on n'apercevait de lumière. • ' Tout à coup l'eutant s'arrêta. Une ombre venait de se dresser devant\* lui. — Qu'esta»? fit Lanibert. — C'est ua compagnon, répondit l'enfant. Une voix' perça le brouillard.: --Ton nom I — Godefroy. • '—Où vas-tu? » — Entendre le maître. |S — Quel est celui qui t'accompagne? ' <— Un komme dont je suissûr. • L'ombre s'eii'aça etjjodefroy continua sa route. ■ • « - Lambert le suivait toujours. Enfin dans'une ruelle plus étroite et plus n^re encore que les autres, Godefroy s'arrêta: de nveau. ♦ Lambert le Barbu marchait depuis dix iftinutes sur un sol boueux jonché de paille. ^ 1^ t. 4 Digitized by Google

DE PARIS . f\$ ^ C'est ici, dit Godefroy, qui Irappa trois coups sur une porte. Et cette porte s'ouvrît aussitôt. Lasobert le Barbu se trouva alors au seuil d'une allée humide et sombre au bout de laquelle brilla tout à coup un point lumineux. Odette 1 dit Godefroy à voix basse. Le point lumineux, d'abord immobile, se mit en mouvement «t s'approcha. L'archer reconnut alors une lampe, et tout à coup il demeura bouche bée et ébloui. Le cercle de lumière que décrivait la lampe enveloppait l'être qui la portait... £t l'archer se demanda si cette lampe n'était pas une étoile que Dieu &vait mise dans la main d'un de ses anges. ■ ^ ' ' ' Il avait devant lui une jeune fille de seize ou dixhuit ans, belle autant que peut l'être une créature mortelle, plus belle ceat £cûs que ces nobles dames de la cour du Louvre, que le pauvre noble sans terres et sans écus voyait passer souvent, avec un regard d'envie, .dans les jours de fête ou de grande chasse à courre. ^ r- Ah ! Godefroy 1 dit-elle, te voilà donc enfin 1

**The text on this page is estimated to be only 29.75% accurate**

30 LES ÈSOUOUËHS Et elle eut un sourire qui acheva de bouleverser r&me naïve de l'archer. Oui, répondit Tenfant. Les frères sont-ils reve- ^ nus? — Ils sont là-bas à Tentour du maître. ^ Et ils se sont aperçus de mon absence 1 — Oui, répondit la jeune fille, et Samson est parti avec Raoul le Sage pour l'aller délivrer. — Tu vois bien que me voilà, dit Godefroy. Alors seulemeat la jeune lille aperçut 1 archer et étouffa un cri. \* Mais l'enfant, à son tour, posa sa main sur l'épaule de Lambert. • — Écoule, Odette, dit-il. Quand mes compagnons ont vu lé corps de Gotlieb en leur possession, je suis tombé, moi, au pouvoir des archers, ^t ils allaient me tuer. — Mon Dieu I fit la jeune fdle avec effroi. Godefroy poursuivit. — L'homme que tu vois m'a protégé et me ramène ici sain et sauf. — Mais... balbutia la jeune iille avec un reste de Digitized by Google

DE PARIS 31 défiance, jtu sais bien que nos frères seuls entrent ICI... !.. Jeri||pn(ls de lui, répliqua Godefroy. — Alors, passez, mon gentilhomme, dit la jeune fille qui s'eil'aça devant l'archer. Godefroy s'avança dans les ténèbres du corridor en bomoie pour qui ces ténèbres n'avaient point de mystères. Odette et l'archer le suivirent. Puis Godefroy ouvrit une porte et la clarté de la lamped'Odette se projeta sur. les premières marches d'un escalier qui semblait s'enfoncer sous terre comme celui d'une cave. Lambert le Barbu descendit sur les pas de Gode\* froy et de la jeune fille une trentaine de marches fcnviron ; puis Godefroy poussa devant lui une'nouvelle porte, et soudain une clarté plus vive vint frapper /l'archer au visage. \* Tous deux se trouvaient sur le- seuil d'une vâste salle souterraine que plusieurs lampes su?>pendues aux voûtes éclairaient. Dans le fond il y avait une sorte de chaire à prêt . cber.

**The text on this page is estimated to be only 25.39% accurate**

as LËS ËSGUOLiËRS Tout à l'entour, adossés aux murs» on voyait des bancs et des escabeaux sur lesquels étaient assis des' jeunes gens attentifs et silencieux. A la vue de Godefroy qui entra le premier, il se fit une certaine agitation parmi les eschaliers. — Ah! te voilà! te voilà! répéta-t-on. Godefroy prit l'archer par la main et le conduisit vers le maître, au milieu de Tétonnement général. Le maître était un homme jeune encore, en dépit de son visage pâle et sillonné de rides profondes et de ses cheveux qui grisonnaient sur les tempes. — Quel est cet homme ? dit-il en regardant Tarcher. » Cet homme m'a sauvé de la mort, répondit Godefroy, et il a soif de la parole du maître. Lambert le Barbu n'avait pu se défendre de baisser les yeux sous le regard clair et dominateur du maître. . . • Gomment te nommes-tu ? lui demanda ce dernier. » Lambert. — Et tu veux savoir... • uiy,,^ccl by Googl



**The text on this page is estimated to be only 26.65% accurate**

DE PARIS 33 B( |âs, dit le maître d'une, voix grave et triste, tu es au service du roi. — Oui. — Et tu ne sais pas que je suis proscrit, et que les gens du roi ont ordre de m'empêcher de parler; — 'Je le sais. . " ' — Et si tu assistes à mes leçons et que ma parole te convertisse, que feras-tu ? — Je quitterai ma coiffe et j'endosserai la robe des escoliers. — Mais, &tt moins, sais-tu mon nom? demanda le maître. L'archer posa sa main sur l'épaule de Godefroy : • Cet enfant n'est que tous enseigniez le bien, cela me suffit. ♦ — Eh bien, reste parmi nous, dit le maître. Et il monta dans sa chaire et commença sa leçon. Quand il eut fini, Lambert le Barbu avait des larmes dans les yeux. — Oh I c'est beau I c'est très-beau I dit-il, et je veux être votre disciple, maître.

**The text on this page is estimated to be only 17.34% accurate**

81 LES ESCHOLIBRS £t, pariant ainsi, le soldat grossier baisa l^pan de la robe du docteur en Sorbdune. — ^ Maintenant, dit-il, je voudrais savoir le nom de riomme à qui Dieu a donné une semblable parole. ♦ — Je m'appelle Ramus, répondit le maître. Et Lambert, à ce nom, s inclina. I uiy . luu Ly Google

**The text on this page is estimated to be only 23.78% accurate**

( DK PAHIS m m Messire François Gornebut, prévôt des archers, en la prévôté de Paris ^» logeait au Châtelet, et y menait joyeuse vie. C'était un heureux bourgeois que le roi avait fiut noble et dont le potit-fils serait gentilhomme, si toutefois il plaisait à Dieu qu'il eût jamais un petit-fils. L'élévation de messire Gornebut était . une vraie histoire de fée, un conte merveilleux qu'on eût dit éclos du cerveau d'un poète arabe. Dans sa première jeunesse il était tanneur, et avait succédé à son père, Jérôme Gornebut, dans la rue Saint- Paul, à l'enseigne de la Toison-d'Or. Gelui qui aurait vu M. Gornebut, à l'heure où commence cette histoire, se fut difficilement expli

aô LES ÆSCUOLIËUS que, en remarquant son gros ventre et son yisage empâté et rubicond, qu'en sa jeunesse il eût été assez beau pour tourner ia tête aux femmes. Ge]a était, cependant. François Gornebul, le taiiueur, était, à vingt ans, • \* l'homme le plus beau et le mieux tourné de tous les environs du palais Saint-Pol, cette vieille demeure des rois àe France. Les jeunes filles soupiraient en le voyant passer; les femmes mariées ne pouvaient s'empêcher de regarder leurs époux et de les trouver affireux par comparaison. Or, il y avait justement en face de la boutique du beau tanneur un vieil hôtel habité par une dame de haute lignée, fort riche, et dont les nombreux varlets encombraient le quartier. ^ Cette dame, qui se nommait Yolande de Châteauneuf, était veuve et n'avait point d'enfants. Gomme elle ne sortait qu'en litière et toujours à la brune, il était ditiicile de savoir si elle était jeune encore et quelque peu belle. Mais, sans doute, elle n'avait point encore attei.nt cet âge extrême ou les femmes renoncent aux plai

DE PARIS 37 sirs, teitestrés pour ne plus songer qu'au ciel, car, un soir, le bruit se répandit dans, la rue Saint-Poi et dans les rues avoisinantes, quedame Yolande s'était affolée du beau tanneur François Gomebùt. Et de fait, pendant quatre ou cinq ans, on le vit se glisser mystérieusement, le soir, dans l'hôtel de dame Yolande, et ceux qui, au mépris de l'edit du couvre-feu, restèrent cachés sous un porche voisin pour le voir sortir, s'attardèrent inutilement et furent obligés, au petit jour, de déguerpir devant le chevalier du guet et sa ronde. \* Tout cela se passait au temps où François P% de chevaleresque mémoire, était fait prisonnier sur le « champ de bataille de Pavie. Le royaume n'avait plus ni soldats ni argent, et le dauphin Henri faisait vainement appelle à la bourse et à l'épée de la noblesse. ^ . La noblesse était représentée par des veuves, des vieillards et des enfants, et ses coffres étaient vides. Un matin, dame Yplande s'en alla au Louvre. Un mulet chargé d'une valise mystérieuse était attaché à sa litière. 1  
3

« 3^ LBS ESCHOLIBaS Elle demanda à parier au dauplû » et le dauphin la reçut. 0 — Uonseigneur, lui dit-elle, je sais une pauvre veuve sans enfants et ne saurais tenir ma place sur un champ de bataille; mais j'apporte mon oUrande à Votre Altesse pour lui prouver que les malheurs du royaume touchent une femme de noblesse aussi bien qu'un gentilhomme. Et, sur ces mots, elle ûtdéposeraux pieds dudauplûin la valise qui était pleine d'or. Le dauphin, touché jusqu'aux larmes, demanda u dame Yolande quelle récompense il lui pourrait accorder. « Sur ces mots, auxquels elle s'attendait sans doute, dame Yo^nde demanda des lettres-patentes de noblesse pour son cher François Cornebut. Les lettres furent accordées ; ce qui prouve qu'en • tous les temps la noblesse a été gagnée souvéht et acheLce quelquefois. Un mois après, datne Yolande épousa noble homme messire François Goroebut. Puis, en bienfaitrice accomplie, elle trépassa Digitized by Google

DE PARIS 3(1 dans Tannée, léguant à son jeune époux assez d'écus pour lever un régiment. ' La rumeur publique prétendit qu'elle avait, le jour de sa mort, pour le moins soixante années; , mais François Gornebut ferma la bouche aux médi\* sants en épousant une jeune fille de petite noblesse et d'une grande pauvreté, qui était belle et laide au tour. ,Or, trente années après, messire François Cornebut était prévôt des archers et logeait au Châtelet, où nous allons introduire le lecteur. La huitième heure de relevée venait de sonner, et le prévôt était encore à table. Il est vrai qu'il avait eu deux fiers convives, si on en jugeait par les nombreuses cruches de toutes couleurs, les unes vertes, les autres jaunes ou blanches, de toutes formes, le cou allongé ou le ventre pansu, qui chargeaient la table. Tout cela était vide. En revanche , messire François Gornebut était rouge comme une pomme d'api,'et ses yeux clignotaient agréablement. ^ \* ^ A sa droite, la place d'honneur, était assis un grand et robuste seigneur, dont le regard ardent et som^e

**The text on this page is estimated to be only 29.52% accurate**

10 LfFS ESSOHOLtERS semblait jeter un déA pleia de jeunesse à la neige qui couvrait sou front. C'était messire de Gardailhan, gouverneur du Blaisois\* A sa gauche, un beau jeune homme, à l'œil d^aigle, au nez busqué, à la lèvre ironique^ racontait une histoire qui semblait amuser fort les deux m vieillards. \* — - Ainsi 9 Main-Uardye, mon garçon , disait le sire de Gardailhan, elle est belle, cette petite? — Monseigneur, répondit le jeune homme, qui savait son métier de courtisan, après la noble dame de Gardailhan, c'est la plus belle fille du royaume. • ■ . — Gomment est-elle ? ' — Mignonne et rose comme un chérubin; elle a les cheveuK blonds et les yeux bleus, et sa taille tiendrait dans mes deux mains. Et tu l'aimes ? — J'en suis Ibu, monseigneur. — Eh bien, dit le gouverneur du Blaisois, si elle ^t fiUe de noblesse, il ia faut épouser, " — Et si elle ne l'est pas? — Tu l'enlèveras\* Digitized by Google



**The text on this page is estimated to be only 27.23% accurate**

DE PARIS ' 41 . Voici justement à quoi je songe. — Âhl ahl — Et pas plus tard que la nuit prochaine... peut-être... ' — Diable lût Je prévôt des archers; vous allez Yite en besogne, mon cher Main-Hardye. — J'attends .l'occasion, et si l'occasion esj^ bonne\*. • — Il faut en protiter, c'est mon avis^ dit le sire de Gardailhan. \* — Mais, reprit le sire de Gardailhan, où donc l'avez-vous rencontrée, Main-Uàrdye? ^ Ahl c'est toute une histoire, monseigneur. — Peut-oa la savoir? — Sans doute. Je vais vous la raconter. — Voyons, fit maf tre François Gomebut, le prévôt des archers, en se versant un dernier verre. Main-Hardye continua : \*— J'étais ams Haurevers, le garde du roi, il y a de cela environ huit jours. ^ Nous étions en belle humeur, ayant soupé ensemble la veille et prolongé notre souper à l'iiôtel

**The text on this page is estimated to be only 27.14% accurate**

tt\* LES fiSGBOLIERS lerie du B(m JtfoiVie jusque bien après le lever du soleil : Maurevers me dît, comme nous en sortions : , — Il faut varier ses joies, én ce moude, surtout quand on- ignore si Fautre monde a des joies. Après le vin, les ribaudes. Viens-tu? — Et où irions- nous bien, à celte lieure? lui de\ndandai-je. — Au pays latin. — Pouah! fis-je avec dégoût, c'est le ^ays des escholiers et des bachelières, et non celui des ribaudes. Nôus nous ferons quelque méchante querelle avec les clercs qui, malgré les éditsi, ont toujours une dague sous leur souquenille, et au lieu de faire. Tamour, il faudra se battre. — £h bien l on se battra, dit Maurevers qui était ivre. \* £t il m'entraîna. Nous nous en allâmes ainsi, battant les murs, , jusqu'à la rue Saint-André-des-Arcs, et nous entr&\* mes dans un cabaret fréquenté d ordinaire par les. clercs. ^ Mais va l'heure matinale, il n'y avait que deux Digitized by Google

DE PARIS 43 buveurs qui jouaient aux dés. L'un gagnait depuis longtemps, et le dernier denier de Son adversaire formait Tenjeù de la dernière partie. Suivant le proverbe que « toujours l'eau va à la rivière, » le dernier denier suivit les autres, et le paavre clerc se leva désespéré, tandis que le vainqueur empochait son gain, ses dés et son cornet. Ce dernier sortit sans faire attention à nous/l'au\* tre resta pensif devant la table qui supportait une cruche vide et murmura : « J'ai {Pourtant encore soif. -^£h bien 1 lui dit Maurevers, pourquoi neboistu point avec nous? . L'escholier prit un hanap d'une main fiévreuse et nous le tendit. \* « ~ Tuas l'air bien désolé, mon pauvre garçon, lut dit Maurevers. ^ C'est que j'ai perdu (ont mon argent, et ne sais où en prendre pour vivre jusque à Theure oit mon père, qui vient me visiter quelquefois, reviendra. — De quel pays es-tu? lui domandai-je à môn tour. Digitized by Google

41 LES ESGHOLISRS — Je suis de la langue normande, me répondit-il. •^Gomment te nommej^tu? — RoUon. . \* Cest un fier nom, ça, dit-Maurevim, et quW irait bien mieux à un homme d'armes qu'à un clerc. — Ah! soupira l'escholier, ce n'est point ma faute si je suis derc, et j'aimerais mieux être homme d'armes et avoir une bonne épée au côté. — Pourquoi es-tu clerc f \* m — Parce que mon père est procureur. : — Et tu n'aimes pas ton métier? — Je l'ai en horreur. Maurevers tira une bourse de sa poche, et le clerc, éUoui, vit briller à travers les mailles de jaunes « pistoies et de beaux nobles à la rose. — Veux-tu gagner deux pièces d'or? lui dit-il. Les yeux du clerc briUèrent de convoitise. — Que faut-il faire pour cela? demanda-t-il. . — Il faut nous conduire ce ^ir au Pré aux Clercs. L'escholier Out un geste d'eâroi. — Vous n'y pensez pas, messeigneurs,- dit-il L • • • ' — ' Mais si, répondit Maurevers, nous y» pensons, Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 23.17% accurate**

DE PARIS . 4o an eontmire, et la preuve en est que nous voulons séduire deux bachelières. . \* — • Mais vous êtes gens d'épée I . — Parbleuf , — Et les clercs seuls peuvent y pénétrer. Voilà lustément pourquoi je te propose deux pièces. d'or. Tu me prêteras ta souquenille. Elle vaut bien douze, deniers. C'est un joli marché que tu fais là. . — Topel dit l'escholier, je'vous la vends; mais comme je n'ai que celle-là... . — Tu en achèteras une autre et je la payerai. . m — Et sif dans le bal, on vous reconnaît pour de fautescholiers... rr Eli bien I nous en découdrons, riposta Maurevers. Il ferait beau voir que deux gentilshompaes . comme, nous eussent peur d'une bande d'eschoUers. Mais le clerc devint pensif. — C'est pour y courtoiser des bachelières que vous vx)ulez aller au Pré a]ix Clercs, n'est\*ce pas? — Oui, fit Maurevers. —'le sais une fille belle comme un ange qui &3.

**The text on this page is estimated to be only 29.83% accurate**

48 LBS KSCUOLiËRS rait bien mieux votre alt'aire^ reprit le  
clerc Roilon. — Ahl ahl dis-je à mon tour. L'œil du clerc s'illumina soudain  
d'une aombre haine. — Oui, dit-il, elle est belle... bien belle. — Tu dis cela  
comme si tu l'aimais. — Je la hais, au contraire. — Pourquoi? — Parce  
qu'elle m'a foulé aux pieds et m'a fait . chasser de l'école du maître. — C'est  
donc sa femmet — Non, c est sa fille; et depuis que j'ai été chassé de  
l'école; les autres clercs me voient d'un mauvais œil : les uns se détournent  
de moi, les autres vont jusqu'à m'injurier. Èt tu ne joues pas de la dague A  
cette question que lui jit Maurevers, le ciere eut un regard encore plus  
sombre. — Oh I le temps n'est pas venu, dit-il, — Pourquoi? — Mais parce  
que j'attends une meilleure ven\* geance qu'un coup de dague ^ droito et ù  
gauche. Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 22.21% accurate**

. \ DE l>AiUS 47 sont donc nombreux, ceox dont tu \on% te venger? — Il y a d'abord le maître. • ' — ^Ah! ahi . — Puis sa fille Odette. — Et qui encore? — £ttous ceux qui m'ont humilié, et ils sont nombreux, car tous aiment le maître, et tous ont « été mauvais pouc moi. — Eh bien ! lui dis-je à mon tour, as-tu déjà un ' plan de vengeance? — J'ai besoin de cavaliers et de gentilshommes comme vous. —> Comment cela?' . Je voudrais que l'un de vous aimât Odette. — Si elle est belle comme tu le prétends, dit Maurevers, nous l'aimerons tous les deux. " \*\* — Alors, vottsTenlèverez? . — Oui. Eh bien I fit le clerc, si vous flûtes cela, je tiens: ma vengeance. — Contre qui ?.. . ' Contre le maître. »

48 LES ESCHOLIERS — Je comprends, dit Maurevers, car si oa lui enlève sa fille, le maître éprouvera uae grande douleur. — Mais, observai-je, qu'est-ce que cela pourra faire aux escboliers ? Il eut un rire féroce. — Vous verrez... vous verrez... dit-il. Le reste est mon secret... — Et où est-elle, cette merveille de beauté? de« manda encore Maurevers. — Voulez-vous la voir? — Parbleu! — Mali, Je vous préviens, dit i'escholier, vous ne la verrez que Tespace d'une minute, et ce n'est pas aujourd'hui que vous pourrez mettre votre projet à exécution. ; — Voyons toujours, dit Maurevers. — Chaque matin, poursuivit l'escholier, elle \* passe ici devant la porte, se rendant au bord de la ' rivière, où elle va adiet^ du poisson pour la maison de son père. — Entre\*t-elle dans ce cabaret? — Jamais, mais elle passe devant ta porte. Digitized by Google



**The text on this page is estimated to be only 29.74% accurate**

DE PARIS <9 ^ Je fis un pas vers le seuil, la rue était déserte. «-^ Eh bieâf dis-je, qui nous empêche de l'enlèver -tout de suite? L'escolier eut un sourire ironique. — On voit bien, dit-il, que vous" ne connaissez pas le pays latin et que vous ne savez pas que les gens des écoles ont appelé la petite Odette la bonne fée des escoliers. — Qu'est-ce que cela nous fait? — Elle va passer seule tout à l'heure; mais si elle jetait un cri, les maisons s'ouvriraient et vomiraient . des centaines d'honnies qui vous mettraient en pièces, \* — ^Baht bah! fit Maurevers, Tépée des gens [du roi est lourde. Oui, répondit RoUon, mais les poignards des escholiers vont droit m cœur. — Ce garçon a raison, dis-je à Maurevers, on . n'eilève pas une fiUe en plein jour. . Rollon le clerc m'avait suivi sur le seuil dé la porte. • . Tout à coup; il se rejela vivement en arrière. — La voilà, dit-il,

**The text on this page is estimated to be only 28.48% accurate**

tM) . LES fiSGUOLIËRS Et il alla se cacher dans le coin le plus obscur du cabaret. Maurevers et moi, dous étions bouche béante sur le pas de la porte. Une jeune fille, tête nue, un panier d'osier au bras, s'avançait vers nous, insoucieuse et souriante. Elle passa sans nous voir et se dirigea vers une ruelle qui descendait à la rivière. «— Mais non, Sy monseigneur, acheva Main-Hardye^ nous ne pûmes retenir un cri d'admiration, tant elle était belle. Lorsqu'elle eut disparu à nos yeux, nous nous regardâmes, Maurevers et moi. — Voilà une fille, m'écriai-je, pour qui je me ferais bâcher menu comme de la chair de porc. . — ^ Et moi, dit Maurevers, je la disputerais au roi lui-même, , L'escolier nous mit d'accord d'un mot! ^ Attendez, dit-il, qu'elle soit en votre pouvoir» — Et alors, que ferois-je ? demandai-je. — Vous la tirerez au sort ou vous la jouerez aux dés. . • . • — Cela me va, dit Maurevers.

**The text on this page is estimated to be only 28.57% accurate**

De PAKIS \* ôr ^ Mainteount, reprit l'escolier, repassez la Seine, ^ vous en retournez à vos logis. Et si nous attendions ici que la nuit vienne? " Oh! non pas, fit le clerc Rdiion. Aveill une heure^ tout le pays latin serait en émoi. — Mais nous reviendrons ce soir? — Vous reviendrez quand j'aurai pris mes me sures èt trouvé une bonne occasion. Gomment le saurons-nous? — Je vous préviendrai, dit l'escolier. Où logezvous? — Moi, dit Maùrevers, j'ai ma chambre à Tauberge du Renard gris rue de la Grande-Truanderie. — Et moi je loge au Ghfttelet. — C'est bien. Vous aurez bientôt de mes nouvelles. Nous lui donnâmes chacun une pistole, et nous repassâmes la Seine, sans que notre présence eût été remarquée au pays latin. — Et quand cela se passait-il? demanda le sire de Cai\*dailhan, lorsque le beau cavalier Main-Hardye eut terminé son récit. Je vous l'ai dit, il y a huit jours. -T Et depuis... vous n'avez point revu le clerc?

**The text on this page is estimated to be only 21.78% accurate**

»2 LES £5CllOi.iEaS — Si, une fois, mais ii nous a dit : a  
J'attends, it — Par ma foi I exclama le gouverneur du Blaisois, huit jours,  
c'est bien long! &|oi, à votre place, j'aurais cherché à voir la belle Odette. •  
— Non, dit Main-Hàrdye, nous avons cootiauce en Rollon, Maurevers et  
moi. — Et comment vous doîM^ prévenir? — Il passera un soir, un peu  
avant le couvre-teu sous les murs du Gbâtelet. . —Bon! Et il chantera une  
chanson normande qui commence ainsi : La Fariaetteà Farineau, Le beau  
meunier d'ATranches, Sur la t6ta aa crache à Teau, Les poiogs sar ses  
hanches, S'en ya la nuit au moulineau Oû l'attend le beau Farineau... La  
Farlotiue 1 Silence 1 exclama meisire François Guraebut. Et il se leva  
pesamment, car il avait le vin lourd; et il alla ouvrir le châssis à vitraux  
coloriés d'une fenêtre de la salle qui donnait sur la rivière, • Oigitized by  
Google

**The text on this page is estimated to be only 24.30% accurate**

DE. PARIS 83 \*Avec le brouillard épais et humide» entra une  
bouffée de vent, et sur l'aile du vent une chanson : La Farinette à  
FarioMn.^\* C'est liiî, c'est le clerc RoUonl s'écria jlainHardye. Voilà le  
signal 1 Et il boucla son ceinturon et chmha son manteau Qt sa toque. . ^

**The text on this page is estimated to be only 24.12% accurate**

81 LES ESGHOLTEnS IV En voyant Main-Hanjje faire ses  
apprêts de départ, ie aire de Cardailhan et François Cornebut se '  
regardèrent en souriant. ^' — Ah 1 le gaillard 1 dit le prévôt des archers.  
Main-Hardye, inon mignon, dit à son tour Gardailhan, sois heuraux, je (e le  
souhaite.. Mais prends garde à la daguo des escholiers. j ' — J'ai la mienne,  
messire, et elle est de bonne trempe, répondit Main-Uardye. . «— Ménage-  
la : il n'est si bon acier qui ne se casse, ajouta le prévôt. La chanson de la  
Farineie retentissait toujours aous la fenêtre. ' 4 \* DigitizQd by Google

**The text on this page is estimated to be only 24.16% accurate**

/ DE PARIS 05 Ne sois donc pas si pressé, reprit Gardaihan, car je gage que tu oublies l'essence. ^ Quoi donc? ' — Maurevers et toi vous allez enlever la petite ? — Oui. — Mais où la conduirez-vous? — Tiens, fit Main-Hardye, vous avez raison, monseigneur, nous n'y avons songé ni l'un ni l'autre. — Veux-tu que je t'indique un bon endroit? — Volontiers. — Va-t'en rue Tirechappe, en face du drapier Simon Lehasseur. Tu verras une maison grise, une petite porte et une allée noire. • — Bon. Et tu frapperas trois coups dans ta joiaie. — Et on m'ouvrira? — Tu verras arriver une vieille femme, qui te demandera ce que tu veux. — Que lui dirai-je ? \* — Que tu es au sire de Cardauihan et que tu as besoin d'elle. Cela suffira. \* . — Comment t'appelle-t-on, cette femme? . — La Bréhaigne,

**The text on this page is estimated to be only 28.59% accurate**

SB LES ESGHOLIEBS • — Singulier nom, dit maître François Gornebut, qui n'était pas encore assez noble pour avoir des no- • lions bien approfondies en la science de la vénerie. v — Mon digne ami, répliqua le sire de Cardailhao, si vous saviez ce qu'est une laie bréhaigne, vous comprendriez pourquoi on a donné ce nom à la femme dont je parle. On ai>pelle bréhaigne, les femelles qui demeurent stériles. — Ah! ah! dit Cornebut avec un gros rire. — Or, acheva Gardailhan, la Bréhaigne a eu cinq maris et pas mal d'amant^... et elle est restée digne de son nom, ce qui l'a rendue acariâtre comme une vieille fiUe^ et propre au métier- qu'elle fait avec • z^le et conscience, du reste, quand on la paye. Main-Hardye et François Gornebut se prirent à rire^ puis comme le premier était un des oôiciers de la prévôté et qu'il ne pouvait s'absoBler sans le consentement du prévôt, il lui dit : — Tous les ordres que m'a donnés Votre Seigneurie ont été exécutés, et j'ai cédé mon commandement à un homme dont je réponds.^ — Qui cela? dem>>^ le prévôt • \* -> Le sergent Lambert le Barbu. Digitized by Googl



**The text on this page is estimated to be only 26.80% accurate**

DE li^UI^^ .i\*? Ah f oui) je le connais, dit Cardlaillian, c'est un rude buveur. — A-t-on pendu l'escolier? demanda François Gomebut. — Oui, mesâire. — Ah ça t mon cher seigneur, dit le prévôt en se tournant vers Cardailhan, j'ai iaijt pendre cet escliolier pour satisfiire à votre bon plaisir ; mais je veux être pendu moi-même si je sais ce qu'il a fait. Cardailhan tressaillit et son visage s'empourpra. — Que vous importe? dit-il. — MaiH dame, ût naïvement le prévôt, on aime à se rendre compte des ehoses. — Eh bien l il a surprisim secret important, répondit brusquement le gouverneur du Blaisois. — Et... ce secret... \* — Mettez que c'est un secret d État, et n'en parlons plus. Et Cardailhan se versa àboirepour se donner une contenance, tandis que Main-Hardye s'enveloppait dans son manteau et partait. Le clerc Rollon se promenait de long en large de. la porte du Ghâlelet, humant le brouillard froid de

58 LES fISCttOLIEH'S . la nuit et marmottant des pai\*oIe8 de haine et de vengeance. — Ah I murmurait-il, les eschoHers m'ont chassé. . . et le maitre ausf^i... et Odette m'a repoussé... Nous verrons, nous verrons. . . Main-Hardye lui frappa sur Tépaule : — Ah l'entin, dit llollon, je vpus attendais. Tu es un homme de parole. — La haine donne parfois de la probité, répondit leelerc. — . L'occasion est donc venue? — Oui. — Gomment cela? — On a pendu un escholier aujourd'hui... — Je le sais parbleu bien ! J'y étais. — Oette nuit, les escholiers vont essayer d'enle\* ver son cadavre. . \* . — Bah! dit Main-Hardye, mes archers font bonne ' ^arde à l'entour de la potence. '—Alors on se battra.... car ils ont fait le sçrment, au pays latin, d'avoir le corps du pendu. — Qu'en veulent-ils faire? — Lui donner la sépulture. Digitized by CopGI(

**The text on this page is estimated to be only 24.22% accurate**

Y D^E PAHIS .89 — Cettanuit? -r- Celte nuit même, et voici l'occasion que j'attendais ; car Odette restera seule au logis. Ceci est fort bien raisonné» dit Maio-Uardye; mais il nous faudra attendre longtemps, sans, doute. — Une heure ou deux au moins. — Où est Maurevers? — Je Fai prévenu. Il nous attend au pont Saint-Michel, dans la boutique d'un fripier. — Allons! dit Main-Hardye. Et ils se mirent en route. Le pont Saint-Michel était à deux pas, avec sa double rangée de maisons, dont une partie reposait sur pilotis. Maurevers s'y promenait devant une boutique fermée, — sous la porte de laquelle passait un rayon de lumière. Quand Main-Hardye et le clerc l'eurent rejoint, Maurevers frappa deux petits coups sur la porte de la boutique. — Où allons-nous! demanda Main-Hardye. , Changer de costume, dit Maurevers.

60 LKS KSCHOLIERS . La porte dé la boutique s'ouvrit et Maurevers eitia le premier. Le boutiquier tenait an astortim<sup>^</sup>nt complet de friperie, depuis le pourpoint usé du gentilhomme donnant sa défroque à son laquais jusqu à l'humble souquenille du clerc et de l'écolier. C'était un petit vieillard que ce boutiquier, boa .catholi(iuo<sup>^</sup> en apparence, juif en réalité, et qui avait changé son prénom de Samuel en celui de Michel, lequel, on le sait, est un, nom tiès-chrétien. Le clerc Rollun T avait sans doute mis au courant du service qu'on lui allait demander, car il salua les deux gentilshommes avec aménité et étal.a tout de suite devant eux deux longues robes noires, telles qu'en portaient les escholiers de la . langue nor-imande, par opposition à ceux de la langue de Bourgogne, qui se montraient court vêtus. Le clerc Roion avait pensé que Maurevers et. Main-Hardye ne seraient point obligés de se dévêtir et n'auraient qu'à passer la robe par-dQssusr leur pourpoint, ce qu'ils firent sur-le-champ. Quand cette légère métamorphose fut accomplie Digitized by Googl

.DE tAHIS W et que leur toque eut disparu sous le capuchoa de leur robe, Maurevers lit uue réilexion : — Mais, dit-il, comment enlèverons-nous la petite? ' KoUon se prit à sourire. ' • — J'ai mon idée, dit-il. ' — Nous forions peut-être bien, dit à son tour Maiû-Hardye, de nous précautionner d'une litière et cle deux variets. —C'est inutile, répondit Rollon, elle vous suivra de bonne grâce. — Et où la mènèrons-nous ? fit Maureve.rs. — Ah I ceci est votre affaire. ' — Je sais une maison où on la recevra, ajouta Main-Hardye. En route ! — Non pas, dit Rollon qui était sur le seuil de la boutique. Et il rentra et souilla la lampe du juif. Que faites-vous? exclama llaurevers. — GhutlÉcottez... Et Rollon ferma la porte à moitié, ajoutant . — - Ne bougez pas et écoutez.

W LES ESCHOLIEKS Oa entencUiit un vague murmure sûr le pont, è ■ l'extrémité qui touchait au pays latin. Le brouillard ne permettait point de voir, mais on entendait fort distinctement des pas et des voix. ^ Qu'est-ce ? fit Maurevers. — \* Ce sont les escholiers qui se portent sur la place du Gliâtelet, répondit Rollon. — Pourquoi faire? — Pour enlever le pendu. — Ah! aht ricana le jeune sire de Main-Hardye, si mon aventure d'amour ne me tenait tant à cœur, je crois que j'irais réunir mes arc)iers et troubler la petite fête de ces gens-là. — Cependant ils vous servent, comme vous pourrez le voir, répondît Rollon. ^ Cachés derrière la porte de la boutique, MainHardye et Maurevers virent passer les escholiers qui, \* enveloppés dans la brume^ ressemblaient à des fan-\* tômes. Puis, qûand le dernier eut disparu et que le bruit de leurs pas se fut éteint, RoUoa dit aux deux gentilshommes : — Venez, maintenant. Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 27.85% accurate**

. DK PARiS « — Est-ce ie moment? ^ . — Oh l pas encore; mais nous alioiis prendre l'air. . du pays latin, répondit le clerc. X Maureversijeta deux pistoles sur le jcomptoir graisseuic du juif, et tous trois prirenC la.route du pays latin. V « . Si les abords du Louvre, qui était la demeure des rois, 4|ependant, étaient boueux èt iioirs, le pays était pire encore. Aucune lumière aux croisées, aucune darté filtrant sous les portes. Les feux étaient éteints partout. Et cependant des groupes nombreux s'étaient formés dans les ruelles tortue.uses du quartier; des jeunes gens, le visage encapuchoimé, s'abordaient et échangeaient des mots à voix basse. ^ Aollon dit à Maureirers et à son compagnon : — SuiYez-\*moi et ne parlez pas... on pourrait re-. connaitre à votre voix que vous n'êtes pas du pays latin.' A chaque grou]^, Rollon écoutait, disait parfois un mot et continuait ensuite son chemin. \*Les deux gentilshommes le suivaient. Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 18.44% accurate**

64 LES ESGHOLIBRS \* ils trouvèrent au coin de la rue du  
Fouarre un • s rassemblerrrent plus nombreux. Là RoUon et ses  
compagnons s'arrêtèrent de nbur\* veau ; mais RolcMi, ue parlait pas. Les  
escfioHers^usaient à voix basse. L un d'eux disait : — G'«est Amaury le  
JSage qui commode Uexpé\* dition. Amaury est digne de son surnom ; il ne  
laissera sortir les dagues du fourreau que si on ne pjf ut faire autrement Un  
auti'6 dit : — Qui donc a vu les archers ? — Moi, répondit un troisième. ^  
—Sont-ils nombreux? Dix ourdouze. , •\* . . — Et les nôtres, combien sont-  
ils! — Trente au moins. , • • — Alors, di| une autre voix, si on se bat,  
Taftaire # RoUon continua son chemin. — Où allons-nous| demanda tout  
bas Maurevers. Venez toujours, ^ .f • / ■ Digiii<ioa by Cjt.)O^L



**The text on this page is estimated to be only 26.61% accurate**

DE PARIS 65 Un autre, groupe s'était formé à k porte d'une, maison de chétive apparence. Là un escholier dirait : — Si on a le corps, à quelle lieure auront lieu les funérailles? ^ — Avant le jour. — Au 'cimetière de Saiut-Gervais ? . — Oui. • — Et nous irons tous... Ce pauvre Gotlieb n'était-il pas le meilleur de nos compagnons? — Oui^ certes, et nous le vengerons quelque jour. . I — Et le maître, dit un autre clerc, viendra-t-il ? — Certainement. . ' — Cependant, si les archers ont l eveil, si les gens ^ du roi nous poursuivent... — Tu sais bien, répliqua un esdiolier de haute taille, qu'il faudrait nous tuer tous avant d'arriver jusqu'à lui. Rollon s'était mêlé au groupe et hasarda d'une voix enrouée, qui n'était pas sa voix naturelle, cette question bizarre : \* . — Est-ce que la fille du maître viendra avec nous? 4. Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 12.00% accurate**

- -^««««"ei, puis de,r ae « ^""""^ / dit ; ^^^^^-^po»\* - ^^^^

Digitized by Gopgl

**The text on this page is estimated to be only 27.48% accurate**

DE PARIS 67 son, te colosse<sup>^</sup> qui portait le cadavre sur ses ép<sup>^</sup>u-  
^ Alors Ijf<sup>^</sup>tiie maison s'ouvrit et Samson y entra \* le premier<sup>^</sup> chargé de  
son triste fardeau. — Sauvons-nous... dit Rollon, qui entraîna Maurevers et  
Mi<sup>^</sup>n-Hardye à l'autre extrémité de la rue et se dissimula av;jcc eux sous un  
porche. Les escholiers quittèrent un à un la rué du Fouarre<sup>^</sup> qui bi<sup>^</sup>tôt  
devint déserte. Les uns s'en étaient allés, les autres étaient entrée dans la  
maison mystérieuse où Ton avait porté le cadavre ; mais tous, en se  
séparant, s'étaient donpé rendez-vous\* dans une heure au cimetière  
SaintGervais. . \* • • • . Quant à Rollon, il frappa discrètement à un petite -  
porte, qui s'ouvrit aussitôt. — Où diable nous conduis- tu ? demanda  
Maurevers. — Vous allez le savoir, répondit le clerc. Donnezmoi seulement  
la main. Maurevers et son compagnon Main-Uardye se laissèrent conduire  
dans Tobscurité pendant quatre ou <sup>^</sup>nq minutes. les.

68 LES ESCHOLIERS Un sable humide criait sous leurs pieds, tandis que la porte extérieure, ouverte par dédains invisibles, se refermait derrière eux. Le clec Rollon s'arrêta au bout d'une trentaine de pas et frappa à une seconde porte. Celle-ci s'ouvrit aussitôt et les deux gentilshommes se trouvèrent au seuil d'une petite salle ronde, enfumée, garnie de tables et d'escabeaux, de laquelle s'échappait une forte odeur de vin, et où une vingtaine de clercs buvaient à la clarté tremblante de quelques chandelles de résine fixées à des anneaux de fer plantés dans les murs. Rollon se tourna alors vers Maurevers et Main\* Hardy : ' — Ceci) dit-il, est le rendez-vous des mauvais clercs, ^ Qu'appelles-tu mauvais^ demanda tout bas Maurevers. — Ceux qui n'étudient qu'à contre^ur, préférant les dés aux manuscrits et une bonne ripaille aux arides dissertations des professeurs. — Et tu es de ceux-là ? • Sans doute.

DÊ PAKIS 60 » Ils n'iront donc point aux funérailles de^Fes^  
 cholier Gotlieb, fit Main-Hardye. — Ils àiment mieux boire et jouer, dit  
 RoUon. Et le clerc se dirigea vers une table inoccupée et . s'y plaça, invitant  
 les deux gentilshommes à y prendre place avec lui. Puis, tout en frappant du  
 poipg sur la table pour appeler ie tavernier : . • « — Ne vous découvrez  
 point le visage, dit-il à ses hôtes. Les clercs qui sont ici sont de mes amis et  
 incapables de me trahir ; mais ils peuvent jaser un « jour ou l'autre, et quand  
 on saura que la petite est enlevée, cela retoiftbera sur moi. ♦ Les buveurs  
 causaient bruyamment et n'avaient prêté aucune attention à Rollon et à ses  
 deux CQm« pagnons. ^ • . — Qui de nous va enterrer Gotiieb ? demanda un  
 ' . — Èe n'est pas moi I . , . — Ni moi. \* \* — Ni moi non plus I dirent  
 successivement plusieurs escholiers. Le vent est trop froid, et par le

**The text on this page is estimated to be only 29.08% accurate**

70 LES ESCffOLIBRS brouillard qu'il fait ajouta un quatrième, on s'enrhume facilement. • Cette plaisanterie lut accueillie par un éclat de rire. ^ Rolion se mêla à la conversation. — Mais, dit-il, le beau Wolfrang ira, lui. L'escholierqui répondait à ce nom allemand (\$lait un joli garçon, rose ^t frais comme une ûUe, bien qu'il eût déjà une petite moustache blonde. . n se tourna vers RoUonV \* Et pourquoi veux\*tu que j'y aille plus que les autres, moi ? dit-il. Les leçons du maître m'ennuient et Gotlieb était une sorte de pédant qui me déplaisait fort. — C'est que, dit Rolion, tu loges en la maison du maître, toi. ' — t'est vrai. — Et que les fidèles, tu sais, ceux qui regardent le maître comme un dieu, remarqueront Uta ab\* .sence. ' \* — Ce dont je me moque, dit Wolfrang. Tu as poqrtot toujours son logis ?

Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 24.64% accurate**

DE ^ARtS 71 «- Certainement; mais je n'y entre pas souvent. Où vas-tu donc» en sortant d'ici ? — Chez Perinette la Bachelière, qui s'est prise pour moi d'une folle tendresse. — Veux-tu vider un pot de vin avec nous ? — Volontiers, dit Wolfrang, qui vînt s'asseoir à la table de Rolion et salua les deux gentilshommes ehcapuchonnés. , Rolion lui versa un grand gobelet de vin que Wolfrang vida d'un trait. — Tu es heureux, dit le clerc, d'avoir deux logis pour un. — Gomment cela? — Tu as une chambrette en la maison du maître, d'abord. — Oui. — Et tu loges eu même temps chez PérincUc, la plus jolie fille du pays latin . ' A ée compliment Wolfrang se rengorgea. « — Moi, poursuivit IloUon, je suis moins heureux que toi. • — Gomment donc? ' ' »

**The text on this page is estimated to be only 13.67% accurate**

- I<sup>ow</sup> cette nuii,j.<sup>^</sup>,.i., - . . sur ce banc, " allonge, -  
Ondohmalsuruubauc ' -On dort encore mieux que dam l -Ah. diH,,u,e,le  
meilleur en le plus beau des escholies». ^ l"\* Wolfirang tin une clef de sa  
poche p, . Rollon. tendit à - «a porte de m» . quant à ma chambrette. eUe est  
grande orj<sup>^</sup> ' BoUonsemparadelaclef demanda ..., ^' pot de vin. . "oaveau .  
Une heure après, Wolfrang était iv rp . sous la table. """"^^^ ffi même  
temps, Maurevers, Main-Harclie et Jon quittaient sans bruit 4e cabaret  
souterrain ' montaient dans la rue du Foaarre. DigitizTîd by Googl



**The text on this page is estimated to be only 24.71% accurate**

Le maître et les élèves, en ce moment, inhumaient pieusement le pauvre Ck>tlieb dans le dmeti^ Saint-Gervais. Odette et le petit Godefroy étaient seuls au logis. ^ Odette entendit une ctoif qui tournait dans la serrure. — C'est Woifrang qui rentre sans doute» dit Godefroy. Et il se dirigea vers la porte et demanda comme elle s'ouvrait: « — Est-ce toi, Woifrang? Mais soudain deux bras Tétréignirent fortement dans l'ombre et une main s'appuya sur sa bouche pour l'empêcher de crier.

**The text on this page is estimated to be only 20.01% accurate**

74 LES £SCilOLlfiaS V Laissons le jeune sire de Main-Hardye, son ami Maurevers et le clerc KoUon s'en aller à la conquête d&la belle Odette, et retournons au Ghfttelet, où messire François Gornet)ut achevait de souper en compagnie du sire de Gardailhan, gouverneur du filaisois. ' . LeslredeGardailhanavaitbu l'aisonnablement^ et bien qu'il y fût accoutumé, le vin du prévôt lui avait singulièrement délié la langue. Lorsque Main-Hardye fut parti, Cardaillian regarda François Gornebut. Son visage était rouge. On eût dit, à le voir encj^ dré par une barbe blanche et: de» cheveux bladc^t» d'une brique enterrée éads la nelge«

**The text on this page is estimated to be only 11.52% accurate**

[ — Ah t dit-il, vous voulez savoir, moû vïoi) ftmif p<mrquoi jf  
roi» ai pri4 di9 peadr» TiMiebolier Got-^ lieb? ^ Jeyous avoomi, mon rtmr  
8«igii«uft répondit François Cornebut, que la cbp^ m'iatrigue ton uu peu. .  
— ^ Eh bien ! écoute», Momr^ Ff auüüü Copo^t go nm m defum verre de  
vin et prit l'attitude d'un homme qui vo écouter un récit intéiesMUit.  
Ctvdailian but à «m tour, etteprit : ^ Je &uis cadet de ma maison... • ^ Ah  
bah I fit le prévôt. Mais (el que vous me voyez, je suis devenu rahdé, et la  
maison do Gardailhui n'a à catta haaira 4 autre chef que moi. • Gela prouve,  
dit France^ CkMabnt qni était resté naïf comme un bourgeois, que vos aînés  
sont -morte. « Gardailhan haussant les épaules : ^ Ou liién ({ue j'ai ail m'en  
débarrasMr. Ce qui est exactement la même chhse, dit Êûfi nebut. .

n LES ESCUOLIERS — Avec des nuances, ricana le sire de CardailUaa. — Mais enfin, dit le prévôt, que voulez-vous dire par ces mots : a Je suis devenu l'ainé 1 » Tenez-vous à savoir mon histoire t — Mais... sans doute... — Éh bien ! écoutez... « — Voyons?... fit messire Comebut qui se renver- • sa sur le dossier de son (auteuil après avoir vidé ua nouveau verre de vin. Le gouverneur du Blaisois continua : — En mon vrai nom, je m6 nomme Vasporini, et Je suis d' origine florentine. Mon père était un aventurier italien qui s'en vint en France avec le roi Charles VIII, et à qui celui-ci donna la baroonie de Gardailhan. J'avais un frère aîné qui se maria "de bonne heure, il y a de cela près de quarante ans, et eut un ûis et» une fille. La fille entra dans un couvent et mourut jeune ; m le fils embrassa la querelle du connétable de Bourbon, et la bataille de la Sesia fui témoin d'un bizarre spectacle. Digitized by Google

DB PARIS 77 Mon frère, le baron de Cardailhan, combattait dans les rangs de l'armée royale; son fils était au nombre des soldats de Bourbon. Mon frère fut tué. Son fils, après la bataille, fut déclaré traître, et déchu de ses titres et dignités ; mais le roi, qui ne pouvait oublier qu'un Cardailhan était mort pour son service, voulut que sa rigueur s'arrêtât au rebelle lui-même et ne frappât point sa race. Comment cela? interrompit messire François Gornebut. Le fils de mon frère, c'est-à-dire mon neveu, avait épousé une jeune et belle fille de bonne noblesse, qui lui avait apporté de grands biens. Elle était morte après un an de mariage, en mettant tant un fils au monde. Ce fils avait trois ans environ, lorsque le jeune sire de Cardailhan fut condamné à un exil perpétuel, pour avoir embrassé le parti du duc de Bourbon. Contraint de quitter la France» il se réfugia en Italie d'abord, puis en Allemagne auprès de l'Empereur, et depuis on n'entendit plus parler de lui.

**The text on this page is estimated to be only 16.88% accurate**

7R LES ESCHOLIERS Le fils me fut conAé p4r to foi. Quand il sera homme me dit le monarque, je lui rendrai les biens eontlsquée à son pèf^^et 11 serà bftfon de Oardailhan. w £h bien 1 fit mftitre Franco! »i mi-àB qu'il est mort, cet enftintt Le sirô dé Gardallban éttt un gros Hfe. — Cela se pourrait bien, dit^il. Puis, comme le prévôt le regardait : « — Ne vous ai-je pas dit que j étais l!ainé de ma maison. .—Oui. — Donc l'enfant est mort... ou k peu près. . . — Gomment t à peu près ? Écoutez encore, mon cher seigneur, reprit Gardailhan. J'avais à mon service un écayer qui se nommait Gaspard Uorat C'était un hardi compagDOUi quoique taciturne, et en qui j'avais une confiance absolue. fit voua le chargeâtes de voua débarraaaer do renPantt -^Oui; mais Gaspard n'était paa un homme \*

Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 25.69% accurate**

.DE PARIS 79 • \* - . • commettra un crime pour de Targent; il fallait un motif plis poissant pour Pentraf ner à mal . ^ ft... ce mobile, interrompit encore François Comebut, quel étalMl? — L'amour. L'ancien tanneur se mit & r^re et se souvint pdai< être en ce moment de toutes les folies que jadis dame Yolande avait commises pour lui. Oui, reprit Cardailhan, j\*avais un écuyer qui étaitamoureux; il en séchait sur plante, atTaccomplissement de ses ytetàx dépéudait uniquemônt dë itioi. ^ De vous t fit le pfévdrt un pftu étonné. — J'avais dans ma baronnie de Gardailhan une jlKe fille qu^on appelait Madelind, poursuivit le gouverneur du Blaisois. J'étais son parrain, j'étais son seigneur et maître «t je la trouvai si fort à mon goût que je lui voulus faire un sort. La petite ne demandait pas mieux. Les filles de sa sort^sotit tfof> honorées, n'est-^e pas, mon digne ami, de fixer l'attention de gens comme nous ? — Èvfdemment, fit le prévôt, que le rapprochement flatta.

**The text on this page is estimated to be only 28.94% accurate**

80 I.BS KSCHOLIËRS — Or, continua Gardaiihan, je fis venir un jour maître Gaspard Moret, et je lui dis : ïu vas t'en alier à Tours, qui est à trois lieues du; château, et a • tu y loueras une maison dans une rue tranquille et isolée, ^ Pour qui? me demanda-t-il. — Pour moi. » Gomment I monseigneur, fiMI avec' surprise. Votre Seigneurie quitterait son château pou^j^eu aller habiter la ville de Tours? — Pas précisément, mais je veux loger en cette ■ maison une fillette dont je me suis énamouré. Gom\* prends-tu ? A ces mots, je le vis pàhr, et ce fut^ d'une v^|x émue qu\*il me dit : — Quelle est donc cette fillette qu'aime Votre Seigneurie? — C'est Madeline, , Â ce nom le pauvre Gaspard jeta un grand cri, puis il se mit à mes genoux, se tordant'les mains de désespoir, et il me supplia de ne point toucher à Madeline, qu'il aimait et dont il voulait faire sa. femme. , • • L>iyu,^cd by Google



BK PARJS H ' • Et vous lui cédâtes Madeline? ' — G'estrà-dire que je fis un pacte avec lui. . ^ Ah t je devine... — Débarrasse-moi de mon neveu, lui dîs-je, et si je n'entends plus parler de l^i, je te laisseriû Made\* line. Et il le tua? " — Je le crus d'abord. Mais il parait que le courage lui manqua. Voici toujours ce qui arriva : . Chaque année j'avais coutume de quitter ma barônnie de Gardailhan aux approches de la fête de Toussaint, et je m'en tenais faire ma cour au roi. . Huit jours après mon pacte avec Gaspard, nous partîmes flour Paris, lui et moi. Gaspard portait mon neveu devant lui, assis sur Farçon dé la selle. Nous entrâmes dans Paris à la nuitée, et par un temps bas et pluvieux. Gomme nôus descendions la rue Saint-Jacques, nous rencontrâmes un flot de populairequt escortait en hurlant ùn pauvre diable de voleur qu'on menait \* faire amende honorable sur la place du Parvis\* Motfe\*Daioei avant de Taller rompre vif en Grève.

**The text on this page is estimated to be only 11.68% accurate**

82 \* LES £SCilOL£RS La foule me sépark de mon écuyer. Je contintiai mon chemiu en distribuant des coups de plat ti'épée au menu tieupte, Afin dë ttiWHf uA pflBsase.tetf allai descendre, selon ma routume, â l'hOlelleriédela Croix du tr&hoi^ tUê de rArbf«\*^'qal Mt| comme vous savet) ffë^uéiitée par lë« genttlstKmiaiflêde haut lieu. Je me fis servir à souper; puis âyant fevMtt «es habits de gala, Je me lis porter au Louvre en litière, afin d'altoir sàltter le roi HetiH If» Le roi me reçut fort bien et me demanda des tiôu\* velles de mtm iiëveii» Comme j'allais lui hipondrfe que l'enfanl portait bien, il se At ttn grand bruit à la poriê^ «t roi, se retournant, vit seS gaMM qttl êMipafèM di pousser "Un hbmme i}ul gesticulttit, orialt et demandait justice. Grêlait maître Gaspardi . 'Gaspard se jeta aux pieds dit f5l ^ ^imàiki Uêê larmes, et il nous conta que sur ie quai rte» Oil^vres li uvatt élé asMilli par unA iMhde da truands iful l'avaient jeté à ba» de son cheval et lui Avaiaibl volé renfUnt confié à sa gafda.

**The text on this page is estimated to be only 21.36% accurate**

\* DE PARIS . • .83 « A cette révélation, je criai plus fort encore que mon écuyef , je baisai les genotut da roi et me xnis à pleurer. Le roi fiUenir sur-le-champ son capitaine des gaN • des, le cUevalier du guet, le prévôt des archers, votre prédécesseur, etli leur commanda de mettre tout leur monde en campagne jusqu'à ce qu'on eût retrouvé cet enfant de quatre ans» qui représentait la branlie atnée de Cardaflban. ûa fouilla Paris, on mit le feu à la cour des Miractes... — Et on ne trouva rien. — Naturellement. I^at Jours après Gaspard w dh: c Pemez-vous pas, monselgnenr, que J'aie bian gagné Madeline? • > — Ma foi! ouij lui répondis\*Je, mais qu'as tu hit de renfuitf » « Je l'ai jeté , à l'eau, me répondit-il, en passant sur le pont Salnt^Miehel. » ] £n eii'et, deux jours après, des mariniers, en retirant leurs filets au-dessous du village de Chaillot, . y trouvèrent le cadavre d'un enfaut.

**The text on this page is estimated to be only 26.82% accurate**

84 tE9 E8GH0L1ERS \* Il était fort défiguré, mais ni Gaspard, ni moi, nous n'h sita mes   le reconnaître pour mon neveu, et le roi ordonna qu'on lui f t de fort belles fun irailles. \* Après quoi, il me donna tous les biens confisqués   son père ; et c'est comme cela, mon cher seigneur, acheva Cardailban, que je suis devenu Tain  de ma . maison et un des plus piffltoants gentilshommes de France. Messire François Gornebut était bien aussi ivre que le seigneur de GardaiRian, lequel, on le voit, avait le vin communicatif ; mais néanmoins, messire François Gornebut avait censerv  quelque lucidité d'esprit et quelque logique, comme on va le voir. ^ — Tout cela est tort bien, dit-il, mais je ne vois pas du tout quel rapport il peut y avoir entre la mort ou la disparition de votre neveu, et ce pauvre escholier que j'ai fait pendre ce matin par amitié pure pour vous, — - Ab! ah I  b bien l vous allex voir, P- J' coute, • » Gas{iard| mon  ouyeri avait  pouMi Madellue, •i . I . l I . , . I . : [ w

**The text on this page is estimated to be only 27.97% accurate**

DE PARIS ftS et tous deux s'en, étaient allés vivre eu la ville de^ Tours, où Gaspard avait quelque bien. Mais Madeleine avait dix-huit ans et Gaspard cinquante ; elle était jolie et il était laid. Vous devinez ee qui s'ensuivit... «^Parbleu! ftt Gomebut qui, une sciconde fois, songea à la vieille dame Yolande. — Of donc, un matin, Madeline déserta le toit conjugal et prit la fuite en compagnie d'un joli varlet; Qaspard se tua. Mais avant de mourir, il se voulut confesser, et il fit venir un moine de l'ordre des carmes descbaox. Le moine ouït sa confession et lui promit de fiiîre sa volonté.Or, à son heuri dernière, Gaspard lui avoua que mon petit-neveu n'était pas mort et qu'il l'avait confié à une femme de ses parentes qui l'avait exposé boit joors après sous le porche d'une église... — Je ne comprends toujours pas, interrompit le prévdt; pourquoi rescboHer., Mais, attendez donc 1.\*. Et le siro de Cardailliion lira de sa poche un par

**The text on this page is estimated to be only 17.97% accurate**

gft LB8 BSGHOLIER^ chemin qu'il mit sous les yeux de messire François Gornebut Or ce parchemia reufenuait les lignes suivantes : € MonseigmiUr, » Je suis malade et j'ai peur de mourir ; je ne 9 vaux pas paraîtra devant Dieu sans a?oîr référé ^ le crime des hommes, le ne vous ai avoué que la ' » moitié de la vérité. 2\*ioù-seuleincnt votre neveu » n'est pas mort, mais ni Gaspard ni moi après » lui, nous n avons jamais perdu sa trace. Le vou» lez-vous reconnaître?... Sinon je m'adresserai .» au roi. ^ Et quand avez-vous reçu ce pâfdiaii^, manda messiro François Gornebut» ' ' ^ Ce matin même. Âh I j'y suis maintenant» le parchemin qui est tombé de votre pocshe. — Oui. ^ Et que Vescholier GotUeb a lu i •e- Justement. Messire François Gornebut soupira :

**The text on this page is estimated to be only 26.74% accurate**

DB. PARIS 87\* Pourquoi diable aussi ce garçon se trouvait-il là, et pourquoi savait-il lire ? — Puis, comme Cardailhan demeurait pensif: — Mais, cher seigneur, lui dit-il à quoi vous a servi que je fusse pendre l'escolier. — Comment f mais à garder mon secret. — Mais le frère Eusèbe parlera... — Je l'espère bien. — Au roi. — Non, à moi. Il me rendra mon neveu, — Ah t — Et je me charge du reste, acheva Cardailhan dont le sourire\* arracha un frisson à messire François Coruebut. — dépendant le prévôt voulait savoir quelque chose encore : — Et où est frère Eusèbe ? — A Paris, au couvent des carmes deschaux. — Quand le verrez-vous ? — Cette nuit même. Mais, mon cher seigneur, dit encore messire François Gomebut, quand frère Eusèbe sera mort, il y aura quelqu'un encore qui saura votre secret.

**The text on this page is estimated to be only 15.69% accurate**

M IfBS BSOROLIERS — Qui donc ? — Moi. Cardailhan regarda le prévôt d'une façon étrange.«- Oh I vous, dit-il avec l'accent du mépris, je suis assuré de votre silence... Et messire François Gornebut baissa piteusement la tête.



**The text on this page is estimated to be only 28.43% accurate**

DE PAHIS 9è VI # .V Le couvent des cannes desdiaux était situé rue d Enfer, V De hautàs murailles le protégeaient contre les vo\* leurs, et des peupliers plantés derrière ces mur^illçs empêchaient les curieux des, maisons voisines de voir ^ qui se passait ù l'intérieur de son préau et de ses cellules. L'édit du couvre-feu était lettre morte pour les bons moines, sous le prétexte fort plausible, du reste, que les matines se chantent à minuit. Mais après les matines, qu'on dépéchai tiestement, on passait au réfectoire, ou le souper était servi. Ils buvaient sec et longtemps, les carmes des>

90 ESGHOLIEBS. t:haux, et il n'était pas rare que le| premiers rayons . du jour les surprissent à table. . Cependant, il faut bien le dke, tout le^uvent n'était pas Initié aux }oies de ladive bouteille et des' poulardes froides aux truU'es de Gascogne. Le supérieur, qui présidait d'ordinaire à ces agapes nocturnes, n'y conviait que peu d'élus. G'étaient de bons Tivants assez discrets et qui estU maient que si un péché avoué est à moitié pardonné, péché caché Test complètement. Un Jour l'abbé mitré, c'est-èMlire le supérieur, avait tenu ce discours à ses bons moines : « Mes îieèM^ le couvait des oarmes daichaux est » fait pour donner le bon et non le mauvais exemr » pie. U ne se puie pas de Jour où le guet ne m-^ » masse par les rues quelque moine .ivre-m(y1, et » c'est un grand scandale 1 » Ceux de nos freres qui se livrent à de sembla» bles débauches sont d'autant plos répréhensibles » que le vin qu'on Loit dans les cabarets est uil » abominable vin bleuâtre qut vient de Suresnes » ou d'Argenteuîl, taudis que les^ caves du couvent 4

**The text on this page is estimated to be only 25.23% accurate**

DE PAIItS 91 3 renferment -les meilleurs crûs de Gascogne' et du » pays bourguignon. » Or donc, contipua le supérieur, comme il est i juste que l'on soit puni par où l'en a péché, voici » quelle est ma volonté: tout moine qui rentrera > au eottveot ou qui y sera ramené en état d'ij> vresse, sera exclu du réfectoire après matines et \*» s'en retournera couclier sans souper. » Ce discours avait porté ses fruits. - tes premiers jours les moines n'avaient osé fréquenter les tiabarets, et la table de l'abbé avait eu nombreuse compagnie. Puis» l'babitude l'avait emporté sur les bonnes résolutions, et les moines s'en étaient retournés au icabaret un à un. ' Si bien qu'au bout d'un mois, l'abbé n'avait plus illtouB de lui qu'une vingtaine.de moines dont il était sûr et avec lesquels il pouvait faire en paix ebère lie. deux^tà étaient des moines instruits et discrets, qui citaient de mémoire tous les grands crûs de Frattoe et avaieni tut là euisine d'excellentes données.

**The text on this page is estimated to be only 26.99% accurate**

Itt - IES Rf^GIIOLIERS 11 y en avait ud surtout appelé frère Ignace, Tourangeeu de naissance, qui pofisédaît de merveil\* leuses recettes pour la préparation d'un pâté de grives aux truffes du Périgord, dont on se purlé\* chait les lèvres toute la vie, après seulement qu'oa en ftvait go&lé une seule fois. Frère Ignace était le liras droit de l'abbé, qui, plus, d'une fois, lui avait confié les c\eh de la cave. Or, en outre de ses qualités gastronomiques, frèro Ignac   était une forte tête; il ne dédaignait point de se mêler de politique, et il avait rédigé pour les princes lorrains certain mémoire qui établissait leur généalogie et prouvait qu'ils auraient dû. régner    la place du Valois. L\*abbé ne se préoccupait ordinairement que de la bonne administration du couvent; mais frère Ignace entretenait des relations    rext  rieur. Or donc, ce soir-là, comme on venait de chanter . matines, Tabb   et ses fid  l^ passèrent au réfectoire. Le menu était délicat. Frère Ignace avait, le matin, commandé au cuiaini  r dû se surpasser, lui jetant ces mots mystérieux    l'oreille.

**The text on this page is estimated to be only 24.47% accurate**

DE PARIS W — 11 se pourrait faire que nous eussions ce soir un grand personnage à souper. ' L'abbé, qui avait nom dom Buñie, s'arrêta au seuil du réfectoire, agréablement charmé. La table était splendide, et l'atmosphère était chargée d'un agréable parfum de truffe. — Oh! cher frère, dit l'abbé en donnant sa bénédiction à frère Ignace, je m'applaudirai toute la vie de vous avoir fait économe du couvent. \* ' Frère Ignace eut un sourire modeste. — Votre Grâce est trop bonne, dit-il, de m'accorder de tels éloges. — Non, d'honneur t reprit l'abbé en dépliant sa serviette sur son majestueux abdomen, voilà un souper qui ferait merveille sur une table de roi. — Votre Grâce me dira des nouvelles du buisson d'écrevisses et du pâté de perdreaux. • • — Et ces truffes à la serviette, exclama le supérieur enthousiasmé. ' ^ Tai fait confectionner également une bisque, . pour le cas où Votre Grâce désirerait un potage, ajouta frère Ignace. • — Une bisque d'écrevisses ?

**The text on this page is estimated to be only 16.94% accurate**

H ' LES BSGHOLIBRS — Qui, monseigneur, — La bisque a sa  
qualités, répondit griYmfot dom Buûle. Sas yeta forât attirée par im grand  
plat 4'argfiit recouvert qui tenait le milieu de la table. Il ea loulava la  
oouvarele, et se» nariim ftirent chatouillées par un parfom exquis. —  
Qu'est-ce que celst mon irère? demanda 4oni Bufile. — Des œulii de faisan  
au jus de l>artaveile. — (Test parfaitl murmura dom Bnâle enthoii<<  
siasmé. Et il continua à passer Tinspection de la table. Et ce viu jaune  
comme de l'ambre, que je iroisià? — Du vin d'un coteau du Rbin qu'on  
appelle le Jpbannislierg. L'abbé tendit son gobelet et avalé deux doigts d« la  
précieuse liqueur. Les moines regardaient émerveillés\* Le supérieur  
mangea une demi-douzaine d'œuCs de fiiisan au milieu d'un religieux  
silence, pois T%k gardant frère Ignace: Digitized by'Gopgl

**The text on this page is estimated to be only 25.56% accurate**

OB PARIS ^ 9tt Vous êtes un grand honune l lui dit-il. . Frère Igo^ee salua, et puis il se m\(^ cl^uper le pâté de perdreau}^. Le eDrfieotor,eQlra. ^ «p< Monseigneur, dit-»il à TabH (es looioes que > Votre Grâce a exclus de sa table sont couchés. — Bien, dit Tabbé. Voulez- vous souper avec nous? Mais le frère correcteur était un moine rigide. l1 fit un signe négatif. — C'est aujourd'hui jour de jeûne, dit-iL — Ah bab t fit dom Bufile, c'est mardi. — I\*ion, mercredi e( quatre-temps, dit le frère correcteur; Il est plus de minuit. Dom Bufile prit un air sévère : — Mou frère, dit-il, apprenez que la journée ne commence que lorsqu'on se lève. Or; comme nous ne nous sommes pas couchés, c'est toujours le jour ' d\*biér qui dure. Le frère correcteur s'inclina. — Et, dît encore dom Bufile, pour vous punir d'avoir douté de votre supérieur e^ de sa soumission

**The text on this page is estimated to be only 26.49% accurate**

LES ESGHOUfîRS règlements ce noire ordre, vous serez huit jours « pain et à l'eau. Allez I -,e frère correcteur s'en alla, son fouet sous le as. Mais au seuil il se retourna: — Monseigneur, dit-il, frère Eusèbeest bien maide. Le frère infirmier prétend qu'il mourra cette nuit — Bienheureux ceux pour qui s'ouvre le royaume du ciel, répondit dom Bufite. • Et quand le frère correcteur fut p<sup>^</sup>rti, il dit à ses convives : — En vérité t mes frères, c'est malheureux, avec un tel souper, de n'avoir pas plus nombreuse compagnie... Frère Ignace souriait d'un air modeste^ Oui, reprit dom B'ufite, j'\*aimerais assez avoir un convive du monde, comme nous disons nous autres, pauvres moines. \* — Un seigneur de la cour, par exemple, dit un des convives. — Ou un riche gentilhomme de campagne ; ceuxlà se connaissent en belle et bonne cuisine. Frère Ignace Teva les yeux au ciel.



**The text on this page is estimated to be only 23.72% accurate**

BB PARIS . 97 yotre Grâce, dit-il, est assez bien avec le paradis,'  
pour <|ue le paradis fasse un miracle en notre faveur. — Commeni  
Fentende^-Toos? demanda dom Bufile. — Je gage, moi, reprit l'économe,  
que si Votre Grâce adress&it une prière à Dieu... — Il nous enverrait un  
convive ? — Précisément. \* Dom Bufile secoua la tête. — Mon cher frère,  
je ne veux pas me dissimuler une chose. — Laquelle ? ^ C'est que le ciel ,  
depuis longtemps» ne &it plus de miracles. — Il en.fera un pour nousl  
répliqua frère Ignace. — Vous êtes plein de foi, mon cher frère, reprit dom  
Bufile, mais... \* — Votre Grâce hésiterait-elle ? — Damel fit naïvement  
Dom Bufile, le menu frétin de nos moînes^ est coaché\*et le frère correcteur  
n'est point ici. Nous sommes donc entre nous... — Oh I tout à fait, dit  
un^oine qui se débattait 1 6

**The text on this page is estimated to be only 24.20% accurate**

I 06 LB8 BSGHOCIBBS ^ avac une énormd tranche du pAté deperdceauil aux truffes du Périgord. Nous pouvous être fraofis..\* — Ouî^ouîl < W Eh biçn l admettant que le ciel fasse encore des miracles!\*» car enfloi il pacait qu\*à en a MU,, — On le dit, du moins, observa un moinilion dont les yeux pétillaient de malice, et qui se nommait frère Guillery. — Donc, en admettant que le ciel en fasse encore, je doute que ce soit eîn notre faveur. — Pourquoi doue ! iit l'auditoire révolté, — Parce qu'il y a trois vertus théologiques qui se nomment : la Foi^ iEspérance et la Charité\* -Ehbient — Nous n'avons pas la foi puisque j'ai douté et qué je suis votre supérieur, continua dom Bufile; — Et puis? lit le frère Ignace qui continuait à sourire. — Nous ne puuvons avoir la charité, reprit le Supérieur, puisque nous mendions nous-mêmes,\*ét qu'il est difficile de faire l'aumône quand on la demande. Digiu^ou uy. Google

**The text on this page is estimated to be only 18.92% accurate**

DE PARIS .^99 .^r- Ceci est une règle de noi]^ ordre, observa le  
firtev Ignace. Mais^ en ilû de eblhpte, il tidiui reste l'espérance. — le  
n'eapto paa beattoonp\* dit kl supérieur. ^uis il ajouta : — - revanchOï il y a  
les sept péchés oapitaur qui déplaisent h Dieu autant que peuvent lui plaire  
les trois vertus tbéoiof;ales\* C'est juste. \*\*«Je crois que nous pratiquons un.  
peu la pa« resse. ^ ^ Gomment l fit le fcàrti Ignace ; mais j'assiste ioujoura,  
pour ma part^ au lever de Tailrbre\* — C'est vrai; mais l'aurore vous  
surprend à table, et vous faites la sieste après déjeuner. ^ Ya pour la paresse,  
dit l économei Après tout» Dieu s'est reposé. — Un jour sur sept, oui. — £h  
bien l nous péchons une fois %tkf 9ept,-voilà • tout. \* Le supérieur se mit à  
rire. \* «^Oubliez-vottlla gourifMDAisetdit^fl. £t il détacha un bl\$inc de  
volaille qu'il posa sur

**The text on this page is estimated to be only 25.91% accurate**

ipO LES ÈSCHOLiEHS « son assiette et entbura d'une onctueuse  
caillei^de mayonnaise. ^ \* — Peuhl dit )9 frère Ignace quf vida son verre  
d'un trait, il faut bien vivre. Mais nous ne sommes pas envieux, nous. — Je  
vous passe l'envie, mais. . . la colère?. . . ûhl à part quelques gounuades à  
mes mitons... \* C'est assez, dit dom Bufile. Voici trois jolis péchés, et j'en  
sais même un quatrième. '■^ Bah 1 fit le frère Ignace, en vérité 1 Le  
supérieur sous pnâtexte d'essuyer les coins de sa bouche, se voilà quelque  
peu la face avec la serviette. ' — ■ Frère Ignace, dit-il, n'étiez-vous pas  
dernière-, ment au cabaret de la Vendange bourguignonne, à la porte  
Bourdesse? — C'est possible, répondit frère Ignace. — • Il y a une jolie  
servante daiîs ce cabaret. — Votre Grâce le croit? — £t vous aussi, mon  
frère, car vous lui prener souvent le menton. Frère Ignace ne put s'empeétier  
de rougir. Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 23.49% accurate**

DE PARIS iOI . Or donc, dit encore le supérieur, si nous  
maintenons des trois vertus théologiques, nous avons en revanche  
quatre péchés sur sept. • Frère Ignace soupira. — Êt j'en conclus, acheva  
dum Butie, que le ciel ne nous a pas en assez grande estime pour faire un  
miracle en notre faveur. "Êt bienl dit le frère Ignace qui ne se tenait point  
pour battu, je gage, moi, que le ciel exauce nos vœux. L'incrédulité du  
supérieur avait gagné tous les moines. On se mit à rire au nez du frère  
Ignace. Êtais le frère Ignace reprit : — Il y a prière et prière. .. — Comment  
cela? — On dit qu'il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints. — C'est  
vrai. — Je connais un saint, mor, qui fera tout ce quQ nous lui  
demanderons, «-> Êt.,, quel est ce saint? — C'est mon patron ■ • . 6. •

**The text on this page is estimated to be only 27.43% accurate**

p 108 LES ÈSCUOLIERS . Saint Ignace? \* - Justement. Saint Ignace de Loyolai^ — Eh bien! dit dom Buñie, alors diâmandet^-liti qu'il nous envoie un bon et joyeux . convive^, de haute lignée et de bon estomac, qui puine à Too\* casion dire de par le monde que nous avons du bon vin et que nous savons mangef . Frère Ii^^nace prit un air austère et se leva» Puis il prononça rinvoction suivante { « Grand Saint Ignace, mon patron, vous qui avez » si bien prêché l'esprit d'obéissance à ses supé« » rieurs, faites que le mien soit content, t Et frère Ignace but un autre verre de vin. Au nionient où la derrière goutte passait de son gobelet dans sa gorge, frère Ignace prit un aSr inspiK , et regarda le sablier placé dans un «oin du réfectoire. . ' « Grand Saint Ignace, ajoutart-il, vous qui, en . » votre qualité de saint, savèz tout ce qui se pasjse » sur la terre, vous avez pu voir que Tincrédulité » s'est glissée^parmi nous. Faites qu'avant un quart » d heure quelque geulilliomme égaré dans notre

**The text on this page is estimated to be only 19.83% accurate**

DE l'»AaiS 103 » quartier lointain, quelque seigneur perdu dans le » bfoillol& fimp^ k la porte de notre couvent .. » A peftié frère Ignace achevtl^il, qu'on entendit le son d'une cloche. Les moines tressaillirent. La cloche qui venait de vibrer était celle de la porte èttérieure du couvent, ét elle annonçait dti«demment l'arrivi^e d'un visiteur. — fb bien l dit frère Ignace triomphant. Les moines se regardèrent ébahis. Mon trère, dit sévèrement dom.&uûle, je veut bien ctoire que saint Ignace ti exàucé Votire Vôêu, mais... fit tel supérieur fron^ le sottreil. — Mais, poursuivit-il, quelques pères de l'Église ont prétendu que tout sàint qu'il était, votr^ patfoil • avait eu quelques relations avec le diable. — Oh I fit le frère Ignace scandalisé. — Et il se pourrait faire (luc, pour voiiis être ' agréable, il se fût adressé à lui plutôt qu'au bon Dieu. Frère Ignace n'eut pas le temps de répondre.

**The text on this page is estimated to be only 27.27% accurate**

104 LES £SCliOLlËHS La porto s'ouvrit toute grande, et l'^lhnaoines se levèrent. . \* Un homme portant une plume blanche à son chapeau et un manteau riclitiiiu'it brode sur l'épaule venait de s'arrêter au seuil du réfectoire. ' — 0ht par saint Ignace de Loyola, mon patron, s'écria le frère économe qui feignit un grand éton^ nement, c'est messire le baron de Cardailhan» le • gouverneur du Blaisois. — Moi-même, répondit Gardailhan, qui alla bai\* ser la main potelée et grassouillette de dom Bufile. — Messeigneurs, dit Gardailhan, je m'en retournais dans mon gouvernement, ci je voulais avoir mis avant le jour douze lieues entre Paris et moi, mais il fait un brouillard du diable, et comme je\* passais^sous les murs de votre couvent, il m^t venu àux narines certains parfums de truffe qui m'ont donné des tiraillements d'estomat. — £t Votre Seigneurie nous vient demander à gouter? interrogea le supérieur. - • — Justement. — Messire, dit frère Ignace, Votre Seigneurie nous arrive k i Improvi^ie, eti comme on dïi^àla Digitized b'y Google



**The text on this page is estimated to be only 27.61% accurate**

D<sup>£</sup> PARIS 105 fôriwM du potj mais elle sera indulgente, je l'espère.^ Pesiet dît le gouverneur du Blaisois, on léserait à moi<sup>ius</sup>...' Et'U se mît à table sans façons, et vida d'un irait le verre de vin du Rlûn que le supérieur lui tendit, Bom Bufile reprit : — > Messire, je souliaite que le brouillard dure huit jours et huit nuits, afin que nous ayons le bon^ heur de vous conserver. Caniailhan répondit à cette gracieuseté par un toast qu'il formula en ces termes : . c Je bois au couvent des carmes deschaux, lequel » est le plus fidèle aux saines traditions de la bonne » chère et du bien-vivre. » ^ A partir de ce moment, la bui<sup>u</sup>ie humeur fut au comble. Les moines étaient avides de savoir ce qui se passait au Louvre. Gardailhan leur donna fort obligeamment des nouvelles de la cour et de la ville\* . '

**The text on this page is estimated to be only 23.90% accurate**

i06 LES ESGHOLIEftS \* Il sut conter quelques hiiîtoires  
giivoises qui^he.vèrent d'émemiller tes moiaes\* Le supérieur ne cessait de  
lui faire raison^ ft c'était un rude buveur que menire le bacon de  
Gardailhan. Si rude, eu vérité, que le supérieur de.^i\$a\*bel et l^D, et les  
moines avecclu!.^ ' ^ Uu âeul avait mis de l'eau dans son v.iu et con-r servé  
sa raison intacte. ^ C'était frère Ignace. Gomme il se levait de table en  
titubant, dom Bu» file se pencha à son oreille. ^Farceur! liii dit-il. \* , Frère  
Tgnace le regarda stupéfait. — Je ne crois pas aux miracles, moi, dit le  
supérieur, e( si M. de Cardailban est arrivé si bien à point, c'était que vous  
l'aviez invité... Ghutt fit Gardailhan en souriant. — Je suis un esprit fort,  
moi, ajouta dom Bufile. Et il s'en alla cuver son vin. . Les autres moines  
dormaient dessusâ éi desdOfas Ift table.

**The text on this page is estimated to be only 26.37% accurate**

DE PAHIS \* 107 \* Alor^ frère Ignace et Cardailhan échangèrent un sourire mystérieux. Cardailhan dit à frère Ignace : •- Où est notre homme? — Bans sa oellole. — r Et bien malade ? —.11 ne pafi^ra pas^ la nuit. — Diable! fit le gouverneur du Blaisois, mais alors il faut nous hâter. — Pourquoi cela? J'ai besoin qu'il me fesse sa confession tout entière. Frère Ignace prit un flambeau à deux branches sur la table et dit: — Venez. • . • . \* • Cardailhan reprit son manteau et son épée et sut\*-vit le frère économe» . Quand ils furent hors du réfectoire, ils suivirent un long corridor sur lequel donnaient diverses cellules. •Frère Ignace savait que Cardailhan devait obtenir d^ père Eusèbe la révélation d'un secret important. Hais il ignorait de quelle natuie était ce secret.

**The text on this page is estimated to be only 29.27% accurate**

I les LES\* ESCHOLIERS \* C'était lui qui avait j)orlc la lettre que frère Eu^èbe avait écrite au gouverneur du Blaisois. Seulement, comme cette lettre, avant d'arriver aux. mains de CardaiUiau, était scellée d uo iil de > soie, il ne l- avait point lue. et, par conséquent, n'avait pOipt été peudu, comme l écolier Gutlieb^ . » Cependant frère Ignace était un moine du bon vieux temps. C'est-à-dire qu'il était gourmand, paresseux, ignorant et libertin, et s'il n avait pas été curieux, son éducation n'eût pas été complète. Or, frère Ignace, depuis le matin, se demandait quel secret il pouvait y avoir entre le gouverneur du Blaisois et le vieux père Eusèbe, qui allait mourir. • • > Et frère Ignace s'était juré de le savoir. Ils arrivèrent à la porte de la cellule où se mourait le pauvre frère. . ' Deux autres moines le veillaient. L'un lui parlait de Dieu et du paradis, — celui-là était un moine consciencieux. L'autre lui faisait avaler de la. tisane et lui disait que, tant qu'on vit, on n'est pas mort, ce qui était

**The text on this page is estimated to be only 29.24% accurate**

■DE PARIS 100 • \_ une vérité renouvelée da grand capitaine  
HUGUES U de Giiabannes» seigneur de La Palisse. Frère Ignace entra et  
derrière hii Cardaillian. A la vue du gentilhomme, le moribond souleva sa  
tête pâle qu'entouraient une barbe grise et des phevéuK blancs, et ses yeux  
brillèrent d'tln éclat subit. On eût dit que la vie lui revenait. — Mon frère,  
dit réconome^ vous avez désire vous entretenir avec messire le baron de  
Gardailhan? — Oui, fit le moine d'un signe de tête. — Le voilà, dit frère  
Ignace. Désirez-vous être seul avec lui? Le moine fit un nouveau signe  
aifirniatif. Les dedx frères qui le veillaient sortirent, et frère Ignace avec  
eux.\* Ce dernier les suivit jusqu'au bout du corridor, puis il revint à pas de  
loup et poussa la porte de sa cellule à lui, frère Ignace, qui n'était séparée de  
celle du père Eusèbe (jue par une cloison.' • Or, cette cloison était mince et  
formée de planches, au travers desquelles les vers avaient percé plus d'un  
trou. 1 • 7

**The text on this page is estimated to be only 21.40% accurate**

Après avoir cherché, frère Igdace trouva; c'est-à-dire qu'il  
appliqua son œil à une fente de la cloison, assez large pour lui permettre de  
voir tout ce qui se passait dans la cellule du tVore Éusèbe. Une bougie de  
cire jaune placée sur la table voisine du lit projetait autour d'elle une lueur  
fumeuse. ■ Le sire de Gardailhan était debout auprès du lit, et le moribond  
était parvenu à se mettre sur son séant. Le curieux économe regarda et  
écouta. Monseigneur, disait le moribond d'une voix faible et presque  
éteinte, il faut nous hâter, car je sens que la vie m'échappe. Gardailhan prit  
un air docteur et une voix autoritaire : ^ Mon frère, dit-il, pense-tu que  
Dieu par^ donne à un homme que le remords accable? Oui, répondit le  
moribond; Vous m'avez écrit que mon neveu n'était pas mort\*.. — Et je  
vous le répète, messire. ^ Où est-il? Oh! parlez..\* murmura Gardailhan;  
Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 19.55% accurate**

i)E PAUIS 111 Il est ù Paris. — Où?.., que je ie voie!... Frère Eusèbe regardu Gurdailban, qui paraifisait bien empressé de revoir soa cher neveu» -^Messire, dilrii, je ne vous dirai où est votre neveu que lorsque vous m aures fait un serment. — Lequel ? — Celui de lui restituer la fortune paternelle. ' Cardaiihan tressaillit, mais son visage ne traliit aucune émotion. — » le restituerai) dil\*il. — Et que vous n'attenterez pas à set jours, acheva frère £usèbe\* ^ Je vous le jure, mon frère. ' Le moine étendit la main vers un crueilix qui était placé au-dessus de son lit. Prenez cette croix, dit-il. Cardaiihan obéit. . \* : . Maintenant, écoutez, reprit le moine, votre neveu a seize ansi G'eii un beau et frôle\* jeune homme qui ressemble à sa mère, que j'ai oonfrae..i ^^ais où cst^l? où est-il? demanda Cardaiihan.

LES ESCHOLIERS — Attendez... Il a été élevé par tio homme de science... il a la sagesse et le savoir... ^ Gornebleul exclama Gardailhan, est-ce qu'on m'en aurait fait un clerc ou un escholicrî... — Peut-être... J'en referai un gentilhomme, moi, et je lui ceindrai au flanc une épée bien tapageuse. — Mais lui rendres-vous ses biens? — Oui, certes. \* . — £h bien I jurez^e sur cette croix. Un nuage passa sur le front de messire le baron de Cardailban. Si endurci qu'il fût dans le péché, un serment sur la croix lui répugnait. — Jurez... répéta le moine qui attachait sur lui un œil ardent. — Gomment se nomme-t-il aujourd'hui? demanda Gardailhan qui cherchait à gagner du temps. — Jurez I dit le moine. • — Mais tu me diras où il est. — Oui. Gardailhan étendit la main sur le crucifix, mais son front.était baigné de sueur, ses dents claquaient



■ DE P>àRIS m et tout son corps était agité par un tremblement coavuisif. — Jurez, répéta le moine que vous lui rendrez sou bien et ses titres. • ' ' Je le... jure... balbutia Gardailhan. \* Mais le moine jeta un cri, et ses yeux caves semblèrent métamorphosés en echarbons ardents. -^Tu mens! dit-il, tu as menti l... tu es parjurel... — Moi ! exclama Gardailhan d'une voix étranglée. — Toftoil Et la main du moine s'étendait vers le gouverneur du Blaisois, chargée d'une malédiction mystérieuse. — Oui, toi, répéta-t-il, toi, infâme, et tu ne voulais savoir où il est que pour le mettre à mort... Eh bieni tu ne le sauras pas!... Ah ) prends garde l s'écria Gardailhan qui s'avança menaçant vers le Ht. Le moine lui arracha le crucifix. — Arrière, parjure! arrière, blasphémateur! dit-a. . Gardailhan se jeta sur lui et le saisit à la gorge.

**The text on this page is estimated to be only 17.72% accurate**

ut LES ESCItOUEnS — Te tahus-lu? dit-il. — Oui, quand je  
t'aurai prédit ion sort. — Tftii-toiHais\*tot! — Tu mourras de la main du  
bourreau^ dit le moribond. Les maiiii:i de Cardailhau ë'arroudireut autour du  
cou du frère fiuaèbe et le converiirtnl en ëtau. •^Parlel dit le baron^ parie!..  
Où est l'eniaiii? — Ttt ne le sauras pas, répondit le moine d\*yne voix  
éteinte. . Et sa lête retomba inerte, ses yeux se fermèi'ent. ' Le frère Eusèbe  
étail mort, emportant son seorot dans la tomba. Gardailhan demeura une  
minute sans voix, sans ^ haleine, les cheveux hérissés, en prtîseiice de ce  
cu« davre... Puis il ouvrit brusquement la porte de la cellule et s'élança au  
dehors. Dans le corridor, il se heurta contre un moine. C'était frère Ignaoe. ^  
Votre Seigneurie est-elle contente déi révélations du frère Eusèbe Z  
demanda l'économe d un ton hypocrite et obséquieux. Digitized by Go

**The text on this page is estimated to be only 21.22% accurate**

DE L'»AU1S 4AK — Va-t-en au diable! lui répondit Cafdailhmi. Et il repoussa le moine et continua son chemin. Au bout du couloir il y avait une porte, Q( h l \*^trémité du préau, la porte du couvent. Le père portier dormait dans sa niche, Gardailhan t'applaqua du poing sur la porte ; Holà! ouYT^moi, dit-il. Le portier sortit tout tremblant, -« Gomme ça dii'il^ en reconnaissant Gardailhan, Votre Seigneurie »\*en va à pareille heure? — Oui, ■ Votre Seigneurie^e serait- elle inécontente de nous? — Oui, dit brutalement le gouverneur du Blaisois. Votre vin est mauvais... Et il bouscula le frère portier qui venait de lui ouvrir, et il s'élança dans la rue d'Enfer, en proie à une colère inimaginable. Cependant frère Ignace n'avait point perdu sa présence d'esprit; Il avait fort bien supporté la rebuffade du farouche sire de Gardailhan et était demeuré au seuil du

m LES ESCIIOLIERS corridor, tandis que le gentilhomme traversait le préau et s'en allait. Quand la porte du couvent se fut refermée derrière Gardailhan, frère Ignace s'assit sur la marche 4 d'un escalier cpïi séparait le corridor du préau. •La nuit était froide; la lune, qui resplendissait au ciel, était parvenue à dissiper le brouillard, et le couvent était plongé dans le plus profond silence. Frère Ignace se prit à méditer/ & fït certes, celui qui Teut vu alors, l'arcade sourcillière froncée, la lèvre dédaigneuse, n\*eût point reconnu ce moine papelard et joyeux qui savait si bien ordonner un festin et confectionner des pâtés de grives. L'économe avait disparu pour faire place au moine qui se mêlait de politique à ses moments perdus. ' Sa méditation fut longue. Enfin, il se leva lentement, lit quelques pas dans le préau, puis rentra dans le couvent. Le couvent, nous l'avons dit, était plongé dans les ténèbres, et le silence.

**The text on this page is estimated to be only 28.95% accurate**

DE PILRIS 117 « Les moines dormaient, les uns à jeun, les autres ivres. Geut-là même qui avaient veillé le frère Easèbe p étaient allés coucher sur l'ordre de l'économe. Cependant il en était un qui ne donnait pas. Un ûlet de lumière passait sous la porte de sa oellule, et ce fut devant cette porte que frère Tgnaee s'arrêta et frappa deux, coups discrets. ' — \* Qui est là ? dit une voix au dedans. — Moi, frère Ignace, répondit l'économe. — Entrez? La clef était sur la porte, frère Ignace "pénétra dans la cellule, qui était celle du correcteur. C'était, nous l'avons dit, un grand moine austère, au front chauve, à la barbe grise, au visage anguleux. Tandis que les moines buvaient et se livraient à mille paillardises, le correcteur, qui avait nom frère Anibroïse, se livrait, lui, à l'étude. Frère Ignace et lui étaient les deux fortes têtes du couvent. L'économe referma la porte et s'assit. — Mon frère, dit-il, nous avons à eauser. ' 7.

**The text on this page is estimated to be only 17.97% accurate**

m LES K&CIIOLIEiLS — Je vousccouto, rcpomlit tVî;ro  
Aiiil)i\*oi8ft. Je suppose que vous o'avez alUché aucuns importanoe aux  
remontraneet 4b notn sapëfieur, poursuivit l'économe, — Sa ixfflM a le  
droit de punir, répondit frère . Ambroise avec un sourire dédaigneux. —  
D'autant plus, reprit fr&re I^naoe avec un accent plein d ironie, que c'est le  
roi qui noiumo le supérieur des carmes denohaii. • — Âht oui, ricana frère  
Ambpoi;ie. Et tant que Je roi Charles IX. régnera, poursuivit frère Ignace,  
dom Bufile sera notre supérieur, de nom. De nom est bien lu mol, dit le  
frère correcteur, car le vrai supérieur c'est vous. — Je le serai de nom et de  
fait, quelque jour. — Alii... tit le frère Amoroise, et oejourest-ii loin? — Je  
ne sais. Mais... encore... Ce jour-là, le roi Charles IX aura vidé la place au  
roi Henri de Guise, poursuivit frc^e Ighace. Digitized by Go.

**The text on this page is estimated to be only 21.45% accurate**

1>È PAOIS 119 — Ah 1 uU 1 dit en souriant le correcteur. . — Et comme notre ordre fit deax maUons, Je rai général de l'ordre^ et voiiis supérieur de la succursale\* ^Mats^i\* dom BuftTe..., dit-il, qu'en ferons» nous ? Nous le déposerons, voilà tout, vépmidit froi>> dément frère Ignace. ' — Dieu nous écoute, mon frère, et fasse que le jour dont vous parlez arrive bientôt... — G!est précisément pour que vous m'aidiez à presser sa venue que je suis ici.Moi ? Je puis vous aider... ' — Oui. — Et comment?: — • En vous associant à mes recherches? — Que recherchez-vous donc? ^ Un enfant qui peut enrichir notre ordre, — Gomment cela? . — Ecoutez-moi bien ... — Frère Âmbroise prit une attitude attentive et suspendit son regard aux iôvres de trère Ignace\* Celui-ci reprit :

130 LES £SCU0L1ERS ^ Vous n'igooro^ pas, mon cher frère, que la sainte Ligue, qui est en projet, ne tardera point à être mise en vigueur. Or, ce jour-là^ la maison de Lorraine renversera la maison de Valois, et dom Bufile me cédera la place. Mais je ne veux pas être, moi,' un ignorant, un paresseux et un gourmand comme dom Bufile. J'ai de l'ambition, et veux « porter haut la gloire de notre ordre. — Vous avez raison, dit le frère Ambroise en s'incUnant. —Or, reprit frère Ignace, j\*estime, et vous penserez comme moi, que le moyen le plus sûr d'arriver h la gloire et à la puissance^ surtout pour une communauté , c'est de posséder de grands • biens. — Mais, mon frère, observa frère Ambroise, nous sommes un ordre mendiant, et il' nous est interdit \* de rien posséder. —Vous êtes dans Terreur» mon frère; nous avons le droit d'accepter un legs. ' " — Ah I vous croyez? — Sans, doute. Ainsi, supposez qu'un grand seigneur entre dans noire ordre.



**The text on this page is estimated to be only 22.86% accurate**

DE PARIS ISfl — Boni — Èt qu'il uous donne soO patrimoine.  
Ce patri-» moine devient à liostant celui des carmes des-, chaux; et moi)  
sous Tautorité de qui un pareil bonheur est'arrivéà notre ordre, je sollicite du  
pape ja barrette de cardinal et je l'obtiens. Comprenezvous, mon frère ? ' \*  
— Je comprends très-bien, mais... — Mais quoi? — Ce grand seigneur qui,  
en entrant en religion, ferait don à Tordre des carmes de son patrimoine, est  
encore à trouver. — Précisément, je viens vous prier de m'aider à le  
chercher. Frère Ambroise regarda l'économe : — Plaisantez-vous, mon  
frère, dit-il. — NttltemAnt. — Ce grand seigneur existe donc ? — Il existe.  
. — Mais où ? — A Paris. — Kt il est riche?

**The text on this page is estimated to be only 20.83% accurate**

IM LES Ë&CilOLIRRS — Il a des cUâteâux et des seigneuries par douzaines. — Frère Ambroise ouvrait de grands yeux. L'économe continua : — Avez-vous eu connaissance de la visite que nous a faite» cette nuit, messire le baron de Oardailhan? » Gomment I dit le correcteur, serait-ce de lui que vous voudriez parler? — Non, pas précisément; mais savez-vousce que le baron de Gardaiihaa venait faire ici ? — Non. Il venait voir frère Ëusèbe. — Ah ! dit le correcteur ; ii est au plus mal, n'estpce pas ce pauvre Eusèbe ? ■ — il est mort. , — Quand? — U y a une heure ; tandis que massira de Cardailhan était dans sa cellule. — En vérité? — Je crois même que le baron l'a un peu étran

**The text on this page is estimated to be only 28.23% accurate**

DE l'AUIS 113 glë dans un monieni de colore, ce dont il se repent à cette heure. — Mais qu'avait-il i foire avec frèrô Eusèbe, ce baron de Cardaillian? — Il voulait obtenir de lui la révélation d'un, secret. — Et ce secret? ^ Fjrère £usèbe en a emporté la moitié dans l'autre monde. — £xpiquez-vous, mon frère. — N'avez-vous point oui dire, reprit frère Ignace, que le baron deCardailhan avait perdu un neveu?... — Oui, qui était le repré^utai^t de la branche ai née des Cardailhan. Je me souviens fort bien de cela; il y a douze uu qualor/x ans. L cuiaul lût volé par des truands... et on le retrouva mort- dans la Seine... Le roi Henri II lui fit faire de belles funé' railles. — Eh bien i dit frère Ignace, cet enfant n'est pas mort. — \* Allons donc ! — Le baron de Cardailhan l'avait fait dispapailre

**The text on this page is estimated to be only 25.58% accurate**

411 LES 6SGH0LIERS pour hériter de loi, mais l'ucuyer chargé de la.be\* sogne n'osa le mettre à mort. ^ Et qu'esiril devenu cet enfant? — Voilà ce que le baron voulait savoir. — Je le comprends. — Et ce que frère Eusèbe savait. — Et ce que vous voudriez savoir, vous aussi, dit frère Ambroise. — Justement. — Mais à quoi cela vous avancerait-il ? — Ah I mon frère, dit l'économe^ pouvez-vous me faire une semblable question. — Dame I — Voyons t suivez bien mon raisonnement. . — > Je vous écoute. — Nous retrouvons cet enfant et nous le faisons moine... \* » ♦ — S'il le veut... — Oui, dit froidement Ignace ; c'est l'enfance de Tart. Quand une communauté veut s'incorporer un homme, elle lui fait la vie mondaine tellement difficile, qu'il s'empresse de se réfugier dans la vie religieuse.

Oigitized by Copgl

**The text on this page is estimated to be only 22.85% accurate**

^ DE PARIS . 125 Soit. Admellons donc que vous retrouviez cet enfant. — Nous le faisons carme deschaux. -TT Bon 1 — Et il nous donne ses biens présents et à venir. — Parfaitl — Alors, nous le faisons reconnaître pour le nevenu baron. — Et vous croyez que celui-ci restituera ? — Le Parlement et les Guise aidant, soy^ tran. quille. — Frère Ambroise regarda frère Ignace. — Vous êtes un profond politique, dit-il. L'économe se leva : — Venez avec moi, dit- il.

**The text on this page is estimated to be only 26.40% accurate**

m LES ESCIOLI&RS VII Le frère Ignace conduisit le frère  
Âinijroise à la cellule du défunt. En s'en allant précipitamment, le diacre de  
Cardailhan avait renversé la table qui supportait la bougie. La bougie, en  
tombant, s'était éteinte, et le frère Ignace fut obligé de retourner à la cellule  
du correcteur pour y chercher de la lumière. Le mort gisait sur le lit, la tête  
pendante. Frère Ambroise lui posa la main sur le cœur. Le cœur ne battait  
plus. — Ah t il est bien mort, dit frère Ignace. Cependant frère Ambroise eut  
l'idée d'employer un moyen assez usité en pareil cas. Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 17.37% accurate**

DE PARLi) If7 — 11 ]ril un morceau (rétaïn lui^unt (^l poli (jui se trouvait dans la cellule, et il rapprocha des lèvres du mort qu'il entr'ouvrit. Au bout de quelques secondes, rétaïu se trouva terni\* — Il n'est pas mort) s'écria frère Amij^roise. Frère Ignæe ne dit rien, mais il s'élança hors de la cellule en faisant cette réllexion : — Nous avons eu tort cette nuit en soupant, de prétendre que Dieu ne faisait plus de miracles. L'économe courut à roffice du couvent et y prit une fiole qui contenait un puissant cordial, puis il revint toujours courant. — Qu'est-ce que cela? demanda frère Ambroise. L'ëlixir des frères chartreux, qui, cette fois, . va peutp-dtre Justifier sa réputation. Et il déboucha le flacon et en introduibit le goulot à travers les dents du mort. — Quelle est donc la réputation decet éUxir ? demanda le correcteur. — Celle de ressusciter les morts. — Ce qui est une manière de parler... murmura le frère correcteur.

128 LES ESGHOLIERS Frère Ignace ne quitta pas des yeux la tête pâle et le corps inerte du moine trépassé. ••• Tout à coup, réveillant, il se fit un léger mouvement au travers de ce corps raidi. L'économe reboucha son flacon. Puis un soupir souleva la poitrine du prétendu mort. Les deux moines le regardaient avec anxiété. Un sourire vint aux lèvres de frère Ignace. — Le baron de Gardailhan est parti trop tôt... murmura-t-il. . En effet, après avoir fait un mouvement, après avoir soupiré, le mort rouvrit les yeux. Et comme si le sentiment de terreur qui s'était emparé de lui lorsque le baron de Gardailhan l'avait pris à la gorge, eût persisté dans son esprit, même après ce long évanouissement, ses yeux semblaient chercher quelqu'un. Mais il n'y avait dans la cellule que les deux moines. Et ces deux moines, frère Eusèbe les avait beaucoup connus de son vivant. — Où suis-je ? demanda-t-il. Ai-je déjà franchi le seuil de l'autre monde ? Digui. . Ly Googl



**The text on this page is estimated to be only 25.40% accurate**

DK PARIS 1«0 — Non, mon frère, dit l'économe, vous  
êtes encore vivant. ' — Et lui... est-il parti? fit le moine avec un accent de  
terreur. — Gardailhan ? . w-Otti... — Il est parti et il ne reviendra plus. —  
Pourquoi? Parce qu'il vous a cru mort. Le moine se remit sur son séant,  
aidé par le frère Ambroise. - , Alors, il rassembla ses souvenirs et dit ; — le  
ne lui ai rien avoué. — G'est-à-dire, reprit frère Ignace, que vous avez bien  
fait, mon frère, de ne lui point indiquer le lieu où était l'enfant. A ces  
paroles, frère Eusèbe, ouvrit démesurément les yeux, et tout son pâle visage  
exprima une sorte de terreur. ^ Quoi ! dit-il, vous savez... ^ Je sais, dit frère  
Ignace, que le baron de Gardailhan a fait disparaître son neveu. , Les yeux  
du moribond s'agrandirent encore. — Et, poursuivit frère Ignace, que ce  
neveu qu'il

**The text on this page is estimated to be only 17.19% accurate**

# 130 Lts iist;uuLiKas a eru mort est vivant- et due vous savez où il est, mon frère. Frère Eusèbe regarda froidement l'écon<ftne du couvent des carmes deschaux. — J'emporterai mon secret dans la tombe, dit<sup>^</sup>l. — Vous aurez tort,' mon frère, car le fotiron retrouvera l'enfaiU tôt ou tard et le fera mettre à mort. > Ces mots parurent frapper rintelligence aliaiblie du moribond. — Et s'il en était autrement, qu'arriverait-il l demanda-t-ii avec anxiété. — • Je sauverais l'enfant<sup>^</sup> lAoi. Vous ne le livreriez pas i Gardaiil<sup>^</sup>an? — Non. ' L'œil du moribond désigna le crucifix sur lequel tout à rfaeiaie Gardailbaa avait commis un parjure. Frère Ignace prit cette croix et dit t — Sur l'image de Jésus notre sauveur, je jure que je protégerai l'enfant. — Gomme<sup>^</sup>nt? — Je le ferai outrer dans mtxc ordre»

**The text on this page is estimated to be only 14.61% accurate**

» DE PARIS m — Vous me le jurez? — Je le jure. ^ Frère Eusèbe regardait frère Ignace avec anxiété. L'économe avait parlé avec un accent de franchise qui étonna le moine. ■ ^Sb bien! dit le moine écoutez. ..je vais vous dire où est l'église. # \* \* Frère Ambroise et frère Ignace se penchèrent vers Eusèbe, dont la voix s'affaiblissait. U y a, dit celui-ci, dans la rue aux Ours Une femme qui se nomme la Bréhaigne. La Bréhaigne, répéta frère Ignace afin de graver dans sa mémoire ce nom bizarre. Frère Eusèbe porta sa main tremblante à son cou et montra une médaille qui y était attachée par un cordon. < ^ Prenez cela^ dit-il, et allez trouver cette femme. Après? fit le frère Ignace\* Vous lui direz : < Le nom d'Eusèbe est mdr. » Est-ce tout? «\*-Oui. ^ Jb^t elle vous dira où est l'église ?

131 ' LES ESCHOLIERS \* — Elle vous le dira, répéta frère Eusèbe dont les forces étaient épuisées. A partir de ce moment, la parole l'abandonna. Ses lèvres remuèrent en vain. Aucun son ne parvint à s'en échapper... puis son regard s'éteignit « peu à peu, le rayon d'intelligence qui y brillait alla s'affaiblissant, puis disparut. Puis encore, les yeux se fermèrent. Alors, par un dernier mouvement convulsif, le moine ramena ses mains sur sa poitrine et les y croisa. Puis encore un soupir souleva sa poitrine et ses lèvres entr'ouvertes se refermèrent. Frère Eusèbe était mort. Les deux moines le regardèrent un moment en silence. Puis frère Ignace détacha la médaille qui pendait au cou du mort. — Maintenant, dit-il, tandis que son compagnon recouvrait avec le drap le visage du mort, maintenant, allons chercher l'enfant. — Comment! observa frère Ambroise, en pleine nuit ? Digitized by Google

• DE PARIS 133 — Le jour va venir, répondit Téconome, et il ne faut jamais remettre à plus tard ce qu'on peut faire tout de suite. — Dois-je vous suivre? demamla le correcteur. Non, répondit frère Ignajce. Allez prendre quelque repos, mon frère, et si je n'étais point de retour au couvent lorsque notre vénérable supérieur aura fini de cuver son vin, vous lui direz que je suis allé faire une prière à l'église Notre-Dame, pour remercier mon patron, saint Ignace de Loyola, du miracle qu'il a bien voulu faire eu noire faveur. » Ohl dit le correcteur en souriant, notre supérieur cuve son vin, et il en a pour quelque temps. — £h bien, pendant qu'il le cuve, je vais, faire les affaires du couvent. . Frère Ignace regagna sa cellule, et le correcteur -le suivit. Alors aux yeux de ce dernier il se passa une chose bizarre. Le frère économe ouvrit un bahut et en retira pièce à pièce tout un équipement de gentilhomme. Rien n'y mancjuait. II. y avait le haut-de-chausses, la collerette, le 1 8

**The text on this page is estimated to be only 17.48% accurate**

• \* • V m LES ESCiiULILlIS pourpoint tailladé, le toquet à plumes «t les guêtres luoutantos garnies d'épurons. Que faites-vous donc? demanda Je correcteur • un peu ('lounli. — Ah t voilà, dit frère Ignace en souriant, je suis un moine hizarro. — ûli ) trcs4iiaarre... dit le correcteur. — N'avez-vous pas ouï parler, mon frère, pouiv suivit l'économe, de ces prêtres chrétiens qui a en vont dans les pays lointains, en Amérique^ je croîs» pour convertir leâ siuiva^es? ^ Oui, ærtes. Croyez-vous qu'une fois parmi eux, ils n'adop\* tent pas leurs mœu^s et leurs costumes ? — Leurs mœurs, je ne dis pas, fit le correcteur, mais leurs costumes.\* . — Oui, leurs costumes, répéta frère Ignace. Mais les sauvages sont tout nus\* — Pardon j les femmes portent des colliers tld corail. — fit les hommes? — Les hommes une ceinture déplumes, iùii liien t Je fais^omme les prôtres chrétiens;

**The text on this page is estimated to be only 21.31% accurate**

DE PAUIS m Je ne comprends pas. \* — Moû frère, reprit frère Ignace, quand des hommes de là religion se mêlent aux profanes, il . uo faut pas qu'ils s'exposent à laisser insulter leur liabit. — Vous avez raison, répondit le correcteur. L'économe dépouilla' sa robe et fit une tôlelle minutieuse. En moins d'un quart d'heure, le moide se trouva transformé en gentilhomme. Puis il ouvrit un second bahut et eu retira une dague qu\*il mit à son Aanc et une épée qu'il suspendit il son côté. Jésus Dleuf mon ft\*ère, murmura le firère correcteur, on jugerait un véritajle lioniniç d'armes. ^ Je le suis à l'occasion, répondit modestement frère Ignace. — Mais que va dire le frère portier en vous voyant sortir? — llieu ai^soiument, connue vous allez voir. Et sur son habit de gentilhomme, frhte Ignace remit sa robe de moine et rabattit le capuchon sur son toquet, i^outant ;

130 LES ÈSCUOLIERS ■ r\* Une fois hors du couvent, je sais un endroit où je laisserai ma robe. Le frère portier sommeillait. H ne s'éveilla qu'à demi en voyant le frère économe frapper à son carreau. ' — Vous sortez bien matin, mon frère, marmu-\* ra-t-il, en entr ouvrant un teil. ' \* — Brute t grommela frère Ignace en haussant hs épaules, je vais m' occuper de nos atiaires, tandis que tu digères ton souper et cuves ton vin. Les premières lueurs de l'aube glissaient sur les toits. Cependant les abords du couvent étaient encore déserts. • Le frère économe descendit la rue Saint-Jacques et se dirigea vers la rue Saint- André-des-Arcs. Les boutiques des marchands étaient encore fermées, et de rares passants, gens du menu peuple allant à leur travail, se croisaient par-ci par-là. Le frère écbnome remarqua cependant, à l'extrémité de la rue, près du carrefour Buci, un rassemblement de clercs et d'escoliers«qui causaient à mi voix. Gomme sa robe de moine couvrait et dissimulait



w^ . PARIS 137 complètement soû accoutrement de gentilhomme, frère Ignace s'approcha. • Les escholiers causaient. à mi-voix; mais bien que leur entretien parût assez mystérieux, ils ne s'inquiétèrent nullement de rapparition du moine. ^ En. ce temps>là, moines et clercs vivaient en bonne intelligence et ne se défiaient, nullement les uns des autres. Aussi les esdioliers continuèrent à causer entre eux. Le frère Ignace eut bientôt appris qu'il s'agissait ' des funérailles de Teschelier Gotlieb^ le malheureux pendu qu'on avait inhumé pendant la nuit. Plusieurs clercs parlaient avec animation. — Ah t disait lunule maître a parlé sur la tombe avec éloquence; il a maudit les graûds seigneurs . ignorants. — Mais enfin, dit un autre, nous n'avons toujours pas su pourquoi on avait pendu le pauvre Gotlleh. — C'est le sire de Cardailhan, le gouverneur du Blaisois, qui l'a fuit pendre. A ce nom, frère Ignace prêta plus atteqtivement l'oreille.

**The text on this page is estimated to be only 22.85% accurate**

138 LES ESCIOLIKRS ^ £t poui^uoi l'a-MI fait pendre? — Ah h  
dit un troisième , voilà ce qu'oii sait pas. ' " Toat en écoutant les escholiers,  
firère Ignace guignait de i\*œii la devanture d'un cabaret et faisait bette  
réflexion: — Les esclioliers me paraissent quelque peu mécootents des  
gentilshommes^ et ce n'est point le eâs de leur montrer mon pourpoint. Je  
laisserai ma robe un peu plus loin. Le cabaret s'était ouvert, le moine y  
enlîra le premier et se dit encore : — Je tr<»uverai la Bréhaigne aussi bien  
dans une heure qne maintenant, et je ne veux pas m'en aller . sans savoir  
l'histoire du baron de Gardailhan et de l'escolier Gotlieb. Le cabaretier, en  
voyant entrer le moine, le sàluad'un air d'intelligenoe. ' Le moinê mit un  
doigt sur ses lèvres : -^Chutt dftpil. 1^ ii alla s'asseoir dans le coin le plus  
sombre du cabaret. . Maître Lahirette^ c'était le nom du cabaretier. Digitized  
by Google

**The text on this page is estimated to be only 20.72% accurate**

1)K VAUIS . m cotinaisisnit i^nnns doute les ItaKiludes du frùro I^niaro, car il lui apporta un morceau de ficomage et un pot d6, v|n blanc. — Est-ce que Votre Seigneurie ne quitte pas sa robe? lui dit-il. — Non, répondit frère Ignace. Les eschûliers entraient un à un et s'attablaient. Oui, mon enfant, disait Tun d'eux, le maitfe a été superbe d'éloquence; mais cela ne nous rend point notre pauvre Gotlieb. . — Un si bon compagnon, — £t un gai buveur I — Et un savant, ajouta un quatrième clerc. Oh ! ces gens d'épée..'. ils feront quelque jour connaïsganee avec nos dagues. Ah ça l dit un autre, savez-vous à quoi je pensais pendant les funérailles f . A quoi ? fit-on à la ronde. — Je me disais que le maître èst prescrit. ^ C'est vrai. —làt que sa retraite finirait par être découverte par les gens du roi. Personne au pays latin ne trahirait le maître.

**The text on this page is estimated to be only 23.38% accurate**

HO ' : LES ESCHOLfERS • • • — Le hasard a des trahisons, dit  
an autre. — Et si le maître était arrêté et conduit au Ghâtelet, dit un  
cinquième escfaolier, il serais peut-être mis à mort. — Mais de qui donc  
parlent-ils ? se demandait le frère Ignnaee. • • • ^ \* Au mot de mort, les  
escholiers manifestèrent une certaine épouvante. Mais Tun d'eux, qui  
jusqu'alors avait gardé le silence, dit : • — Le roi ferait grâce au niatre. —  
Pourquoi? — Parce qu'il est le parrain d'Odette. Ce nom éveilla plus encore  
Tattentiou de frère Ignace, qui avait ipangé son fromage et buvait son pot de  
vin blanc à petites gorgées. ' — Odette, la plus belle des belles^ dit un clerc  
avec enthousiasme, Odette, la fée du pays latin 1 ^ — Mais comment,  
est^elle la filleule du roi? demanda un des escholiers. — Le maître a été le  
précepteur du roi^ '' — Le roi est donc lettré? r-r Gomme nous est plus que  
nous. Digitized by Googl

**The text on this page is estimated to be only 27.22% accurate**

\* DE PARIS m — Alors pourquoi le rm laisse-t-il lés gensd\*épée oppriiner ceux qui s'instruisent?. — Lé roi n'es I pas le maître. — Le roi ne gouverne donc pas? — Mon. C'est la reine mère. Ce nom redouté fit tressaillir les escholiers. — Ëh bien, reprit un autre, parions d'Odette; oe nom-là ne porte pi^nt malheur... bien au contraire. — Oh f non, dit-on à la ronde. Odette est la bonne fée du pays latin ; quand elle passe au milieu de « ' nous, quelque tristesse que nous ayons au cœur, cette tristesse se dissipe. £t tu dis qu\*elie est la filleule da roi ? — Oui, certes. ^ Mais comment ? le vous l'ai dit, le maître a, jadis, donné des leçons au roL — G\*est bizarre, reprit un quatrième, mais je ne croyais pas qu'Odette fût la fille du maître. Â cette opinion si hardiment.émise et si inattendue, il y eut un murmure d'étonnement parmi les clercs.

**The text on this page is estimated to be only 15.10% accurate**

IfS ' LES ESCIIOLIFhS Celai qui venait de parier u'était autre qu'\*Amaiiry le Sage', ce même escholier qui, peiidant^a nuit, avait commandé i-expédition sur l^ place du Ciiâtelet et conduit heureusement Vonlèvement de ■ — Et de qui donc velix-tu- quelle soit la flllt' , Amaury ? lui demanda- t-on\* . ' Je ne sais pas. — Alors, pourquoi cette supposition? Amaury jeta autoi\ r de lui un regard soupçon-. neux»\* ' • » Soinme^:nuus Lien entre »niib? dil-ii ci| buis. . • ■» santrla voixt — Il n'y a jamais de tfailics parmi les tîsdio\*. liersy répoodH Tun d'eux. . Amaury regardait le moine et clignait de l œil, — Il dort, lui rt'pondit-on. Kt, en efl'et, le frore Ignace avait allongé ses deux ...» ia\*as sur la tablé, puis sft tête erieapuehonnée entre ses bras, et il faisait retentir le cabaret d'un ronflement sonore :. ^ Amaury reprit : . \ " ^ Digitized by Googl

**The text on this page is estimated to be only 18.09% accurate**

DB PARIS t43 Ce que^ je vais vous dire est tout à t'ait dans  
Tintérêt du mat'tre. — Ahî fit-on à la ronde. — Si réellement Odette est sa  
fille, quelque peu de pouvoir qu'ait le roi, il en aura toujours assez pour  
sauver le maître; mais si Odette est ce que je erois, qui sait si la protection  
du roi sMtendra jusqu'à Ramus ? — Mais qui te Mi donc ajouter foi à une  
pareille supposition, Amaury? Je Tais vous le dire» Le hasard m\*a fait  
surprendre un secret, il y a bientôt un an. — £t ce secret... Le voici' : Le  
moine ronflait toujours » mais il avait ouvert de# treilles toutes grandes.  
Cotume ioê disciples de sou paioU) lirère [gnac0 aimait à tout savoir;..

**The text on this page is estimated to be only 21.39% accurate**

• 5 :\*'.^^-;nRİ5fIU LES KSGHOLIËBS VIII Les escoliers qui se trouvaient dans le cabaret s'étaient tous groupés autour d'Amaury leSage^ qui s'exprima ainsi : On n'a jamais connu de femme au maître, et ijs plus anciens du pays latin, ceux qui étudiaient bien avant qu'Odette pût être de ce modde, se spuviennent d'avoir toujours vu le professeur Ramus habiter seul. — C'est juste! dit-on en riant. — Mais, objecta un des clercs, le maître a voyagé. C'est vrai. — U est allé éludier l^ philosophie en Allemaffnc.



DE PÂKIS 145 — Il y est même resté six années, reprit Amaury, yais il y a vingt ans. de cela. . — n y est retourné. . — Oui, il y a dix ans. Or, il y a vingt ans, Odette n'était pas née ; et il y a dix ans , elle Tétait depuis cinq ans. Les clercs flirent firappés de la justesse du calcul. — Voyons le secret, voyons? firent-ils tous ensemble. — Vous savez que je suis gentilhomme, reprit Amaury. — Oui, oui. Tu es un noble bomme, et de plus tu es aussi savant qu'un maître, dirent les clercs.— £b bien? — Or, poursuivit Amaury, bien que j aie choisi par goût la profession d'escholier, je n\*en ai pas moins conservé des ami Lies, des relations avec des parents et des gens de ma caste. Je passe Teau trèssovent, et jë m'en vais au Louvre, où je fais visite à un mien cousin, qui est garde du roi et que la reine mère a en grande estime. — Gomment se nomme ton cousin, Amaury? •s— Hugues de Castelnau. H est capitaine, et la 9

**The text on this page is estimated to be only 28.93% accurate**

146 LES ESCROLtBftS reine n]ère lui a souvent confié messages importants, soit pour. les princes lorrains qui viennent à Paris en cacielte, soit pour iiionscii^neur le duc François, qui ne bouge plus de sa ville d'Angers depuis qu'il s'est querellé àVec le roi, ^ Alors, tu vas au Louvre ? — Très-souvent. £t c'est là que j'ai eu vent de ce . secret, dont je vous ar parlé. — Mais. .« quel est-il ? T- Écoutez. Un soir du mois dernier, je ni en allai donc au Louvre. Mon escarcelle était vide et je pensais que mon cousin Hugues me prêterait quel. ques pistoles. j.t's yens du roi, les officiers de service, les pages et les camériérés logent poqr la plupart dans les combles du palais. Mou cousin occupe unB chambre! te sous les toits, à l'extrémité d'un corridor qui mène à la chambre de l'escadron volant. ' \* — Qu'est-ce que cela, l'escadron volant? demandèrent les clercs. Ge sont des jeunes filles qui .sont au service de ■ ' la reine mère. Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 23.66% accurate**

DE PAHIS 147 — Bon! ' ' • ^ Et qui ont pour mis-sion de la distraire par des danses et autres exercir.es. — Sont-elles ))plles? démoda w adolescent doiii l'œil s'anima. — A incendier le pays latin, répondit Amaury. — Après? Tu nous disais donc que la chanibrette de ton cousin est s^u bqut d u corridor. Justement. Et^ d'ordinaire, un peu avant le fsouvre-feu, il avait coutume d'y monter pour y attendre une de^ demoiselles de l'escadron, laquelle lui apportait les ordres de la reine méré. Or donc, .ce soir-l^^ présentai au guichet' du Louvre et je prononçai le nom de Hugues de Galtelnau. Le Suisse qui était dè g^rdiê à la poterne du bord de l'eau me laissa monter. Je gravis donc le petit espalier que madame Ca- ' therine afl'eclionne, et par lequel elle expédie ses mes8age% mystérieux, reçoit maître René le Florentin, son parfumeur, et sort parfois elle-même, un masque sur le visage et simplement suivie à distance., par un page qui veille sur elfe.

m LBS KSCIIOLifiUS £ii haut de l'escalier, je trouvai le corridor et j'allai frapper à la porte de mon cousin. Il ne me répondit pas. Je j'Trappai plus fort,' et ma main, dans l'obscurité, heurta la clef qui se trouvait dans la serrure. Je pensai que si Hugues n'était pas chez lui, il ne pouvait être loin, et, tournant la clef, j'entrai. La chambrette était plongée dans l'obscurité. Je m'assis sur le pied du lit et j'attendis. Trois minutes après, un pas léger retentit dans le corridor, puis j'entendis le frôlement d'une robe, ensuite la clef tourna de nouveau dans la serrure, et une femme entra. Mon cœur alors se prit à battre sous le poids d'une émotion inconnue, et, vous le savez, mes amis, je me sentis indigne du surnom de Sage que vous m'avez donné. \* Cette femme qui entrait, qui était-elle? Était-ce la reine mère elle-même? Était-ce une de ses demoiselles? Ou bien, simplement, était-ce quelque chambrière qui venait à un rendez-vous que lui avait donné mon galant cousin ? Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 29.53% accurate**

nE PARIS 149 L'émotion qui m'avait gagné iUt au comble quand la femme prit ma main dans la sienne. Ceia main était mjgiioniie et parfumée^ et, à coup sûr, c'était celle d'une jeune fille. Ma dernière supposition était la plus vraisemblable, et probablement c'était la maîtresse de Hugues qui me prenait pour lui. Js fis un violent efibr sur moi-même; une voix me criait au fond du cœur : . — Parle, et elle reconnaîtra sa méprise. Une tentation surhumaine m'étreignait d'un autre côté, et l'esprit du mal me disait : Pourquoi ne profiterais-tu pas de la bonne fortune qui t'arrive? La femme ayant pris ma main, me dit : — Venez, je suis chargée de vous conduire. J'eusse peut-être résisté à une tentation chamelle, mais je fus impuissant en présence de cette passion mesquine et tenace qu'on appelle la curiosité. — Venez, répéta la femu^e en m'entraînant hors de lachambrette. Je la suivis, éprouvant une indicible sensation de ' " \* • plaisir à tenir dans fa mienne cette petite main parfumée.

**The text on this page is estimated to be only 20.76% accurate**

LES ESCHOLIEHS Le comiior était également plongé dans  
Tobsi'Urili'; cl laiuli.s que nous le sui\ions puiiu' aller sur 4 Tescalier, je me  
disais A la première clarté qiie nous trouverons, elle verra bien qu'elle s'est  
trompée. \* n n'en fut rien. Nous descendîmes à l'éta|;e infé. rieur, et là, elle  
poussa-une porte. " Cette portevCD s'ouvrant, livra passage à un hot de  
lumière,, et je nie trouvai sur le seuil deToratoire de la reine. La femme qui  
m'avait servi de guide me fit entrer et me dit, en me regardant : — Sa M aji  
sté va venir. Attendez. • ' Elle m'avait regardé sans le moindre elonnonient;  
et certes, pourtant, je ne ressemblais iiullement à Hugues de Castelnau. ■  
Le nom de la reine mère avait jeté dans mon ime une sorte d'épouvante. Je  
n'eus pas la force de m'écrier : Mais vous êtes la victime d une erreur; la  
reine ne me conîiaît pas... et il est impossible qu'elle m'attende I J'étais sans  
Voix, âàhs haléi|ié eimës genpux liéchissaient. ^ • \* , Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 17.74% accurate**

^^Qusfnt à lafemmc qui ni a\ ait servi de {;Ludc,-c'était iinel>elle  
jeune ûlip de dix-huiHUns : elle me ]a& en souriant et se retira, me laissalit  
seul dai^' « « Foratoire de la reine; . •\* . \* Je sôli|;ieai à fuir, mais^toutes les  
portes dulLouvrrpu^^ ont de mystérieuses se,iTures, ^uriout chez ia^ne^  
mère, \* • i \* : \* il faut pousser des ressorts cachés, tourner le^ ^ clefj^  
de^t^rtainMnanière, siQpn les portes s'ou^\*^ vrent paj).. • • ^ ^ \* • \*  
^essayai d'ouvrir celle qui venait de ^&e refermer sur la jeune flllé. Ce (bt  
eihvain. Tésiels p^omiier. Alors, je n'eus plus qu'une idée ii}^,^cellé<le ^e^  
jeter aux pieds de la reine mère et de lii^ avouer ^ ^ mon étourderie.\*^ " ^  
Je me disais r ? . ' ^ Èa reine mère n'a que faire de s'irriter contre un piyfvre  
écolier ^mnii^moi, d'autant que je 'suis le^ ^ cousin de sgn oflicier 'favori.  
Elle me doiiuera su . ♦ \* # main à baê^et me congédiera. . . ^ Au iftuvre,  
tout est mystère. 's. \* J 'attendis piuâ d'une ^heure: la^ reine rie venait  
pa\$>£nfih, il je fit un bruit dèrrière jnoi.

**The text on this page is estimated to be only 22.81% accurate**

• LES ESGttOtlE^S . Je me reLounjui, mais l'oratoire était désert.  
/ Cependant qp marchait à peude^istance, et j'en^teulîs le soji de deux voix,  
une voix d'homme et une f ois de feïtime. . • - Alors, je compris qu'il y avait  
une pièce y.oisine ^«i^ «tait séparée de Toratoire que par une mincè cloïion.  
U GuriasîÉÉ qui s'était déjà emparée de moi me ieprit et domina chez moi  
toute crainte. ^ \* J'appuyai mon oreille auW et j'écoutai. La voix de femme  
disait: ^ \* -^f6us me#épondefde ce clerc. ^ • — Oui, madame,' cépondait la  
voix d'homme. — P«ïsez-vous qu'il soit de retour demain matin ? . • \* . . "\*" —  
Oh I sans doute... avec un bon cheval on peut aller^à Melun en trois  
heures. \* • Wî'est bjeà, Gasteinau. Aflez-voftis-en'f • Ces <;|jje^gHes  
paroles, qui acri vèrenl jusqu'à moi, 'f\* achevèrent |le me combler ée  
stupeu?. • \* 4 Je ne compris qu'une chose|^ c'est que mon cousin avait  
annoncé à Mmp GatheBneunbommedont elle ' Digitized by Google



**The text on this page is estimated to be only 28.24% accurate**

DÉ PARIS 153 avait besoin, que cet homme était un escholicr et que ce pouvait bien être moi. Cependant, comment supposer que la reine m'attendit ce soir-là même, quand je n'avais pas vu Gastelnau depuis plus d'un mois, et qu'il ne m'avait assigné aucun rendez-vous. J'avais entendu, comme la reine disait; a C'est « bien, allez-vous-en 1 » le bruit d'une porte qui s'ouvrait. La reine rappela Gastelnau. — Mon mignon, lui dit-elle^ au lieu de rentrer«en votre logis, allez-vous-en chez René, au pontBaintr Michel, et ditetrlui qu'il vienne me parler demain matin. Cette dernière recommandation de la reine me plut fort. Si Gastelnau. ne remontait pas chez lui, il ne s'apercevrait pas de la nu'prise ; car^ eu y rcllécliissant bien, ce ne pouvait être met dont il avait parlé à la reine^ et celui qu'il attendait se trouvait probablement, depuis mon départ, dans la chambrette où on était venu me cl^feher. 9.

**The text on this page is estimated to be only 24.90% accurate**

iU LCS ÈSCHOLtERS . Gasteiiiiau parti, la reine ouvrit une  
seconde pOrte ' et entra dans roratoire. Je m'étais levé, et, ma cape à la  
main, pâle et tremblant^ je ntisais i^egarder la tei^ible souveraine. Elle me  
dit avec bonté : — C'est vous dont m'a parlé Casteinau... Elle prit lAuli  
silence et mon attitude tremblante ponr une réponse affirmative^ et me dit :  
— Je vais vous contier un secret d Ktat. Prenez bien garde, car si vous  
trompiez ma confiance, vous seriez pendu haut et court, maitre Simon  
Lehardi. A -ce iioiii qu'elle nie doiiua comme le mien, la peuff me reprit; et  
cette peur fut si grande que je ne pus articuler un mot. La reine continua: —  
Vous êtes escholier et vous n\*6tes arrivé à Paris que ce matin. Personne ne  
vous Coimatti.. C'est 6e que je\* voulais... Je balbutiai Quelques mots  
inintelligibles. Lareiiiie duvritson aumàuière et y prit ûné boutâe pleine d'or.

**The text on this page is estimated to be only 29.35% accurate**

• • DE PARIS ^ .185 Puis elle me la mit dans main. . — Voici pour vous, me dit-elle, mais ce n'est que la moitié du prix, que j attache à services... Ici Amaury le Sage s'interrompit un moment et ^ avala un grand liauap de viu. Le moine ronflait toujours, n^ais il ne perdait pas un mot du récit de l'escholier, Amaury essuya ses lèvres et continua\*: « — Mes amis, les maîtres qui font de beaux discours sur le mépris des richesses sont, comme nous^ de pauvres diables qui n'ont jamais eu en leur escarcelle que de rares pistolet et beaucoup de deniers. ..Si vous saviez la sensation bizarre, étrange, merveilleuse que produit le contact d'une bourse pesante dont les mailles écartées laissent voir de nombreuses pièces d'or. ... \* Cette bourse que la reine mère me tendait, me sembla contenir tous les trésors du royaume; je devins avide pour une heure, avare comme iTn argentier de profession, et une \ oix. me cria au fond de mon âme:- \* ' . ♦ — Quand tu devrais livrer ton âme à Satan et ton

**The text on this page is estimated to be only 29.16% accurate**

m LES EU5GH0LIERS /corps au justicier du roi, il faut que tu conserves cet or. Et dès lors, contemplant à travers les mailles de la bourse,, ces pièces d'or qui projetaient au feu des bougies de fauves étincelles, je me sentis prudout, liardi, brave, dévoué et capabk de la plus haute ior ielligence poljtiquê. J osai regarder la reine et je lui dis : — Que Votre Majesté dispose de md; je suis prêt. Sans doute mon regard assuré, l'accent de ma . voix et toute mon attitude plurent à la reine. » Vous êtes clerc, me dit-elle, donc vous savez écrire, et vous devez savoir penser. La mission que je vais vous donner est délicate; elle est du plus haut intérêt pour mpi et pour les affaires du royaume. J'avais glissé la bou^ dans ma poche, et certes, en ce moment, je ne soiii,^eais guère à me jeter aux pieds, de la reine et à lui avouer que je n'étais pas Simon Lehardi. Je voulais garder la bourse. La reine continua :

**The text on this page is estimated to be only 25.49% accurate**

DE PARIS 157 — • Vous allez descendre dans la cour du Louvre; . vous trouverez au bas du grand escalier un cheval tout sellé, tenu en main par un valet. Je m'inclinai. — Vous direz au valet, poursuivit la reine; « C'est moi qui vais à Melun. »• — J'obéirai à Votre Majesté', répondis-je — Il vous tiendra l'étrier et vous vous mettrez en selle, puis vous prendrez la route de Melun en sortant tant par la porte Bourdelle. \* Je fis un signe d'obéissance. La reine reprit : «-Vous ne ménagerez pas le cheval, vous irez ventre à terre et ne vous arrêterez qu'aux portes de Melun. Tandis que la reine parlait, je fis cette réflexion: — Il est évident que le vrai Simon Lehardi n'aurait pas su plus que moi ce que la reine veut faire de lui; par conséquent, je puis faire des questions... — Aux portes de Melun, poursuivit la reine mère, vous demanderez la maison du sire de Glievignières.

**The text on this page is estimated to be only 28.30% accurate**

188 L£S £SCu611£RS . Je ferai comme l'ordonne Votre Majesté, fépondis-je. — On Vous indiquera cette maison et vous irez . frapper à sa porte. • Bien. — Si on vous duiiiäiKie ce que vous voulez, vous direz : « Je viens de Paris. » £t si on ajoute : c Qui vous envoie ? j> vous répondrez : « Celle qiii peut tout. » Comme je faisais un pas vers la porte, la Miie me dit: — Attendez, ce n'est pas tout encore. Je m'arrêtai et attendis. — Le sire de Chevignières, teprit la reiiiie, Vous introduira auprès d'une femme qui se meurt. — Ah l ûs-je avec\* un certain effroi. — Cette femnoie vous fera une confession ét vous récrirez... — Et puis ? demandai jc. \* — Et quand vous aurez écrit tout ce qu'elle vous aura dît, vous remonterez à cheval et vous reviendrez ici. Surtout, ajouta la reine, ne perdez pas de temps et tâchez d'être de retour avant le jour. . ûioitizQd by.Googl

**The text on this page is estimated to be only 21.45% accurate**

DE PARIS 48» Ma main, que j'avais glissée dans la poché de mon haut-de-cUausi>eâ, caressait la boui'6C pleine d'or. De nouveau je me dirigeai vers la porte. La reine me (Jit encore : — À votre retour, je vous donnerai le double de l'orque je vous ai donné. £t, d'un signe, elle tne congédia. Je suivia de point eîi point ses instructions et je . descendis dans la cour.. Aux premiers mots que je lui dis, lé varlet me tint letrier et je sautai en selle. Le cheval qu'on m'avait tenu prêt, ou plutôt <)U'on avait tenu prêt au mystérieu\ Simon Leliardi, était une vaillante bête qui' prit le gdop en sonant du. Louvre. À la porte BouirdeUe, tout ûer de remplir uu message de la reine, je criai aut sentinelle^ : — Service de Sa Majesté. Ob me salua et ihe laissa passer. Je suis très- bon cavalier, comme vous devez le penser, pdui^uivit AmaUry le Sage, étant gi^ntilhomme, et tous les gentilshommes étant gens d'armes et d'équitation.

160 LES ESCHOLIERS D'ailleurs^ je connaissais k merveille la route de Melun, cette vjlle se trouvant sur le chemin de Paris à ma province» qui est le ducbé de Bourgogne. Le cheval avait des ailes, et bien que je n'eusse pas d'éperons à mes chaussures, deux coups de ta\* Ion lui avaientsuffi. Il galopa, galopa et ne s'arrêta qu'à la porte de Melun, tout ruisselant de sueur, mais vigoureux encore... Il était à peine minuit. J'avais fait le trajet en deux heures un quart. — Qui êtes-vous? me dit- on à la porte. Je répondis par les paroles de la reine. — Indiquez^moi le logis du sire de Gtfevignières. Il paraît que le sire de Chevignières était un personnage considérable, car on me saliià à Melun comme on m'avait salué en passant, à la porte Bourdelle. Un soldat de la porte s'offrit à me conduire, et me fit traverser une partie de la ville. Puis il s'tfrréta devant une maison de belle apparence et me dit: — C'est là.



DE PARIS 161 La porte, qui était ferrée comme une porte de citadelle, avait un lourd marteau de bronze que le soldat souleva et qui retomba avec un bruit sonore. Aussitôt un guichet s'ouvrit et une voix demanda: Êst-ce que vous venez de Paris? — Oui, répondis-je, — - De quelle part ? — De la part de celle qui peut tout. Aussitôt la porte s'ouvrit. — Ab ! me dit un varlet qui prit la bride de mon cheval, venez vite, on vous attend.. . En même temps, un vieillard traversa la cour spacieuse dans laquelle je me trouvais et vint à moi. Venez vite, messire, me dit-il, venez vite... ma fille aura rendu l'âme avant le jour. . Et il me prit par la main. Comme Amaury le Sage en était là de son récit, le nioiiiie fit un mouvement et parut s'éveiller. Les éscboliens laissèrent échapper un geste d'impatience

**The text on this page is estimated to be only 23.11% accurate**

163 LES ESGHOLIERS ' \* ' • • • Mais le moine ouvrit les yeux e;^ les regardé. Fi'ci'e lijiiace avait, sans doute, un Singulier legard, car tous frissonnèrent, Auiary lui-nicie baissa les yeux. Le moine, se levant, s\*approcha des escholiers : — Mes enfants, dii-il, l iieure des écoles est venue... Vous feriez bien de vous en souvenir. — Be quoi vous mélez-vous, frère ivrogne l lit un des clercs. Mais frère Ignace le regarda d'une, si^ étrange façon (ju il ne répliqua pas. Jie moine posa sa main sur l'épaufe d'Amaury le Sage. — Mon ami, lui dit^il, j'ai à causer avec vous. ' Laibsez donc vos frères en basoche s'en allar aux . \* écoles. • ' • ' L'accent du moine avait quelque cliqse de domi-. •\* nateur. . Les escholiers sortirent, et Amaury le Sage, interdit, demeura seul avec le moine. ■ » 4 Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 23.50% accurate**

DR PARIS ie3 IX le frère Ignace était si bien encapuchonné qu'on ne voyait que ses yeux. Mais ces yeux avaient lin rayonnement si domina«  
teur, que Fescholier Amaui'y le Sage se mit à trem\* bler plus Ibi't (|ue le  
jouï\* où il s'était trouvé dans Foratoire de la reine mère en présepce dé la  
lerril)le Galheriie. ' Le moine appela le cabaretier. Maître Lahii'ette  
accourut. »• — Ouvre-nous la salle verte^ dit le moine. La salle verte était  
un petit réduit où i on tenait quatre ou cinq personnes au plus, et où, le^oir,  
les clercs qui avaient de l'argent eu poclie, soupaieut en eompagnie de  
quel((u&ribaude du quartier.

16i LES ÆSCHOLIÆKS — Donne-nous du vin, dit encore le moio^» et laisse-nous. Amaury jugea ii l'empressement que maître Lahi« \* rette mettait à servir mdtre Ignace que ce n'était pas un moine ordinaire, et il trembla plus fort. Mais ce fut bien autre chose lorsque le cabaretier fut parti. A peine celui-ci eut-il refermé la porte de la salle verte, après avoir posé un pot^dè vin et des hanaps sur la table, que frère Ignace rabattit sou capuchon, et Amaury fit un pas en arrière.\* Il venait d'apercevoir un toquet de gentilhonmie. En même temps la robe du moine tomba et frère Ignace apparut à l'escolier dans son bel accoutrement d'homme de cour. Je suis perdu l pensa Amaury. — Ah I ah ! ricana frère Ignace, vous ne vous attendiez ppint à cette métamorphose, mon jeune ami? • . — En effet, dit Tescholier, je vous avais pris pour un vrai moine. — Comment te nommes-tu ? reprit frèro Ignace, Digilized by Googk

DE l'ALILS i6:i qui prit un air de maître et posa sa main gauche sur la garde de sa rapière. \* — Je me nomme Amaury. — Pourquoi ajoute-t-on le Sage ? Parce que j'ai beaucoup étudié... — Vraiment?... Et que lorsque les clercs ont voulu se révolter, il y a deux ans, et faire un mauvais parti aux archers du roi, je les ai apaisés. — Ah! ahl — Et puis, acheva Amaury, je passe pour être de bon conseil, et quand deux clercs se prennent de querelle i^s me viennent consulter. — Eh bien l dit frère Ignace d'un ton railleur, c'est assez curieux qu'étant de bon conseil pour les autres, tu le sois si peu pour toi-même. Amaury baissa la tête. Lé moine continua: ' — Tu viens de trahir le nom de ton maître Ramus, en le prononçant dans un cabax^pt. — Je croyais que vous dormiez.. . — Je ne dors jamais, répondit le moine, et com

**The text on this page is estimated to be only 26.37% accurate**

166 LI^S £SCH0L1EKS me j'ai entendu le commencement de ton récit, j'en veux savoir la fin. • — ^Mais... seigneur.,. — Peut-être sais-je ton aventure aussi bien que toi, dit sévèrement le moine, et n'est-ce que pour mettre ta sincérité à l'épreuve. Amaury respira. — Mais, reprît le moine, fais bien attention à ceci, \*mon garçon, si tu tiens à vivre vieux... parle vrai. — Et si, lorsque j'aurai parlé... . « — Tu crains que je ne te traliisse t,. . — Hélas! — lui de gentilhomme! jura frère Ignace, qui savait mentir à l'occasion, je te jure que je garder^ii ton secret comme s'il était à moi. — Et si, cependant, je refusais de parler... ' \* Frère Ignace tira à demi son épée du fourreau. — Décidément, dit-il, tes compagnons qui t'out surnommé le Sage sont de vrais sots, car tu ne mérites point un pareil sobricjuet. \* Si tu étais sage, tu aurais une bonne dague au lieu d'être sans armes, car sois-en sûr, mon garçQn, ijyiu^u Ly Google

DE PARIS U1 Dieu ne garde Dien que ceux qui commencent par se garder eux-ulcmes. •Et frère Ignace sortit tout à fait son épée du fourreau. Amaury recula ei^ présence de l'épée nue. — Si tu te tais, je te cloue contre le mur. — Je parlerai, seigneur, dit rescliolier. — Si tu me déguises la vérité, tu seras pendu I Amaury fit une grimace fort signilicutive. — Et si je dis vrai ? fit-il. . — Je garderai ton secret. — Alors, dit Amaury, je parlerai. Le moine lui versa un grand v erre de vin. ' — - Bois, dit-il, la langue a besoin d'être humectée pour allex vite... et je suis pressé. ■ Amaury, l'escholier si imprudemment appelé le Sage, iseprit son récit à l'endroit même où il l'avait interrompu quand le moine s'était réveillé. , — Le vieillard, dit-il, qui n'était autre que le sire de Ghevignières, me fit traverser la cour, puis un vaste corridor lugubre et froid, puis gravir les marches usées d'un grand escalier de pierres. Lorsque nous fûmes arrivés au premier étage, il

168. LKS ËSCHOLIEHS poussa une porte devant lui et nous nous trouvâmes dans une vaste salle aux tentures sombres et à Tameublement sévère et triste. Une seule lampe suspen<sup>i</sup><sup>ue</sup> à la voûte l'éclairait, et sa lueur frappant en plân le visage ridé du vieillard, je m\*aperçus qu'il pleurait. \* — Mon gentilhomme, me dît-il, je n'avais qu'une enfant, et elle va mourir, les médecins 1 ont dit. • — Les médecins se trompent quelquefois, dis-je à Jout hasard, ému que j'étais de la douleur de cet homme. < — ûhl non, répondit-il, elle mourra sûrement; mais faites ce qui vous est recommandé, monsieur, et ne vous occupez pas de moi. Sur ces mots, il ouvrit une seconde porte et je me trouvai au seuil de la chambre où se mourait la ûlle de M. de Chevignières. • ' — Voici le seigneur qui vient de la part de celle •qui peut tout, dit le vieillard. •A ces mots, la mourante se souleva brusquement et me regarda d'un œil fiévreux. — Venez vite, dit-elle, .venez, veniez. Et d'un geste impérieux elle renvoya son père. \*•

Digitized by Googl



DE PAULIS ' i69 Puis elle me lit si<sup>^^</sup>ie de m'approcher le plus près possible, car sa voix était faible. \* Il y avait une p.lunie et du parchemin sur une table. Elle me fit signe d'approcher la table et de prendre la plume. Puis elle me dit : — Quand je me suis vue près de mourir, j'ai écrit à la reine mère, car je ne veux pas emporter mon secret dans la tombe. — J'écirai ce que vous me dictete, madame, répondis-je en la regardant. Malgré sa pâleur et les signes avant-coueurs de ► la mort, elle était belle encore et me parut être âgée de trente-cinq ans environ. Or, voici ce que j'écrivis sous sa dictée : « Les douleurs de rcnfantement me prirent le mercredi-saint de Tannée mil cinq cent cinquante-neuf, comme le roi était chez moi, en compagnie de deux gentilshommes qui l'accompagnaient pour là première fois et dont j'ignore le nom. » Ce que voyant, le roi envoya quérir un médecin qui me délivra. I 40

**The text on this page is estimated to be only 26.08% accurate**

170 LÈS ESCHOLIEUS » L'opération fut longue et horrible. »  
Comme les apparlemeiUs de la reine mère étaient au-dessous et que le roi  
avait peur qu'on n'entendît mes cris, il me mit un mouchoir daqs. Ja bouche  
en me suppliant de le mordre à ))elles dents\* » Puis, quand ce lut lini et  
qu'on lui eut présenté l'enfant^ il dit : — Ohl c'est tout mon portrait 1 » Et  
puis encore, j'entendis un de§ gentilshommes qui s'écria : \* I» Voyez donc,  
mais cet enfant ^ une tleur de \* bien marquée sur la tempe gaiiche. . >  
J'avais tant souffert pendant la dcli\Tance, que mes forces m'abandonnèrent,  
et je m'évanouis. » Quand je revins à moi, le roi, l'enfant, les  
gentiUhommes, tout avait dispai^. » Je n'étais nième plus dans ma chambre,  
au Louvre, mais daïs un lieu inconnu. » Ce lieu, c'était la maison où je vais  
mourir. ^ » ûn m'y avait transportée pendant mon évanouissement, qui avait  
été fort long^ Digitized by Googb

**The text on this page is estimated to be only 26.82% accurate**

,I)E PARIS i7i » Puis uu homme se monU\*a à mon chevet, et je reconnus mon père. » Il ne savait i\*ien, sinon une chose, c'est qu'il avait misbiou de pie garder chez lui et de ne jamais me laisser retourner au Louvre. . ' n. J\*ai vécu ici près de quinze ans, prisonnière, sous la garde de mon père, transformé en geôKer. » Quel est mon crime ? Je l ignore, mais je supplie la reinè mère de fiiire rechercher mon enfant dou^ j'ignore ie sexe et qui uX d'autre marque de riM^naissance que cette fleur de lys que le roi aperçut sur saji^mpe gauche. » , A peine^ continua Âmaury le Sage, la mourante eut-elle pfôîoncé ces dernières paroles, que sa voix s'éleigiiiU Son regard se voila, elle étendit sa main vei\*s moi en signe d'adieu et retomba sans force sur sou . oreiller. • t • J'avais iidèienient écrit ce qu'eUe m'avait dicté. Le vieux sire de GhevignitTes atlendait îlans lâ salle voisine. Aussitôt qu'il n'entendit plus la voix de sa fille, ^ il entra.

LES ESCHOLIERES La mourante avait fermé les yeux, mais  
^leres\* « pirait encore. Le vieillard ne s'inquiéta point (Felle ; il m'en^ •  
Irainâ hors de la chambre et me dit : Vous avez un cheval frais dans la cour;  
partez; ou vous aUend. Suivant la recommandation de la reine mère, après  
avoir écrit la confession de la mourante, je Ta vais pliée et scellée avec de la  
cire. Le vieillard pleurait toujours, mais il ne nl^ dît rien et se contenta de  
me conduire jusque iaiis la cour. Là je sautai en selle et je le vis qui  
demeurait sur le seuil de la porte jusqu'au moment où je tournai l'angle de la  
rué. Mon nouveau cheval était aussi vigoureux et aussi rapide que celui que  
j'avais pris au Louvre en quittant Paris. Et, suivant le calcul de la reine mère  
et. de mon coùsîn Gastelnauj j'arrivai à la porte Bourdelle un peu avant le  
jour. Mais là, une surprise singulière m'attendait. ^ Un homme sortit du  
corps-de-garde et jeta un . cri d'étonnement. 4 •Digitized by Googl

**The text on this page is estimated to be only 22.66% accurate**

DE PAUIS I» C'était Gastelns^u, — Toi I toi I dit-il, ' • \* \ Et il me fit descendre de cBeval, confia ma monlure à un soldat et m'entraîna de l'autre- côté ilu mur d\*eneeinte, regardant autour de lui et s'assurant que personne ne nous épiait : — Malheureux! me dit-il alors, d'où viens-tu? — De Melun. — Envoyé par la reine mère? — Oui. — Et la reine t'a donné un nom qui n'était pas le tien? — Oui, Simon Lehardi. — Alors, c'est toi qui as exécuté l'ordre? — Sans doute. — Mais comment cela s'est-il fait? — Je n'en sais rien, répondis-je, ou plutôt je sais une chose. Laquelle? — C est que je suis allé chez toi liier; qu'ayant fMppé sans obtenir de réponse et trouvant la clef sur la- porte, je suis entré. —Et puis? I 40.

**The text on this page is estimated to be only 19.20% accurate**

174 « LES Èin^HIOÛËUB ' — î Tout à ooyp ùfMè fciunie est -  
entrée ej, lU » pris par la mqrîTi én mé dî^ot\* de la suivre. , . f £t tu n'as pas  
dit ton nom. à cette femme? . \* — Non, car j'ai cru que\* c'était un rendez-  
voàs d\*amour et j'ai pensé que tu me pardonnerais... Et quand tu as vu la  
reine' mère?;.. — J'ai eu si grand peur, que je n'ai rien osé, dire... et puis, la  
vue de Tor... — Ah! oui, dit Gasteinau avec amertume, q'est Tor qui  
Patenté? — Damet . Mon cousin iiaussa les épaulBs. - ^ — Remonte à  
cheval, me dit-Il) et «lions au Louvre. Tu monteras chez la reine mère.i. elle  
t'attend. \* ^ AlorSi dis-jei j'ai donc bien fftit d'accept«r la mission? . . ^  
G'est-à-dire que si le hasard ne m'avâit fait rentrer dans ma chambre\*. • —  
Ëhbien? — âans une heure tu semis un homme tnpri. Kt, comme je  
frissonnais, il reprit : i 0igitiz6d

**The text on this page is estimated to be only 23.85% accurate**

• ' -.DE PARIS 175 « ■ « -<->QuaDd tu es entré dans ma  
ciiuiubre, hier -soir, tu n'as dotic rien entendu? ' r- Sien. — Il y avait  
pourtant un homme caché spus mon lit et qui cuvait son vin. — Ah ! dis-je,  
c ctait sans doute l'homme qu'atll^dait la reine. — Justement. ' ' Èt qui s'est  
éiivré... Mais alors il me demandera mon argent. Gastelnau haussa de  
nouveau les épaules et ne répondit pas. Nous arrivâmes au Louvre. Une fois  
engagés dans le petit escalier qui couduii-ait à Tappartement de la reine  
mère, Castelhati me dit : • — tais bien attention que s'il t'échappait un mot  
touchant notre parenté ou qui fit supjioser à la reine que tu n'es point Simon  
Lehardi, je ne pourrais plus rien -pour te sauver. T- Mais j'ai donc comqiis  
un crime? m ecrai-je. Non, mais tu es le mailré d\*iiv seéret qui iue. Voilà  
tout.

176 LES ESCIOLiERS « Èt il me fit entrer chez la reine.

Madame Catherine avait passé la nuit au travail/ Elle était en conférence avec un grave personnage que je, r^onous sur-le-champ pour être le.'parfu. meurRené. Ła me voyant entrer, la reine ne put réprimer un mouvement de joie. — Ah! enfin! dit-elle. Et elle me prit des mains Je parchemin sur lequel j'avais écrit la confession de la fille du sire de Ghevignières. Elle en brisa le scel avec impatience et-ie lut avec avidité. Puis elle eut une exclamation de dépit et dit au parfumeur : — Mais elle ignore le sexe de l'enfant. \* — Et si c'^t une fille, murmura le parfumeur, adieu tous nos projets. La reine ouvrit un bahut et y prit une bdurse exactement semblable à celle qu'elle m'avait donnée la veille; puis elle me la tendit, ét me dit : — N'avez-vous rencontré personne en chemin? — Personne, répondis-je.



**The text on this page is estimated to be only 16.23% accurate**

DE VA<sup>l</sup> 177 ' — Ainsi, Vous n'avez pu raconter à personne ce  
%ue TOUS avez vu et entendu • — A âme qui vive. " — Le iurez-vous T '   
Je Jpvai la taa<sup>^</sup> et dis, ce qui était la<sup>v</sup>(<sup>^</sup>, \*(U» . . , Je ie jure sur infa salut  
éternel. »— C'est bien, allez î me dit-elle. {It eile fit un signe à Gastelnaa  
qui in\*mmena. Comme il franchissait Je .seuil de l'oratoire, la .reinçJe  
K<sup>^</sup>ppela : • • ^- . — - Dépéd<sup>^</sup>toi, lui dU-elle. . . • «• ^ — Oui, madame,  
BépomUt-il; dal» tit misâtes ' ce sera fait<sup>^</sup>\* " « Malgré moi, je  
frissonnatà<sup>^</sup>es<sup>^</sup>ernières paroles. \* • . • \* Caâteinau m'emmena. Il me<sup>^</sup> fit  
remonter à l'étage suşéri<sup>^</sup>ur, où était sa chambre, et là avant d'entrer il inè  
dit : ' — Prends bien <sup>^</sup>arde de résister à ce <sup>^</sup>e je te demanderai... 8i\*t& veux  
vivr<sup>^</sup>. »-Mais voué ave<sup>^</sup>donc ordre dé me tuer? <sup>^</sup> — J'ai ordfe<le fajU;e  
disparaître -un homme, , — Bt\*,.;\*et hoijime? <sup>^</sup> ^

**The text on this page is estimated to be only 8.49% accurate**

' 178 LES i:SCHOi.IERS — C'est Sfino^n letirdi. "Salîhîe! Il oinca Hdnrsai^mbMh^ • • ' Un J^njfbe T j'œil encore ^ébété par l'ivresse • ét^t âfiLSli^].Je pied '^uUit,\*^6mme ihof, la veille. • / Je ib rejardair, ^ ' ' ^ '^^^ ' \*^ . C'é^àî^ . ûn ^iB^Mtr t)e vhi^^9^ vêtu coInAô un c|prç, avec ccLti^diiréa^Mc:e,«Là'ii ^hil lu cape .bleue des^ômaMls, im^^ que iTioi je portais, le capuf clid^i rouge de\* Bmiratiignoii^î' '^w" \* / ' 4 — Ail î nion 'garctHay dlt^jC^^ vous avèz du ^£^^14 cell^^â^A l'^Ktër: d'une ^uixîllicore^jkvinëe^ \* « ^^Si- JjÇ^vous choi^ii\* pour reinë, qui vous eût té(^pp«iit2éîi]r;9^^ . ' \ . ^ — Excusez-moL^ balbutia le clerc, ce n'est point ^md> faute... Je \iti|uîg endoAni. ' V " — ParcC quli,vous étiez ivre,^ - \* \* : >^|âl'iesuispjêUoW^^^ r^^^ ' • -r'^est inutik. '^^^ % ^ fit là.^e^, alors-VotH d^z pàs bésdin ^ I|pn^ ii^nsiàir que v«iia à ISt votre\*!>esoghe. » , ^ ♦ \* Di^tizedby

**The text on this page is estimated to be only 21.08% accurate**

DE PARIdv ' 179 — Ah { \* niais que Je sais, ^butla le véritable Simon Lehardi. \* . • \* ' — Et il en a touché le prix. , ^ ' — Double brute 1 grommela le clero; cette maudire bouteille te perdra. — Mais monsieur, ajouta Gastelnau^^ est un homme serviable el lionnête, et bien qu'il ait fait - la besogne tput seul, il veut bien partager avec vous. \* ' . • \* L'œil de Gastelnau se tourna alors vers moi si impérieux, que je pris l'une des deux bourses que m'avait données madame Catherine, et que je là tenc^a siu <jefc. Et comme il la prenait eu jetant un cri de joie. GasfelQau prit ma cape et lu jeta sur le dos et la tête ,d 11 clerc. — Que f^ites^yous? dit ce deruter. — Je çn'arrange de laçon que la reine ne soupçonne pastfu'on l'a trompée. — Ahi c'est bien, dit-il. Où me conduisez^ TOUS? Hors du Louvre. Votre place est au pays latin^ \* \* maintenant. . \* \* \*

m ■ LES ESCIIOLIERS • Castélnau m'avait fait un nouveau signe et je me mis à le suivre. . Il donnait le bras au clefc qui trébuchait en ma^ chant. Au bout du cc>rridor, nous trouvâmes une porte que Gastelneau ouvrit et derrière cette porte un autre corridor. — Passez devant, dit alors Gastelneau au clerc. Quand vous serez au bout du corridor, vous trou◆ verez un escalier. — Où conduit-il? — Âu bord de Teau. Âdieu\* Le clerc fit dix pas encore; puis tout à coup le sol céda sous ses pas, une dalle tourna, un trou béant apparut, un cri terrible retentit, et je m ar« rêtai frémissant en regardant Gastelneau. Le pauvre clerc Simon Lehardi avait disparu.

Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 26.88% accurate**

. DE PAKIS • 181. X Alors Gaslelnau me regarda et me dit : , . .  
Grois-tu qu'il fait bon pour toi d'être mon cousin? Mes cheveux s'étaient  
hérissés et je tremblais de tous mes membres. Il m'entraîna jusqu'au bord du  
gouttre et me dit : «—Regarde! Je me penchai. Un air glacé vint jusqu'à moi  
des profondeurs ténébreuses de cet abime dont on ne voyait pas le fond, et  
avec Tair glacé monta un bruit étrange, le . clapotement de Teau coulant sur  
des rochers. — C'est la Seine, me dit Castehiau, qui se.charge d'emporter  
les cadavres. .1 41

182 \* LES ESGHOLIERS \* • Tout à coup rabimè s'édaira. ~

Regarde, me dit encore Gastelnau. Je vis alors une sorte de puits, de forme ronde et au milieu duquel, à peu près à mi-chemia du fond et de l'orifice, il se trouvait une ouverture semblable à une fenêtre. Par cette ouverture passait le bras et Tavantr 4îorps d'une femme quî, comme moi, regardait au fond du puits. Le bras tenait une lampe, et c'était la clarté de cette lampe qui montait jusqu'à nous. Au fond du puit gisait inanimé le malheureux clerc Simon Lehardi. Il s'était tué sur le coup. La femme qui regardait, je k Reconnus, et sa voix monta j usqu'à mon oreille. C'était ht reine mère» La reine mère qui disait : — Vois-^tu, René,\* voilà le meilleur moyen de garder un secret\* La lampe disparut, l'ouverture qui donnait sur ToubUette se referma et tout rentra dans l'obscurité. £n même temps la dalle qui avait cédé sous le poids Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 18.06% accurate**

DE PARIS 183 de Simon Lehardi remonta et reprit sa place  
accouAlors, Gastelnau m'entraîna hors dtt cette 'galène funèbre. Garde For  
qtie lu ai en poche, aw dtl41^ et va-t'en. Si jamais tu revenais au Louvre et  
que la reine te vit et te Moimèl^ tu 9ênk peikhil 11 me conduisit lui-même  
jus(|u'à la poterne du bord de Teau, et je m'esquivai. Voilà, seigneur^ dit  
Amaury le Sage en terminanl son rédt, la féHié tout entière\* £st^ce tout ce  
que tu as à me dire? demanda sévèrement le moine\* — ^Tout. Pourtant quel  
rapport y a-t-il entre cette his\* toiie et l'opinion que tu la émiee que la iile  
de maître Ramus n'était point sa iUe. Aht dit Amàuiify, tdtts aves raisdn de  
élire que je ne mérite point mon surnom, car je suis un franc ëKmrđi.  
roabliafs..i Quoi donc? <îa'étant entré un matin dans la diambre d'Odette  
tandis qu'elle\* peignait ses beaux dteveux '

**The text on this page is estimated to be only 28.13% accurate**

184 LES £SCUOLIËKS blonds .qu elle porte ordinairement en  
bandeaux, j'avais vu ses tempes à découvert\* ^'Eh bien? — Et sur Fnne une  
empreinte qui n'était autre que cette Heur de lys dont il était question dans  
la confession que j'avais recueillie à Melon. Ët c'^était sur la tempe gauche?  
— Oui. . Le moine parut réfléchir. — Mon garçon, dit-il entin, après tout ce  
que tu viens de me révéler, tu comprendras une chose, n'est-ce pas? —  
Laquelle? — C'est que si la chose me plaisait, je pourrais bien te faire  
pendré avant ce soir. — Mais j'ai votre parole. — Sans doute. — Vous  
m'avez dit: Foi (de gentilhomme l je te garderai le secret. — £h I dit frère  
Ignace, voilà justement où est ton erreur. . — Gomment cela? dit Amaury  
tout tremblant. «— Ta me crois gentilhomme? Digitized by Googl^,



DB PARIS iSB — Oui. Frère Ignace ùta son toquet et montra son crâna tonsuré à Tescholier. Un prêtre, exclama celui-ci. — Un moine» dit frère Ignace. Be mes deux ba• bits, le vrai est celui que j'avais toutà l'heure, c'està-dire la robe. • — Ah I miséricorde divine l murmura le pauvre clerc, je suis perdu I — [C'est bien possible ! dit froidement le frère économe. . . — Vous irez tout raconter à la reine? : — Peut-être .. — Et je serai pendu l ^ Haut et court. Quand je te le disais, mon garçon, que tes compagnons avaient été fous de te donner le surnom de sage. Tu contes tes affaires à tout venànt; tu trinqué^ le verre en main, ai^ec un homme qui a une épée, et tu n'a pas le moindre stylet, le plus petit couteau pour te défendre.. . Enfin, tu prends un serment de moine pour un serment de gentilhomme. — Ayez pitié de moi, dit Amaury.

**The text on this page is estimated to be only 13.72% accurate**

~ Gela dépendra, dit frère Ignace, r- Qii» voulez-vous Hiw<sup>ft</sup> ' —  
Tu vas me suivre\* • ^ " . — Où? r- Tu verras... Et si tu m'obéis, je ^ djf<sup>^</sup>  
FWI ^ 1^ yeii)p fn«rÇ> quoique... Ici, frère Ignace prit Tattitudg 4'}<sup>^</sup>  
)|9n<sup>ine</sup> — Quoique, acheva-t-il, je la voie tous les jours. Vous voyez la  
f<sup>lu</sup>f vous... Un mensonge de plus ou de moins p\*it<sup>H</sup> pas une affaire pour  
frère Ignace. ' ^ |P suis SOI) confesseur, dît-il. |.e mmp reprij rqh<sup>^</sup> Q(  
s'ei;oag}jcliOïij|j| (ip »<sup>i</sup>S, cpjiiiBe ils spr<sup>iept</sup> a@ la ^ajle y<sup>Ffe</sup>, ttJi flot  
d'escoliers criant, jurapt» ypoiféf<sup>l</sup>; Q| ijCfl<sup>i</sup>tion dans le cabaret. .  
CXgilizedby Goog! î

**The text on this page is estimated to be only 12.38% accurate**

DE PARIS . . 197 Ignace. • Uq esélu^Bc disait : >«~ûii a profité de ce que iiail s'étiooa tous eux funérailles de Gotlieb. — Pour sûr, disait un autre, o'eat les gens du roi qui ont fait le coup. Mo|!t s^v^ genlilshoi^paes, hurlait l^ phpeur des éscholiers. yi x))ûi;i§s'avaac^ au milieu d'eifx : — De quoi s'agit-il, donc, mes enfants? dij-il 91^ m ficcent d'autorité. -7- Qft a polevé ptlette. — Qu'est-ce qu'Odette? demanda feftra Ignace, jllii flM' WP?apt, : ^ — ,fi'est la fille du maîtr0. çirrOdet^ et Qodefroy, dit ^ aatcOt — Le fils ad^ptif du maître et le fiancé de la belle Odette/ ^ Qui donc les a enlevés ? demanda encore le moine.

The text on this page is estimated to be only 20.68% accurate

8 LES KScholIfclu'S — On ne sait pas, mais jon soipçojsne  
les getf'da • • » \* A 01. ^ V- \* \* j\* — Eh Mea I mes enfants, ditfrère Ignace  
qui, au . oesoip, ne manquait ni. de forfanteri^, nté'oulrecj^ance» je le  
saurai, idoi. \* ' ^ . ^\* Vive le moine! cria là fottle. ' » ^ Ei^e vous les rendrai.  
— Vive le moine 1 vive le mojne 1 [r^|itèreat les clercs. , ' ' . Frhï» tgn^Lce  
fendit la foulé et\* prit Atq^uj%par le bras. / . ' iri\*Mes 'amis, disait-il,  
j'emmène le plus sage d'entre vous avec moi, et bientôt il vous donnera de >  
A mes nouvelles. • -'^ ' Amat^ey se i^ntait à la m^i âe frère Ignace, et ' il lq  
suivit sans i^sist^ince. ^ 't^^ \* \* ff Qi^ère Ignace prit la prelyft\*e tiien€^i  
dfe^çendait au bord de l'eau et bientôt il eui été p^u de/ vue, lui et son  
compagnoj), par les ^scholiers^uî continuaient à faie grand brujt .et gr^d  
tap^ dè l'enlèvement d\*Odette jet de la disparition da-^odeDigitized by  
Google

**The text on this page is estimated to be only 27.91% accurate**

DE PARIS- • 189 t. Une fois au bard de l'essai, frère Ignace pressa le pas. \ Mais où me conduira-t-il? demanda le clerc. Viens toujours. — Vous n'allez pas me livrer à la reine; au moins? . » > ' ' — Non, si tu m'obéis. Us traversèrent la Seine au bac de Nesles. — Mais nous allons au Louvre ! s'écria Amaury effrayé. — Non, mais à côté. . Amaury avait maintenant si grand'peur d'être reconnu par la terrible reine mère, qu'ayant vu une croisée du Louvre ouverte, et à cette croisée une - femme qui respirait l'air du matin, il se couvrit le visage de sa cape. Le moine le conduisit non point au Louvre, mais derrière Saint-Germain l'Auxerrois, dans la rue des Prêtres; cette rue étroite et solitaire, où vivaient les vicaires et les desservants de l'église, et qui n'avait qu'une seule boutique. Et encore cette boutique était celle d'un fripier dont le principal commerce consistait à louer des

**The text on this page is estimated to be only 15.23% accurate**

LES S8QHPI.IERS lepu mondains aux occléMastiQJUia qui vmit  
courir la ville aj)rès le couvre-feu. . . âtte boutique était tenue par un aiici|»îi  
9acrisl, grand gaillard de près dâ lix pi^(lâf (i)buâte à /■enant et qui e&t fût  
un ffàttà auperbe. V aU la resse tient^ies gens d'église, et le sacrists^ii^  
^ys^t •éféré au rude métier de. la guerre le\$ douceurs un joli commerce à  
moitié daadeatiaFrère Ignace connaissait maître QuiU^^ (ne de longue main.  
Maître Guillaume était sur Iti pas de ^ pprte et Mconnut fiUBsitOt le canne  
deaeaux\* Il le salira même avec un respect qui ac^U^y^ 4^ corroborer  
chez Amaury l'opinion que fvtee IgUllf^ était le confessQur de la ceine.  
Bonjour, mon fils, lui dit-il d'^n top^aMÇQ#. Mon père, soyef le bienvenu,  
Ci^PQadU Qpillaume le sacristain. — ^e viens vous, demander un aenfice»  
pnon ei)- . fant. — Parlez, mon père. • — Ce garçon est de ma compagnie et  
je ne voudrais me séparer de lui pour rien au momie. Gepen

**The text on this page is estimated to be only 29.21% accurate**

I)£ PARIS 49i dant, y ni jçi près uiîft clam^ à (^nHimr Je m imîs  
— liien! dit Guillaume en w^ardant çuv'mz gem^Qt Amaury, quei ce jeun^  
homipe reste ici. — Onais, dit frère Ignace, mais vous m'en répondez,  
Gi^illaume. . — Oui, mon père. — Sur votre salut? — £t sur ma tête, ajouta  
.e sacristain qui tenait encore plus à sa tête qu'à sou salut. Puis il dit à  
Amaury : ♦ » • — Entrez donc, mon garçon, je vais vous loger. Où donc? fit  
l'escholier avec un sentiment de crainte. ^Dame 1 dans mon arrière-  
boutique. Et il le poussa en effet dans une sorte de petite •salle assez noire  
et d'où s'échappait une odeur presque fétide. ' Puis, se penchant à son  
oreille, il lui dit : Avec frère Ignace, mon jeune coq, on sait ce que parler  
veut dire. Vous' êtes mon prisonnier, et j'ai ordre de.vous assommer d'un  
coup de poing, si vous essayez de vous échapper. Comprenez-vous?

**The text on this page is estimated to be only 17.42% accurate**

i92 L£S ESCHOLIEHS Amaury continuait à trembler.- H  
entendit une serrure et des verrous crier successivement, et se demanda si  
àon dernier jour n\*étalt point venu;



**The text on this page is estimated to be only 29.82% accurate**

DE PARIS 193 XI Cependant, frère Ignace avait de nouveau dépouillé sa robe et rejeté son capuchon. U apparut à maître Guillaume en parfait gentilhomme, et le sacristain, que cette transformation n'étonnait pas du reste, outre mesure, lui dit en souriant : •7- Est-ce bien là le costume d'un confesseur ? — Peut-être... répondit frère Ignace. Et posant ht main sur la coquille de sa rapière : — Et voilà, dit-il, le goupillon dont j'aurai peut-être à me servir. Au revoir, maître Guillaume, et ne laissez pas échapper^mon prisonnier.

**The text on this page is estimated to be only 26.60% accurate**

i^ LES B^CHOUERS Et frère Ignace redevenu gentilhomme  
inelina son toquet sur l-oreille droite, jeta son poing suç la hanche et s-en  
alla le nez au vent par les rues, comme un galant en quête de jolies filles. Il  
gagna ainsi la rue aux Ours où logeait eette femme qui devait donner ^es  
renseignen^e^ts sur l'enfant que le baron de Cardailhan avait fait  
disparaître, La Bréhaigne, comme l'avait nommée frère Eu-, sèbe avant de  
rendre Tâme. Un honnête bourgeois ouvrait la devanture de sa boutique  
comme frère Ignace entrait dans la rue aux'Ours. — Hé l l'ami ! ùi le moine  
déguisé. Le bourgeois ôta son bonnet fourré, — Que désirez-vous de moi,  
mon gentilhomme? ■ — Sais-tu où demeure, la Bréhaigne? « A ppm, le  
boiirgepis eut vin malicû^ux sourire etre^ar44fr^9lgQa(^\* ' — Âht ahl dit-  
il, votre Seigneurie esit ^ H^/i^ de choses galantcts?, ' • — Peut-être,

**The text on this page is estimated to be only 20.82% accurate**

rendez-vous chez la Brcliai^jne... ^ Eh bien ? — Elle a peut-être mal pris son temps. — Pourquoi donc ça ? — La Bréhaigne a déjà chez elle deu]L ^ptilshomipes. — Âhîahl — - Qui ont enlcvé une fille cette nuit. Frère Ignace tressaillit. — L'as-tu vue ? dit-il. — Qui^lafîUe ? — Oui. . » Non, je ne l'ai pas vue » mais on disait ça dans le quartier. — £h bien I justement, dit frère Ignace, c^est à ces gentilshommes que j'en ai. Frère Ignace n'était plus jeune; il avait des poils . gris dans sa barbe et des cheveux blancs sur m tête. Le bourgeois le regarda. — Seriez-vous le père de la petite ? dit-il, lépiHidil frà« Ig|i»cp illumiaé p§i! une

**The text on this page is estimated to be only 22.00% accurate**

196 LES ESCIOLIERS inspiration soudaine. Voyons, pariel Où est la\*fifâiion de la Bréhaigae? ;\* ' . — Là bas, tout au bout de la rue. — Bon! — Celle qui a des volets jaunes. • — Merci. . ' . Et frère Ignace doubla le pas 4 arriys^ jusqu'à la liaison désignée. ' La porte était iérinée. Mais OQ entendait au dedans des cris sourds, des iTOfiférations et des menaces. Frère Ignace frappa trois coups du pommeau de »on épée. Une vieille f^me vint ouvrir. — Es-tu la Bréhaigae ? dit le moine. — Oui, mon gentilhomme. \_ Qu'est-ée que tout ce tftpage que j'entends là\* é laut? ^ Ah! ça, répondit la vieille^c'estdeiuc mignons eigneurs qui se querellent, - . ^ ^Pourquoi? — Pour une fille qu'ils ont enlevée de com^

**The text on this page is estimated to be only 26.44% accurate**

DK PARIS . " -aUff ^^lief et que, maintenant, cliacùn\*vevut avoir tout seuït \* ' . . — lis auraient di\* la jouer, dit froid^ent le frère Ignace. \* ^ > C'est ce qu'ils ont fait.. fh bien ! il y' en a ùn qui af»erdu. — Non. . — Gomment cela? ^ Ils ont joué en partie liée et chacun a gagné une manche. ^ Hais ils ont joué la belle ? . Je ci^i^ bien qu'ils la jouent ent^e moment. Écoutez.^ . ^ F/ère Ignace prêta l'oreille, et il entendit le cliquetis de deux épées, — Tu as raison^ iHt-il, mais la fille. .. attachée, bâfulonnée et jetée sur mon lit. . Il paraitquej'arrive à temps, pensa trèreignace. Et il se mit à gravir l'esealier. — Mais où allez-vous donc, mon gentilhomme? dit la Bréhaigne, qui. essaya de.ie retenir.^

**The text on this page is estimated to be only 21.71% accurate**

i9\$ LBS ESGHOUERS «-r-£b ))ieul je vais conmtcr les poiat^  
dp. l^iu: • partie, répondit le moine. £t U repoussa la Irieille^ et^a'alla  
blottir contre la porte du premier étage, derrière laquelle avait lieu le  
combat. La porte avait une serrure et la ^|:rure i^^ trou. Frère Ignace se  
pencha et regarda. Il vit les deux combattants.. L'un lui était inconnu, —  
c'était Maurevers; — mais l'autre, ii l'avait aperçu souvent en compagnie du  
prévd't des éÉchers, de messire Gornebut, go^ verneur du.Gbâtelet. ' ^ ' ' fit  
frère Ignace ût dee'Tœaz pour lui. ' Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 9.09% accurate**

XTI Pourquoi Maurevers et Main Jlai'ijye ^ baW (f ^st ce quç  
no^^ allons voi^s f acpnter, e;) [ip^ia reportant au momepi où, guidés par ]^  
çl^re Rpl\* loi|, Us ^vaipijj péftéfré d^|>s la fiaispû 4p Raw"\*» 1^ grand  
pl^ilpsopb^, pelui que. les p^liqliprs 9ppet laient le maître. On s\*en  
souvient, le peti^ Go4erroy s'était ay^qeé d9P9 te Pprri4or bmnide pour  
demander le .nom de celui qui entrait à Taide d'uac clef. Tout aussitôt, on  
l'avait pris à la gorge, et, dap^ ^éni^hm^ il avait éé lié et l)aillQqnc. Odette,  
entendant le hmïi d'une lott^, 4kiH ^ courue. Elle avait eu le munie sort.

10' LES ESCHOLIERS Tandis que Maurevers et Iklaîn-Hardye se renaient maîtres des deux enfants, Rollon faisait le uet sur la porte. La rue était déserte. Odette et Godefroy étaieit si bien bâiQomiés que ai l'un ni l'autre ne pouvait jeter un cri. Maurevers prit le garçon et Main^Hardye s'empara de la jeune fille. Chacun chargea son fardeau sur son épaule et se précipita au dehors. Rollon les conduisit à travers les rues étroites du pays latin et leur fit gagner le bord de l'eau d'abord, et ensuite le pont Saint-Michel. « . C'était sur ce pont que se trouvait la boutique du fripier 9Ù les deux gentilshommes avaient pris des habî& de clerc. En route, Rollon et Main-Hardye causèrent. ^ Mais, dis^moi donc, fit Main-Hardye, pourquoi tu as voulu enlever Iç garçon? •5- Que pouvions-nous en faire? — Ma foi, dit Main-Hardye, je l'eusse étendu d'un bon coup de dague sur les dalles du corridor. Digitized by Google



**The text on this page is estimated to be only 26.71% accurate**

DE PAKiS 201 — Mon cher seigneur, répondit RoUoo, tous ne savez donc pas une chose... — Quoi donc? — C'est que Godefroy trouvé mort, c'était la révoite du pays latin. r-Quémlimportet / • Les gens du roi seraient venus et auraient mis le quartier à feu et à sang. « — Le Wu malheur t fit Main-Hârdye. — Ensuite» on aurait lait une enquête, et cette enquête \urait fait découvrir les ravisseurs. — Bah I le roi est indulgent pour de semblables peccadilles. — Soit ; mais on m'aurait pendu, moi. ^ Et tu crois que tu échapperas k ton sort ? — r Sans doute. — Gomment cela ? < — Godefroy ayant disparu en même temps qu\*0dette^ c'est lui qu'on accusera. — De quoi ? Mais, dame ! de l'avoir enlevée.

**The text on this page is estimated to be only 24.42% accurate**

.03 LES E^CUOLIERS — Admettons cela, dit Main-fiardye; iâais tu ne me dis pas ce que nous allons en faire. — M. de Maurevers et moi nous sùmmèè couve\* venus de la chose. 'Âhlahl — - L'enfant a Un bûiilbn dans la bouche, i^ pieds et les mains liés. Eu passant sur le pont, nous allons le jeter à l'eau. Odette, que Main-liardye portait dans ses bras, ^ s'était évanouie , et ^1e n'entendit pâÀ la côndâm\* nation à mort de Godetroy, que le clerc Kolioa venait de prononcer. Celui-ci continua : « . La rivière l'emportera avant le jour bien loin du pays latiiu Mais Maiiii-llardye s'arrêta brusquement. ^ Oh ! non, dit-il, je ne veux pas. . — Pourquoi? »Mais parce que je veux bien enlever une jolie tille pour mon plaisir, mais non assassiner un eofant. Maurevers, qui marchait en avant, s'arrêta à son tour.

hE PARIS M C'est-à-dire, dit-il, que tu préfères que cet enfant, redevenu libre, liou» dénonce. . Non, certes. — Prends-y garde t ajouta Maurevers, les.âdltsda i^arlement sont terribles pour les ravisseurs. — £h bien 1 tant pis! dit Main-ilardye, fais ce que tu voudras. Gomme ils parlaient ainsi, ils arrivaient sur le pont àaint-Hichel. La nuit était noire, le brouillard épais. Main-Hardye se pencha vers le parapet et essaya de voir la rivière. Mais le brouillard la couvrait, enveloppant une barque de pêcheur qui, en ce moment, passait souâ le pont. Godefroy ne s'était point évanoui comme Odette ; il avait entendu sa condamnation et se débattait en vain dans les bras neirveux du soudard Maurevers. — Le clerc a raison, ditceluirci^ les morts ne parient pas... £t il prit l'enfant, qui poussait des cris inarticulés au travers de son b&illon, l'éleva au-dessus de sa tétCi et le balança une seconde dans le vide.

**The text on this page is estimated to be only 29.20% accurate**

m LES ESGUOLIËRS > ' > ; — Un, d0ux..f et trois, dit-il, • . . |  
Puis il lâcha l'enfant, qui disparut dans le brouillard, tandis que le bruit de  
son corps qui frappait | Teau montait jusqu'aux oreilles du meurtrier. Ce  
crime accompli, Rollon dit aux deux gentilshommes : ^ Maintenant,  
messieurs, vous n'avez plus besoin de moi, n'est-ce pas? — Non,  
certes. Voilà pour toi, dit Main-Hardye. Et il lui donna sa bourse. | Rollon  
empocha le prix de son infâme trahison et rebroussa chemin. \* - . Alors  
Maurevers et Main-Hardye, qui portait toujours la jeune fille, s'en allèrent  
tout droit chez la Bréhaigne. La vieille était accoutumée aux visites  
nocturnes. Elle ouvrit sa porte aussitôt qu'ils eurent frappé. En voyant la  
jeune fille évanouie, elle comprit | ce qu'on attendait d'elle. Un flambeau à  
la main, elle conduisit les deux gentilshommes au premier étage, dans une  
chambre où il y avait un lit. On y déposa Odette évanouie\* • ■ ■ I Digitized  
by Google

**The text on this page is estimated to be only 27.79% accurate**

DE VAKIS m ^ Ç-d maintenant, dit Maure vevs, donne-nous à  
hôte, la vieille. • — Et souviens-toi que nous sommes des amis du sire de  
Cardailhan. Âoe notn, la Brjéhaigne sortit, comme si elle avaiC eu des ailes.  
\* Maiû-Hardye s'approcha d'une, fenêtre ouverte. La rue était déserte  
etfcore, mais le jour commeiv çait à poindre. \* \* — Or çà, dit Maurevers,  
allons-nous laisser cette fillette endormie? — Pourquoi pas! dit Main-  
llardye. Quand elle reviendra à elle, elle criera joliment. — Soit; mais ce  
moment -là viendra tôt ou tard. • La Bréhaigne revint avec du vin et des  
verres. • \* Maui\*evers s'attabla. — Tout cela est bel et bien, dit-il ; mais  
enfin i faut savoir à qui elle est... ^ A celui qui la gagnera. • C'est j uste ; j  
ouons. Et Maurevers tira ses dés et son cornet de sa « poche. \* I i%

**The text on this page is estimated to be only 24.30% accurate**

m LES ËSCHOLIËRS. — • En combien de points jouou3-uouâ?  
dilMainHardye. . — fu trois parties et en vingt points. — Soit. ' Måurevers  
agita son coriiet et ie\* vida. Neuf 1 dit-il. Main-Hardye abattit à son tottr.  
— J'ai mieux que cela, fit-il. Onze. — Onze aussi! dit Maurevers, qui abattit  
pour ia seconde fois. J'ai gagué. \* . Main-Hardye avait pâli de colère. ■ —  
C'est trop de bonlieur, dit-il. Et il amena sept. Mauvais point, dit Maurevers.  
Mais le garde jeta un cri de colère, il avait abaitd à son totir et n'avait que  
six. Au coup suivant, Maurevers prit neuf points et Main\*Hardye cinq, t .  
•Celui-ci, en lui passant les dés, lui dit : \* — Si tu gagnes encore, je suîà  
capable de te passer mon épée au travers du corps. « Maurevers haussa les  
épaules, vida son coriiet èt » ■ ■ eut un geste de dépit

**The text on this page is estimated to be only 21.36% accurate**

DE f âRIS M. U noyait fluetfoU. ^ \ Maîh-Hardye avala un verre de vin. Tout cela, dit-il, ne fait que dix\*Qf^if Et il abattit onze. » Manche à manchel dit Maurevers quî ffij^rit les dés. Mais Main-Hardye se leva. — Nou\$ plions jouer belle autrement^ dit-il, - Et il tira son épée» — Tu es fou, dit Alaurevers. — Je veuit la fillette. — £h bienl faisons la belle, et si .tu gagnes... — Je veux gagner sûrement. Défends-toit — Mais nous sommes amis^insista Maurevers. — Deux hommes ne sont jamais amis lorsqu'il y a une femme entre eux, répondit le favori du gouverneur du Châtelet. Et il porta la pointe de son épée au visage de Maurevers. ^lui<ci jeta un cri de pa\$ f6 et dégaina à son tour. Tandis que Maurevérs et Jtf9iQ-Darfly# |q bat

**The text on this page is estimated to be only 24.00% accurate**

208 LES ESCHOLIERS taient, le moine et la Bréhaigne étaient derrière la porte. Et tout en appliquant de temps à autre son œil au trou de la serrure, frère Ignace l'interrogeait la vieille. — Connais-tu frère Eusèbe? lui dit-il. ^ A ce nom, la Bréhaigne tressaillit. — Pourquoi me demandez-vous cela? fit-elle avec une sorte d'effroi. — Réponds. — Oui, je le connais. ^ — Et Tancien écuyer du sire de i^dailhan ? La Bréhaigne étouffa un cri. — Mais, qui êtes-vous donc, vous? fit-elle en regardant le faux gentilhomme. " — C'est frère Eusèbe qui m'envoie. ^ . — Lui-là ^ . râ^our te demander où est l'enfant — Non, dit la Bréhaigne, ce n'est pas frère Eusèbe qui vous envoie. \* • — Ah! tu crois? — C'est le baron. \* ✓ . V • . Digitized by Google



**The text on this page is estimated to be only 22.73% accurate**

r DE PARIS . ÎW ~> Sur le salut de mon àme^ jura frère Ignace, je t'affinnft le contraire. — Il me faut une preuve. ' • Alors, frère Ignace tira de sa poche la médaille qu'il avait prise au cou du mort. Et, à cette vue, la Bréhaigne sMnclîna. Je vous croi?, dit«elle; mais pourquoi frère Eusèbe il\*est-il pas venu lui-même ? — Parce qu'il est mort. — Mortl — £n me suppliant de veiller sur Tenfont que le baron de Cardailhan sait vivant. — ÂhtmoniHeut — Et qu'il fait rechercher pour le mettre à mort. —Et vous le protégerez ? — Oui. . — Vous êtes donc bien puissant? fit la Bréhaigne ayec .défiance. — Regarde, dit-il. • ^ ' \* • — • Un prêtre l exclama la Bréhaigne, comme tout à l'heure ^maury le Sage. Et elle s'inclina en femme qui sait la toute^puissance du monde ecclésiastique. M,

**The text on this page is estimated to be only 9.97% accurate**

HP LB8 RSCHOLILERS — Oui, seigneur. — Où est l'enfant? \*^  
Au pays latin, — Gomme vitriJÎ j — En eschpli^ri I — Chez le maître  
prQ^crit, le prpfuiimi! f ^gmut\* A ces mots, frère ignaco IWQftiUil\* — El  
sous quel nom vit-il au pays latin? jjgfji^nda- ! — Sous le nom 4§  
Qpdeff\$]iy.<« — Ah! fr^r^ §P souvint flil'oii ^y^i les deux enfants qui se  
trouvaient Ran^m\* Et il se dit que peut-être il voyait en ce (Upm^nt ^ lf}s  
rayis^iirs l'eRtrptpfr. \$ î f f < • En effets Maurevers et Main-Q^r()ye  
g'p,sp||||iaient de \p^v mm\* C'étaient deux tireurs h^tite^, ^ît il§ étiigt  
iRTOéi • - \* tous deux par un^ p48\$iaa (TAP ftrdpntp PQnr M pas se battre  
à outrance, Digiiiizecl by Google \_ . rnc^\*\*-\*

**The text on this page is estimated to be only 18.51% accurate**

— Ah I tu veux la petitel disait iMain-Hardye, et lu avais compté sur ta chance au jeu I — Et tu comptes sur ton épée, toi, murmurait Maurevers. — Elle te frappera en plein cœur. — Nous verrons biei^, Riposta Maurevers, qui se fendit à fond et atteignit Main-Hardye dans la poitrine. « Main-Hardye jeta un cri et tomba en vomissant un Aot de sang et un blasphème. Jlaiirevers dçpaewra pa moi;iep| ^Hfiéf^t AP m Yiçtqire, puis il murmura : -rr de dpuxi Go^^ïcjûy. tc^t à \hfmt Hardye à présent. 4Iaii^ 1^ 0^ npn^ d^ fipdçiffQy q^\\l yg^^lf^ prononcer, la porte fut enfoncée rt'Hfl cppp et frère Ignace apparut l'épée à la ipain.

**The text on this page is estimated to be only 20.52% accurate**

n% L£S Ë^i^IIOLIËB^ I XIII Maurevers fut quelque peu stupéfait à la vue de ce nouvel adversaire qui fondait sur lui, au moment où il venait de triompher de l'autre et se croyait assuré de la possession d'Odette. ' Mais frère Ignace avait Tépée haute^ et Maurevers. comprit qu'il fallait d'abord ferrailler, sauf à. s'expliquer ensuite. Il se mi^ douQ en garde et para tout d'abord Ja botte terrible que frère Ignace lui avait portée. ' Ge diable de moioe était vraiment surprenant; il buvait'et restait calme, il se défirôquait pour s\*ha\* biUer en gentiltM>mme , et s&udain il avait belle mine et grand air, malgré son visage anguleux ; il

**The text on this page is estimated to be only 13.08% accurate**

' • . , ' . rwi — ; i DE \* A < ITS • ' ' ' mettait flamberge aftiarént, et iK  
tkait comme un bretteur de nrofessi<ip.; s ^ . . Maurevers eut- tant de mal à  
^ra^coup ^ur coup los vaillantes estocades du moine, qu'il ne put que  
• ^ " Ouf! si vous riviez figure d'axuistrfe, et si le jâiâC d'Àa|oti»n^it roi  
^js^Polc^è, je croirais l'avoir affaire à lui. \*\* , 'V r ^ . Ah t ahl rican^^llQ  
moisf^ . ^ > ^ ous tirez de l^j^Ue lu^èret mon compère, • s • « > • ajouta  
Maureverst - . " ^ h v\*\*" "V — £n\^jplaprein'i| jrif>o.s(^ , • Ef il lia répéb  
<jke Maureyçrs tierce attiftiercè et la fit ^tev^iQ^jffi^Oi0^\pjpg^ poignet..  
même temps, il appuya la poipte de la^sieçne sur la ' i i poitrine du gan^ du  
roi. . \* \* . ' — Vous voyez, camarade, dit-il^ cjiiÇ si je voulais • . \* VOUS  
envoyeMlans l'autre nionde^4a elioâë serait \*\* facile. ^^'^ ♦ i^^./'. • - ' —  
Tue^of, AtMaureveni aveoi rage. " ^ " ' ^ t\* ^ • - ' — Non, dii'^èr^Jgpace. '  
'À^ ^ t Et il se baissa, r^|^4'è|^ë€hdè Maurevers, la Jui ^ ; rendit etwiit : V :  
ii, " . -1 Ly Google

**The text on this page is estimated to be only 15.77% accurate**

LES K<sup>U</sup>OUERS Maurevers ne se piquait p<sup>99</sup> ^ ffitoPMitl il H  
fiffinit en gard<sup>0</sup>, et le combat ountinaa. «— Seulement, reprit le mnine, je  
ne nieoneait rien de i>ête comme de se battre sans mol àti». • G'est bon  
pour les reitrea qui ne savent pas le fran<sup>9</sup>eia. Oeuaopa ^our un pm... —  
Alors, hâtez-vous, dit Maiireveïs qui {ie fendil à fond et crut slvw iué le  
moine. A quoi bon? répondit frère Ignace. Il avait esquivé le coup, et, de  
nausetu, il |e trouvait maître de 1^ vie de Maurevers. Maurevers eut une  
exdation de colè<sup>^</sup>. Si voua ne vous battex avec paoi que pour cau« ser,  
dit-il en ee remettant en position, nous fenont aussi bien de faire monter la  
Bréhaigoe et de lui en? yoyer quérir du vin. p-9 Non, répondit frère ignaee,  
je veun eauser peur savoir bien des choses, et je vous occuperai assez avec  
mon épée pour que roût n'ayez pas le tmps de mentir. \*— Causons donc, dit  
If aurer ers. Que iroulea-ireus savoir? Digitized by Googl

**The text on this page is estimated to be only 12.82% accurate**

•—VoMiic»! d'abord? ^ — Maurevers. — Vous êtes garde dii roi?  
— Mou habit vous l iiiiidique — Et eêt homme ifitô vom tenef de mer... £n  
pariant ainsi, le moine poum du pied le corps de Main-Hardye qui s' agitait  
eiieere en d'impcreeptibles soubresauts, au milieu d'une mare de sang. ^  
M'estHse pas M. delUla-Hahlye? — Oui. ' — Un oUicier du prévôt des  
arclierA i — Justement. — Et pourquoi vous êtes-vous« battus f jà cette  
queatioii Maure^ere para mal ttfi eoup d'épée; le moine lui dit : Prenez  
garde 1 VotM ailes Toiis foiré tuéif. Puis il recommença &a demande : «—  
Pourquoi voiis êtes-rottft battus Y • Maurevers lui dit : — Je vous en ferais  
bien l'aveu si je savais qui VOUS êtes. - — Que vous importe ! \* \*^ tte»-  
votji8 paf tiard f

**The text on this page is estimated to be only 26.01% accurate**

' — Non, dit le moine. Je suis ambitieux et je me suis jamais occupé des femmes. > ' t Maurevers respira. ^ ' ■ . ' — Alors, fiUil, je vais vous dire la chose. HainI Hardye et moi nous avons enlevé une liliette. f . \ — Bon! fit le moine. \* \* . . . Puis,, nous Tavons jouée aux dés. — Et vous avez perdu ? . . <— Nous avons fait deux parties et nous'en avons | gagné une chacun. Alors, Main-Hardye s'est mis en colère et il a voulu faire là belle à Tépée. — Mais... la fillette... où est-elle? Maurevers hésita. » ' — Je n'en veux pas, dit le moine, c'est curiosité pure, — E^le est là 1 dit Maurevers. Le moine fit un pas en arrière et cessa le coiâbat. — Je veux la voir, dit-il. — Mais puisque vous n'en voulez pas.\*. Je suis curieux. — Non, non, dit Maurevers, je préfère me bat- ^ tre. - " . Ët il se plaça résolument devant la porte de la | Digitized by Googl(



**The text on this page is estimated to be only 25.56% accurate**

DE PARIS M7 Seconde pièce où Maia-Eardye et lui avaient laissé Odette évanouie. ^ Gomme vous voudréz, dit le moine qui se lemit en garde. ARIis causons toujours. Où avez-vous pris cette fillette? — Au pays latin. — Son nom ? • — Odette. • • — C'est bien cela. Et elle n'était pas seule? — Non. Il y avait avec elle un jeune homme. — Son nom? — Godefroy. — Qu'en avez-vous fait ? — Nous l'avons enlevé pareillement. — Camarade, s'écria le moine, si tu as fait cela, et si tu me rends le jeune garçon, tu peux garder la fillette. — Malheureusement, c'est impossible, dit Maum revers. — Pourquoi ? — Parce que je l'ai jotu à l'eau. Le moine jeta un grand cri .

« m LES ESGHOLIERS ■ — Et où donc? iit-il ea roulant de^  
yqu^ furibonds. — Au pont Saiût-Michel. — Tu as eu tort, dit-il. \* Et il se  
fendît à son tour, et son épde disparut tout entière dans la poitrine de  
Maurevers. Maurevers tomba et couvrit de son corps le corps du sire  
de.Main^Hardye. • Alors le moine se précipita daqs la c))^qit{|'e où | était  
Odette. Odette n'était plus évanouie, Odette^ en revenant à elle, avait  
entendu le bruit de la lutte; elle s'était glissée à bas du lit et était venue  
coller son orei^e à la porte. En entendant les vociférations et les blasphèmes  
des deux soudards qui se disputaient sa possession, elle s'était mise à  
genoux, demandant à Dieu de la . protéger. Au moment où le moine entra,  
elle se relevai vivement et se réfugia à l'autre extrémité de la cbambré en  
demandant grâce. Mais le moine lui dit : ' . I DiQitized by Gpogle

**The text on this page is estimated to be only 23.51% accurate**

OB PARIS m — K6 cr^igncfz rien, mon enfant, ja suis ici pour vous protéger, n avait repris un ton paternel qui, allié à sa lai« deur et à ses cheveux grisonnants, rassura la ûIIq ^ Ramii^ . ^ Ah ! ces hommes t dit-eile avec \^ tç^iff {^^^Pi\* — Ils sont morts, répondit le moine. Et il prit la main de la jeu^e fiUe : — Ne craignez rien de moi, dit-il, je vous protégerai et je vais tout d'abord vous emmener hors de cette maison maudite. — Ramenez-moi chez mon père, dit-elle. — Soit, lui dit frère Ignace. Il appela la Bréhaigne qui mourait de peur dans l'escalier. LaBréhaigne joignit les mains et poussa de grands cris en voyant Maurevers et Main-liardye couchés . un sur l'autre. — j ^igpçuy Jé^^.» §\*é<îçiaTtî?He, yq^l l'avez perduç, x^on gçntîlhoqaffie, ^n m^s^^çrant c^s (jp.u^ seigT|ÇHrs. fes geqs ro^ ffiÇtrpn^ m W^m h ^ Bah ! lui dit frère Ignace, on n\*a rien en }€^c|H

aaO l'Es BSGHOLIERS du dehors. Tu attendras la nuit et t'if les jetteras par la fenetre avec leurs épées. De cette façon ils auront Tair de s'ôtre battus dans la rue, et le chevalier du guet en fera son atiaire. « Il prit Odette dans ses bras et enjamba lestement les deux cadavres. Puis il se rajusta un peu, remit son épée au fourreau, et laissa la Bréhaigne consternée, sans prendre garde que le corps de Main-Hardye se trémoussait toujours, tandis que celui de Maurevers était raide. Main-Hardye n'était pas mort; il avait même rouvert un œil, et\* cet œil avait suivi avec une effrayante fixité les péripéties du combat, et n'avait pas quitté le visage du moine. Odette se laissa emmener par le moine. La rue aux Ours était pleine de monde. La ccmûdence mensongère de frère Ignace au bon bourgeois, qui lui avait raconté, en lui indiquant la maison de la Bréhaigne, que deux jeunes gens s'y étaient enfermés avec une fillette, avait porté ses fruits.

**The text on this page is estimated to be only 28.63% accurate**

DE PARIS 9ii Frère Igoace avait dit que la jeune liiie eolevée était sa fille. Le bourgeois ravait dit à son voisin, et le voisin à la voisine. On s'était attroupé dans la rue, et tandis que la porte de la Bréhaigne demeurait fermée, on avait attendu l'issue du combat, qui, sans doute, allait s'engager entre le prétendu pèx\*e et les ravisseurs. Quand on vit paraître frère Ignace donnant la maia à Odette, ce furent des bravos, des trépignements. On les entoura, on les applaudit; le populaire. s échaulla et cria : . . — A bas les muguets! A bas les gens du roi \ Frère Ignace, tout ravi ^ de cette petite ovation, saluait à droite et à gauche. Mais il comprit qu'il serait dangereux à lui de séjourner plus longtemps dans la rue aux Ours, et reprenant la jeune tille dans ses bras, il la chargea sur son épaule. . Puis, tirant son épée : — Place I place! cria-t-il. Les bourgeois n'aimaient point voir une épée

**The text on this page is estimated to be only 20.51% accurate**

ils l'embrassèrent et le firent passer à son frère Ignace. Celui-ci prit la course vers la rivière et ne s'arrêta que lorsqu'il y fut arrivé. , Alors seulement il déposa Odette sur une étroite bande de papyrus qui couvrait la berge, et lui dit : — Maintenant; où faut-il vous conduire ? — Chez mon père, répondit-elle; choisis mon père qui vous bénira» taion gentilhomme; — Et où demeure-t-il, votre père? Il demanda à son frère Ignace qui joua l'ignorance. Au pays latin, messire. Ah ! c'est impossible alors, dit le moine, Il faut se contenter une fois de plus que le mensonge est permis quand il est utile à la cause qu'on sert . — Et pourquoi? dit-elle ingénument. — Parce que les gens du pays vont investir le pays latin; : — Mon Dieu ! . — - Et qu'ils sont à la recherche d'un , professeur du nom de Ramus. Odette jeta un cri : C'est mon père^ dit-elle;

**The text on this page is estimated to be only 21.65% accurate**

bE PARIS ^ 813 — Ah i pauvre enfant l fit hypocriiement le moine. 11 nOcSera pas dit que je vous auitai arrachée à un danger pour vous exposer à un autre. — 0 moapère! mon père! iriurmurait Odette tout en pleurs; •i^. Venez avec moi, lui dit le moine. — Mais... où me tiOnduisez-vous? — . En lieu sur. — Hais ils vont tuer mon père ? — Non, dit frère Ignace, il est en fuite. . — Vrai ) s'ëcria-t-elle. <— Je vous le jUré, venez. Ét il l'entraîna. Âu lieu de gagner les ponts et d^ traverser la rivière, le moine lit rebrousser chemin à la jeune fille et s'enfonça avec elle dans un dédale de petites rues boueuses et noires, à l'extrémité desquelles il trouva là rue Ides Prêtres-Saint-Germain TAuxe^ rois. . » • . Le colossd qui cumulait les fohetions de saéristain et de marchand fripier était revenu s'asseoir trauquillemeht sUr le pas de sa poirte: . Quand il aperçut le moine ^n compagnie d'une

**The text on this page is estimated to be only 29.46% accurate**

En LES ^SCliaÊIERS iiiette, le Siacri:slaiu Guillaume eut uii large iiourire. Èhl eht dît-il, frère Ignace n'a point p6|^u sa matinée, ce me semble. . . ^ \* . — Mon ami, dit frère Ignace en ra])orda^t et lai faisant un signe mystérieux qui voulait dire- sans doute : « Ne parle pas du jeune homme que tu liens, prisonnier, » mon ami, ta soior habite-t-elle toujours dans la rue de l'Oratoire? • . — Oui, messîre. — Elle y continue son commerce d' objets de sainteté, sans doute? — Toujours, répondit Guillaum^. — C'est bien, je vais lui confier œtte jeune fille. ^ Elle y s^a bien gardée, répondit Guillaume. Et frère Ignace continua son chemin, emmenant la confiante Odette, qui ne songeait guère à elle, du reste, et avait son cœur et sa pensée tournés vers son père, que le moine menteur prétendait être traqué par les gens du roi. ' De la rue des Prêtres à la rue de l'Oratoire, il n'y avait que quelques pas. , ^ ' Frère Ignace marchait rapidement, et Odette avait peine à le suivre. .



DE PARIS 225 ' A Titée de la rue de l'Oratoire était une petite boutique dont la porte était surmontée d'une pluque de fer-blanc sur laquelle un peintre de hasard avait peint un animal qui finissait, en le regardant Irien, par ressembler à un mouton. C'était l'agneau pascal, et cet emblème était renseigne du pieux commerce exercé par la sœur du sacristain. En effet, derrière les vitrines, on apercevait des statuettes en plâtre représentant la Vierge et les saints, des médailles à leur effigie, des croix de différentes couleurs, des rameaux de buis, des palmes en bois peint et des bénitiers de formes diverses. Il y avait même sous verre des os de saints et 'de saintes et quelque menus morceaux de la vraie .croix. Au fond de la boutique était assise une grande et spolie créature embéguinée dans une grande coiffe blanche^ portant au cou un rosaire à gros grains et un léger duvet sur la lèvre supérieure. Cette lemme s'appelait sœur Schoiastique. » Elle connaissait sans doute frère Ignace de longue main, et ne s'étonna ni de son pourîMunt de gentil43.

**The text on this page is estimated to be only 16.28% accurate**

8 LEâ E\$tcnOLIBRS )nime, ui dé cette lonfçue rajnète qui vettàii de .er Maurevcrs. . , Èile s'iv^flç^ d'un air iâvëiîàit, piiis lid^k tBiHbèr ir Odette pâle et toUi en pleurs un regard d'diseâu e proie apercevaill tihé bolômbe. — Ma sœiir, lui dii lé itidiàè kn blighani dé 1 oeil, oici une pauvre jeune fille qui a côuru leé pliis rands dangers... — Ahl la chère enfant, geignit sœur Scholàsti^ue d'une voix de fausset. ^ — r Je vous la confie, — Pauvre petite. — Jusqu'à ce soir, ajouta le moine. Odette regardait la marchande de sainteté avec me vague terreur. — Mon enfant, dit frère Ignace, je vais tâcher l'avoir des nouvelles de votre père «t j'espère vous •éunir à lui dès ce soir. La jeune fille geignit. — Aht soyez béni| monseigneur, ditHsUe. — Restez auprès db cette sainte femme, poursuivit frère Ignaee; elle aura soin de vdus.

**The text on this page is estimated to be only 25.55% accurate**

Dfe PAiiis n? Et se penchskat vers, sœur Scholasti(|iie, il lui dit à l'oreille : Si vous he voulez pas i)û6 le curé de SàintGermain l'Auxerrois vous retire votre boutique, vbiis j[iirefadrê^1^arde à laisser écttapt>ét cbtte enfant. Il y va de la fortune de l'Église... Et sur ces mots il baidil ^Ûsmikilàit Ift lâaili d'Odette et s'en alla. Il s'en retourna rue des Prêtres: Ah! mon père, dit le sacristain Guillaume, vous paraissez grandement occupé ce matin. Oui, fit le frère Ignace avec modestie, j'ai éU quelque besoj^ne ce matin. Il entra dans la boutique èl repHi sa robe de ♦ moine. ' ^ Kt lé jeuie Hbhiiiié, qûë (Étti-il ett làire? de« manda Guillaume. —Le garder. — C'est qu'il fait un tapage d'enfer... — Tant pis pour lui. Entre dans la caverne où tu Fas enfermé. -~Et puis? — £i rosse-le d'importance; il se taira.

**The text on this page is estimated to be only 25.68% accurate**

18 LBS ESGHOUERS — Mais juâqu a quand le garderai- je? — Jusqu'à ce que je vienne le prendre. Et le moine, qui venait de se refroquer, s'en alla nunnurant : — Puisque le vrai Godefroy est mort, il faut que j'en trouve un faux. Je ne veux pas laisser échapper la fortune du Gardailhan • U reprit le chemin de la rue aux Ours, et lit encore cette réflexion ; — L'histoire de cet imbécile, qu'on appelle Amaury le Sage, n'est pas non plus à dédaigner, et j'ai le pressentiment que cette petite Odette sera, elle aussi, une source de fortune pour notre sainte communauté des carmes deschaux. La rue aux Ours était cernée par les archers du prévôt, messire François Gornebut lorsque le frère Ignace y arriva. Et messire François Gornebut lui-même était à leur tête. Digiiiized by Google

**The text on this page is estimated to be only 23.90% accurate**

XIY M essire François Gornebut, prévôt des archers et gouverneur du Châtelet^ meaaïtfprt joyeusement le veuvage. Il ne regrettait ni sa première femqie, qui l'avait fait noble et riche, ni la seconde, qui, jeune elbelle, Jtti avait donné de l'amour. Mcbsire François Gornebut était un joyeux compagnon, le verre à la main, comme on Ta pu voir pendant le souper où il avait pour convives messire le baron de Gardailhan et le jeune aire de Main-\* Hardye, son lieutenant. • On se souvient que celui-d était parti lorsqu'il avait entendu retentir sous la croisée la chanson du

**The text on this page is estimated to be only 26.13% accurate**

S30 LES ESCBOLIERS clerc KûlioQ, puis que CardaiihSn^  
demeuré seul avec le prévôt, lui avait conté comment il avait fait disparaître  
son neveu, comment il l'avait cru mort, et ce qu'il alisrit faire pour le  
retrouver. Après le départ du baron, messire François Cornebut était donc  
demeuré seul. Seul, en face d'une dizaine de cruches vides et de des restes  
d'un copieux repas. il était de belle humeur comme un hojnme qui digère  
bien. Or, au lieu de iregagiièr son lit, il demeura dans son grand fâtiteûii, les  
yeux demi-dos, réviint à sa vie agitée et si bien remplie, à ses aventures et à  
ses amours. ^ — Ce diable do Main-Hàrdye l nrmura-t-il , à cette heure  
il a enlevé la petite... Mais commeiit vont-ils s'arranger, Maurevero et lui"?  
On a beau être frères d'armes, il y a des choses qu'en ne partage pas... au  
moins de gaité de cœur. \*El il eût un gros rire égrillàhl sur 'ses lèvres  
pUpelardes. ' Puit il se prit k soigër à celui des. deuxquiv de gré ou de  
force, serait l'heureux de l'aventuré. 11 Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 24.32% accurate**

. DE FilllS 931 avait bu de bon et vieux viu, il b était ccUaulié ie  
\* cœur au souvenir de sa jeunesse; son ima^âuation s'échaufia parèlilemetit.  
— Cornes de Satan! se dit-il, il ierait beau voir, en vérité» que lorsque ses  
lieutenants eurent les fillettes, le haut et puissant sei^ueui\* Cornebul de-,  
meurât dans son fauteuil I Sur cette belle réilexion, il prit une baguette  
d'ébène et frappa sur un timbre. Un page accoiirut. Ki plus ni moins que le  
roi, les princes et les gens de haute qualité^ messîre François Gomebut,  
prévôt ddSt archers» a vai t ses pages. Celui qui se présenta était un joli  
mignon de seize ans, au rire gouailleur, à la mine effrontée , et qui, pour  
deux pistoles, eût Tait la nique au bon Lieu. On le nommait Landrinet. .  
Landrinet demanda en entrant : — £st-ce que Votre Seigneurie désire se  
cou\* cher? — Non, piirdieù ptis f s'écria Ib prévôt. Landrinet était Uatteur  
et insinuant. ^ — Votre SeigxieùHd a bibh sbtipé, bb le voit, dit-îL

**The text on this page is estimated to be only 23.73% accurate**

131 LES £SCUOi.I£aS ' — Ueu î lieu! répondit le prévôt d'un air débâtitude achevée. Et Votre Seigneurie se trouvant spule\*.. ^ — Ma Seigneurie s'ennuie, dit Gornebdl. I B^ifr-j^ essayer de la distraire? — C'est pour cela que je t'ai fait venir. Landrinet salua. ' ^ Dis donc, reprit le prévôt, tu es un garçon de sens et d'esprit, et je te vais consulter. — Votre Seigneurie me comble... — Que penserais-tu donc d'un saint qui. serait plus honoré que Dieu... Je penserais que c'est impossible. — D'un connétable qui serait plus puissant que le roi... C'est difficile. — D un lieutenant qui s'amuserait quand son général s'ennuie? Ah t dit Landrinet qui saisit Tailusion au vol, ce serait absurde. i — £h bien ! cela est, cependant. — Plaît-il ? fit Landrinet. . I • • i I Digitized by Google



DE PARIS 133 — Le lieutenant dont je parle se nomme Main-Hardye. Ah! ah! — Le gaillard, avec ma permission, du reste a quitté la table, pour s'en aller courir ses aventures. Où cela? demanda Landrinet, qui avait tous les vices d'un page accompli et, par conséquent, était heureux. — Au pays latin, où, de compagnie avec un garde du roi nommé Maurevers, il va enlever une fillette. «-Veux-tu! fit dédaigneusement Landrinet, les filles du pays latin sont morceaux de lie commune et non de chère lie. Que Main-Hardye passe la rivière; rien de mieux; mais un homme de qualité comme votre Seigneurie ne saurait timenter. — Hélas! soupira messire François Gornebut, je n'en ai nulle envie. — Cependant votre Seigneurie n'a pas dit son dernier mot en galanterie. — Hé! hé! qui sait, mon pauvre Landrinet? — On donnerait vingt-cinq ans à votre Seigneurie, tant elle est bien conservée.

**The text on this page is estimated to be only 20.63% accurate**

LES ESCHOLIERS — Yrâiment? fit le prévôt. — Et de belle prestance, ajouta le page. Messiro Gornebut se rengorgea et songea à la eille dame qui , jadis , L'âtait trouvé si beau arçon.— Votre Seigneurie n'aurait cpi\*à vouloir, pour Ire adoré, murmura le tlatteur Laudrinet. — Tu crois? — £t je connais deux belles dames... A ces mots Gornebut dressa l'oreille comme un destrier à son son du cor. — Des femmes de qualité, morbleii ! poursuivait Laadriiii, qui, l une ou Tautre, et peut-être toutes les deui^ tomberaient de mal d'amour pour Votre Seigneurie. — Et quelles sont dô#kC ces belles dames? demanda le prévôt qui se leva de son fauteuil et se mit à promener son ventre énorme par la salle. — Deux sœurs. . , — Ahl ahl . . . — Y'euves ii»utes deux et logeant au m^me logis. — Tu les connais donc?

**The text on this page is estimated to be only 19.38% accurate**

DE PARIS 23tS — A bë Heû céler à Votre Seigneurie, je liii dirai que je courtise l'une d'elles. — Ah ! drôie I fit Goroebut. » Mais je sais trop le respect qiie je dois à Votre Seigneurie pour iie point respecter ses désirs et ses Volëhiëâ: — G'est-à-dire que si celle que lu courtises me plaisait.: Je m'adresserais à la sœiir. — Tu 68 uû page accommodant, Landrinet; mais où les peut-on voir, ces dames ? — Ėn leui' logis. — Quand? — Si Votre Seigneurie était un simple mortel, je lui dirais qu'il faut attendre demain ; mais le prévôt des archers peut aller où bon lui semble au mépris du couvre-feu et des édits. — C'est parfaitement vrai, dit Gomebut. — Et si \4re Seigneurie voulait s'encapuchonner de foçonner à n'être point reconnue et sbrtir, en mon humble compagnie, du Chutelet par la poterne du bord de l'eau. «•

**The text on this page is estimated to be only 27.92% accurate**

Sa6 . LES £SGHQLI£RS — Mais, mon mignon, observa le prévôt, sais-tu qu'il 68t près de deux heures du matin ? — Oui, certes. -i- Elles seront couchées, tes belles dames. Landrinet eut un sourire protecteur. — Je pourrais, dit-il, conter à Votre Seigneurie que ces dames seraient trop flattées de la visite d'un homme tel que Votre Seigneurie, pour ne point se lev6r sur-le-champ, mais. . . . — Mais? fit Gornebut anxieux. — J'aime mieux dire la vérité. Ces dames ni'a^ tendent. — Hein? comment ? dit le prévôt stupéfait. — Quand j'ai fini mon service auprès de Votre Seigneurie, reprit Landrinet, je m'esquive du château. — Ah! ah! — D'ordinaire Voire Seigneurie se met au lit bien avant minuit. -r C'est vrai\*; mais cette fois, c'^t la faute de Gardailhan, qui ne se pouvait plus en aller. — Alors, je m\*en vais voir ces dames. — Fort bien, dit le\*prévôt. Digiizeci by Google

DK PAHIS 237 — Et elles me doivent attendre ce soir, comme les autres nuits, et même je ne répondrais pas, ajouta le page avec un grain de fatuité, que mon retard ne les inquiétât fort. — Mais enfin, demanda le prévôt, comment sont-elles? • • — L'une a vingt-trois ans, l'autre trente. La première est blonde, la seconde est brune. — J'aime mieux la blonde, dit Gornebut. — Que Votre Seigneurie soit louée pour ce mot, dit le page. C'est la brune que j'aime. Messire François Gornebut retrouvait tout à coup ses vingt ans et son esprit d'aventures. Il fit apporter son épée et son manteau, suivit le conseil de Landrinet et s'encapuchonna. Puis, il descendit l'escalier qui était fermé par la poterne du bord de l'eau. La sentinelle, qui reconnut Landrinet, laissa passer le prévôt sans le reconnaître — Et où logent-elles, ces belles dames? demanda messire Gornebut, lorsqu'ils furent hors du Ghâtelet, sur le bord de l'eau. , . Dans la rue Saint-Denis\* \* ^ \* \*- Ahlah!

**The text on this page is estimated to be only 21.36% accurate**

m LES ESphOLILERS — Tout à l'angle de (a nie aux Owr». .Le prévôt se frappa le front. ' ^ Mais\* dit-il, est-ce^ guc^ ce p'eat pas \s\ cu^ ' aux Ours que loge une fpmn^e .nommée la firé— Ah! -dit Landrinet, je crois bien. C'est uufi gaillarde.;;, et une femine bien util^. Maître Gornebut se. prit à rire : » G^est justement chez la Brébaigne, dit-il, que Maia-liardye doit conduire sa fillette. —Eh bien t fit Landrinet, nous serons voisins. . Et il ût.prendre le pont au Change au prévôt des » archers et le conduisit tout droit rue Saint-Denis, malgré le brouillard qui allait s'épaississantde plus en plus. En effety et en dépit du couvre-feu , Landrinet avait eu raison. 0 Lès belles dâmes n'étaient point couqhées. Le page n'eut qu'à laisser relomber une seule l'ois le heurtoir sur la porte d'une petite maison qui n'avait qu'un (Uage, pour que cet^ porte s'ouvrit^ Est\*ce toi, mon bien-aimé? dît une voix dans l'ombre.

**The text on this page is estimated to be only 29.85% accurate**

DE PARIS tag a — C'est moi, et je vous aipène de la compagaie, mes belles^ répondit Landrinet. Le prévôt a'était glissé derrière le page, dans Fa!\* lée humide, et la porte s'était refermée. — Cornes de Satan! dit-il; mais il fait noir comme chez le diable I — C'est par rapport au couvre-feu, dit une voix de femme dans Tobscuri té. Les édits... — C'est moi qui suis chargé de les faire respecter, répondit Gornebut, et je vous autorise à rallumer vos lampes. On lui répondit par un éclat de rire. En même temps, une inaiiii mignonne et douce comme da satin prit la sienne et Fentraîna douce^ ment. Pais une porte s'ouvrit et le prévit se trouva au seuil d'une chambre à tentures rouges, qui n'avait ai portes ni fenêtres. Un gra^d feu pétillait dans la cheminée, et il y avait, suspendue au plafond, une lampe c)ui projetait autour d'elle une clarté mate et voluptueuse. Alors messire François Cornebut regarda ces

m LES ESGI10I.1ERS deux femmes de qualité tant vantées par le  
page Landrinet. En effets l'une était blonde et l'autre brune. La première  
était frêle, délicate, assez jolie; l'autre était blanche, grasse, rebondie et  
rondelette. C'était la vraie femme de trente ans, qui aime^ l'adolesoence  
avec fureur. Elle prit Landrinet par la taille et le baisa ten» drement sur la  
bouche. La jolie blonde caressa les joues empourprées du prévôt et lui dit : '  
A la bonne heure, tu es un homme raisonnable, toi. • ■ — Mais, s'écria  
mesure François Gomebut, tu es un naïf, Landrinet.. — Pourquoi,  
monseigneur? ^ Parce que tes femmes de qualité sont des Hbaudes et que  
nous sommes en un clapier. Landrinet se prit à sourire. — Votre Seigneurie  
s'y trouvera toujours mieux, dît-il, que par les rues, où le brouillard est  
froid... — Amen ! dit le pi^ôt. Digiiiized by G



**The text on this page is estimated to be only 27.12% accurate**

DE PARIS M Et iU^installa au coin du feu» t Mëssire François Cornebutj comme tous les vieillards, dormait peu. Le premier rayon de soleil l'éveilla. La beauté blonde somineillait, la beauté brune pareiliemeiit, et sur son sein demi-nu, le page Landrinet avait laissé tomber sa tête bouclée, rêvant sans doute des voluptés célestes que Maliomet promet à ses disciples. . ^ Cornes du diable ! holà l cria Cornebut. eette voix retentissante, qui était celle du maître, le page se leva tout d'une pièce, tandis que les deux femmes de qualité s'éveillaient en sursaut. — Comment l déjà? Qt la beauté blonde. Landrinet avait doiiié le prévôt pour son oncle. — Ah l dit la beauté brune, qu^il nous laisse donc dormir, ton bëlître d'oncle. Tout beau, ma jolie ribaude, dit le prévôt, j'ai bien d'autres choses à fouetter maintenant. . ' Landrinet s'était vêtu à la hâte. . — Mon mignon^ dit le prévôt, il ferait beau voir un homme comme moi s'en aller à pied par les I U

**The text on this page is estimated to be only 9.86% accurate**

r ^% LES fîSG^Of.|ERS rues-, au matin, et r^ji^lfer au p)i^(e|et  
cqqime un cuistre qui n'a qu'un haut-de-chausses. Ya-t'en Et il posa deux  
pistoies sur un çlr.eşşpir dj^aut à la jolie blon<ilş : — YqilH» ma .«lie, rie  
m9h H^^^^ HB Uôl m^tenient poq? k io.uy 4ft Sai^t^M^delfi^i^e, \^ p.ş.  
Landrinet s'ep alla^ laissant le pcévô^ çonPips^: gnie des deux femmes de  
qualité. Mais il revint au bou| dq cinq iniqutfi^ tout efbré. — ^ qui çianc en  
as-tu? demapd^ Ifi p.rfv^t. » On % faU 4e . hieUes dan\$ fliwMlir» 4»t te  
page, tandis qup nous dovuiioas. — Et qu'a^t-on fait? demanda Çprnelttqf?  
<{|U^ de paillard çt d^ ribauçl qu'il é^ait rt^vç^y, rç^trouva tout à coup  
prévôt des archers. — Les bourgeois q;H ti^é uft garde lin rvi. —Où cela?  
— Chez la Bréhaigpe. — lilais ce n'est pas un g£(r(îf> yoj\* ç\*fst Main\*  
Hardye I ş\icria le pr^vo.t. Digitizeci b

**The text on this page is estimated to be only 26.76% accurate**

— Ndti| cé n'est pas Main-Qardye. €'4ft Maurevers. ^ËtMàin-  
ltàrdyet — ^ Il est si grièvement blessé, qu'un barbier qui irient de le panser  
dit qu'il n'en reviendra pas. ^ Et tu nie dis que ce sont les bourgeois? — >  
On ne sait pas... Les uns disent que c'est un prentiiliomme qui a pris la fuite,  
emmenant la fil« lette. Messire François Goruebut, en eiitendaut ce récit, se  
soucia fort peu qu'on le vit sortir d'une maison douteuse. . Il s'élança au  
dehors, et alla donner du ne^^ et du ventre contre un rassemblement de  
populaire. On causait avec aaimàtiôn; il écolita. — Le ctievàlier du guet,  
disait un bourgeois, faisëtiti là roiidë du inatin, ëst ëiltlré dâiis là ^nè àux  
Ours. Oii lui à dit ce qui s'était passé, et il a fait, enfoncer h porte de la  
Bréhaigne, qui ne vouliiU pàs ouvrir. Alors, on a trouvé le garde du roi mort  
et son ami qui n'en vaut guère mieux.

**The text on this page is estimated to be only 29.48% accurate**

214 . LES ESGHOLIERS — M«i6,4it un autre homme dû  
{peuple» on^dit ' que le père de la iillette l'av^-eiumence. " ^ Oui, iftè}s le  
chevalier du guet n'a pas voulu . le croire. \* ' . « — Ah! . Il dit que ce sont  
les bourgeois qui ont fait le coup. ■ ' . ' . \* Messire^François Gornebut ne  
voulut pas en éntendre davantage. n s'élanca vers la rue aux Ours. Le  
chevalier du guet avait fait venir des archers pour cerner la rue. En- outre, il  
y avait des reitres. à cheval au nombre de^inq ou six. Le prévôt se fit  
reconnaître et sauta sur, le cheval de Tun des reitres en s'ëcriaot : ' ^ — (lace  
l place au prévôt des archers I ^ C'était en ce moment que frère Ignace,  
redevvenu moine , s'acheminait vers la niaison de la Bi^ haigue. . ' Digitized  
by Google

**The text on this page is estimated to be only 27.41% accurate**

DE PARIS XV Place i place I criait le prévôt ded archers. — C'est le prévôt l murmurait la foule. n parait qu'en dépit de son humble origine, de sa paillardise et de son goût prononcé pour la bonne chère et le bon vin , messire François Gomdrat avait toujours pris très au sérieux ses redoutables fonctions, car les bourgeois de Paris le craignaient comme le ièu, la grêle et le mauvais temps. Aussi, lorsque ^on nom eut, circulé parmi la foule, la foule s'écarta. Messire Cornebut longea toute la rue aux Ours et arriva à la porte de la Bréhaigne. Le chevalier du guet s'y trouvait. 44. 'j

**The text on this page is estimated to be only 18.59% accurate**

ttô LES ESCUDLIËRS 11 reconnut son chef et s'empessa de venir audevant de lui. ' Messire François Gornebut était devenu menaçant : — Que se passe-t-il donc ici ? demanda- t-il. Et il mit pied à terre. Le chevalier le conduisit au premier étage de la maison, où uné douzaine d'archers entouraient le' cadavre de Maurevers. Car Maurevers était bien mort, et le moine lui avait fort galamnient perfdté les QèUt i^ôttttittnsr Quant à Main-îiardyie; qui respirait encore et avait toute sà »»»tthai^nei dh ratiftit jliftlcésdi^ le lit où naguère était Odetie évanouie. Gortiébnt fit ped d'attention à Matufev^ il allà droit à Main-Uardye. Ce!oi-ci etit tin fibnirire en le voyant: — La âliette m'a coûté cher, dit-il. Le chevalier du guet vonlnt t^rendhi M pkrdlfe et. prouver au prévôt que c'étaient des bodrgëoii^ dû quartier qui avaient mis ces deux gentilshomines en cet état. . Mais Gornebut lui imposa silence. Digilized by Googl(

**The text on this page is estimated to be only 20.75% accurate**

DÉ PARIS 17 En 1793, le 10 août, Main-Hardye secoua la tête, ce qui signifiait que le chevalier du guet se retirait : Goraebut tira un signe et tout le monde sortit de la chambre du blessé, à l'exception du barbier qui lui avait donné des soins et lui fit le premier pansement. Goraebut l'interrogea : L'état de ce gentilhomme est-il désespéré? — Je le crois, dit le barbier. ^ Peut-on le transporter hors d'ici ? Non, il mourrait tout de suite; ^ C'est bien; Y'a-t-il Main-Hardye avait fait signe au prévôt qu'il avait une chose grave à lui confier. Lorsque le prévôt fut seul au chevet du moribond, il lui prit la main : ^ j'en t'aimais bien, dit-il. Mais, je vous le rendais, répondit Main-Hardye dont la voix était si faible que le prévôt avait été obligé de se pencher sur lui, et je vais vous le prouver. Ah! fit Goraebut étonné. — C'est Main-Hardye qui m'a trahi dit-il.. — Et non les bourgeois?

**The text on this page is estimated to be only 23.65% accurate**

S48 LBS ESCHOLIERS — Il n'y avait pas de bourgeois. Nous nous sommes battus pour la petite. — Mais alors», dit Goroebut, eoaïment se faji-ii que Maurevers soit mort. ■ \* ' C'est le moine qui l'a .tuë. » Quel moine? exclama le prévôt, au comble de la surprise. ~ Le moine deschauk. Mais avec quoi?,, mais comment"? . — Avec une épée. Gornebut regarda Main-Uar dye d'un air de doute. Mou fils, dit>il, je crois que tu as le délire. -^Non. — Hais les moines n'oqt pas d'épée. . — D n'était pas habillé en moine, il avait un pourpoint de buffle et une rapière au côté. Demandez à la Bréhaigue. ' Gornebut cria : — Holà I qu'on m'amène la ^éhaigne t Le chevalier du guet accourut : — Monseigneur, dit-il au prévôt, j'ai fait lier les mains à la Bréhaigne et deux archers la gardent à vue.



' DE PARIS 249 AmeDez-^a-moi ! ordonna Gornebut. On amena la Bréhaigne, qui pleurait et criait, protestant qu'elle était innocente de la catastrophe dont sa maison venait d'être le théâtre. — • Gomment cela s'est-il passé? demanda le prévôt. La Bréfaaigne raconta de point en point tous les événements de la nuit^ et son récit se trouva con- \* . forme à oeluf de Main^Hardyc Seulement elle ne put dire que celui qui avait tué Maurevers fut un moine. Et comme Maîn-Hardye persistait à soutenir que le meurtrier de Maurevers était bien un homme d'église déguisé en gentilhomme, frère Ignace entra. Il avait sa capuche rabattue et on ne voyait que ses yeux. — Heureux, dit-il en entrant, heureux ceux qui vont mourir, car il le^ir sera donné de contempler Diai dans toute sa gloixB. -\* Que nous veut ce vendeur d'eau bénite? fit messire Comebut. Mais le moine alla droit à lui.

**The text on this page is estimated to be only 16.88% accurate**

itb LES ÈSGHOLIERS -r On m'a dit qu'il y avait id iifi hbiiitiie  
i^ai va ilioui'ir: dit-ii frtiidetiieat. tl èki ireMdildHk.:. dit lè ^tèkôï. Le  
moine ârréttt èOr lô i^é^ôt bë i^àHi câliiict êt fascinateur dont tout le  
inonde subissait l'ascendant. — Je le souliaiïë, dit-ii; îiiaiâ, eh iÀik ^liâlilé  
de ministre de Dieu, je l'Ui apporté les consolations de l'Église... — Youlez-  
Vouà tous con|sser, Màiii-Hàrdyë? dit le prévôt espérant se débarrftsëeb  
aiiist âii hibiiië: oui; fit Main-Ûâirdë d'Uii slj^: . ~ Au diable i les esprits  
faibles quQ la liiort bojttmem\ muMiiui^a Gdiiiëtttti: Èt il ordonna qu'on  
mît la Bréhaigne en liberiS; ^U'oiî transportât le cadâvrè de Mâurèvéré au  
Louvre, et qu'on cessât de molester les l)ourgébi§ dti quartier?. . Httfè  
céihnie il sdry le iUbtne i»èvi3ft bipte^ ' et Main-Hardye jeta un cri: C'est  
lui, dit-il, c'est bieti Idl. A ce cri, Gornebut rentra. — Hein ? dit-il, qdë  
vôisHU 1

**The text on this page is estimated to be only 28.04% accurate**

PAflS m -rr Le fpoioe) répë^ J^ain^ar^ye avec on gesta  
d'épouvante. — Un homme va mourir, clit frère Ignace. Le moiie... le  
moiQe... disait toujonn Main\* Hardye\* Frère Ignace le regardait avec  
compassion • — Mais quel moinef fit Cornebat impatienté. Celui qui... En  
ce moment, Main-Hardye vomit une gorgée de sang et ne put acheter. La  
Bréhaigne était demeurée au seuil de la cham\* bre^ et, elle aussi, elle avait  
reconnu frère Ignace. Mais le regard de ce diable d'homme l'avait pétrifiée.  
Ce pauvre seigneur a le délire, balbutia-t-elle en désignant Main-Hardye.  
L'impatience gagna Cornebut. Allez-vous-en tous au diable I dit-il» ear je  
ne comprends rien à cela. Et ii s.en alla, en etfet, et laissa le moine et la  
Bréhaigne seuls au chevet du moribond. Alors, frère Ignace prit son  
moudtolr et essuya

**The text on this page is estimated to be only 25.46% accurate**

252, LES ÆSGHOLIERS délicatement les lèvres ^sanglantées dé Main\*' Hardye. — Parle, maintenant, lui dit-il. ^ C'est vous..., dit Main-Hardye qui retrouva l'usage de la parole. . ' --Oüï. ' «- C'est vous qui avez tué Maurevm. — Je t'ai vengé... Le moribond secoua la tête. Ce n'est pas à cause de jsxoi, dit-ii» que vous l'avez tué. ^ — Que t'importe I Vous êtes Tenuemi du prévôt. — Tais-toi! • — Et du baron de Cardailban. A^ce dernier mot, le^moine se pencha sur lui : — Si tu dis un mot, je t'étrangle, dtt-il. Main-H^dye se tut.

**The text on this page is estimated to be only 17.76% accurate**

DK PAHiS 253 XVI te moine entraîna la Brëhaigne dans un coin de la chambre. , — Ce n'est pas pour ce soudard que je suis reveau, lui dit<sup>41</sup>« — Pour qui donc? fit-elle effrayée. — Pour toi. Æile le regarda avec stupeur. ~ Si tu ne veux mourir de maie mort» continua frère Ignace, il faut que tu ^ois à moi corps et âme. . -'Que voulez-vous donc de moi? . Tu as vu l'enfant volé? — Ôh! souvent... ' — Le reconnaitrais-tu? —Certainement. t  
46

4 m L£S£SGHOLI£RS — Eh bien l reprit frère Ignac à mi-voix, on a tué cet enfant. La Brébaigne jeta un- cri et se signa. Et il faudra en trouver un autre, reprit frère Ignac; et quand on l'aura trouv », si tu ne veux périr misérablement en ce monde et brûler dans Tautre»\*. ~ Grand Dieu I — Il faudra bien que tu affirmes que c'est bien celui qui a été exposé, il y a quinze ans, sur les marches de Téglise Saint-Germain l'Auxerrois.

\*.....'«..... Cependant, Amaury le Sage, prisonnier du sacristain, méditait tristement sur les vicissitudes^ humaines et se tenait le discours suivant, dans ce caveau sombre qui lui servait de cachot : — Cette nuit, j'ai enlevé le corps de Gotlieb, et plus que jamais, j'ai été digne de ce surnom de Sage que mes camarades m'ont donné. Mais la sagesse a ses heures de folie, et ce matin, au petit jour, j'ai été bavard, inconsidéré, j'ai livré une partie de mon secret à vingt escholiers, et mon secret tout . Digitiz^ by Google

DE PARIS entier à uq moine qui certainement en abusera, et à la merci duquel je me trouve désormais. Évidemment) ce moine est un suppôt de ia reine mère, et je serai pendu comme Gotlieb. Si encore je pouvais m'échapper. . . Amaury avait fait le tour de sa prison en tous les sens; mais les murs étaient épais, la fenêtre garnie de gros barreaux de fer, et la porte trop solide pour être enfoncée. Cependant Amaury chercha à en desceller les gonds ; mais il ût du bruit dans cette opération et maître Guillaume le sacristain reparut. — Quevoulez^voos? Iuidit41é — Je veux sortir. Guillaume se mit à rire et referma la porte\* Amaury se livra alors à un violent désespoir ; il frappa de la tête^ des pieds et du poing contre la porte, contre les murs, appelant au secours. Guillaume ût la sourde oreille. Amaury continua son vacarme. Il le continua jusqu'au moment où frèi\*e Ignace ayant repassé devant la boutique, donna l'ordre à Gutlflatfme de rosser Amaury.

286 LES KSCHOLIERS Guillaume ne se le point répéter.

Amaury avait à peine vu la porte de sa prison s'ouvrir, qu'une grêle de soufflets, de coups de poing et de coups de pied tomba sur lui. — Grâce! disait l'étudiant, grâce ! — Te tairas-tu? demanda enfin Guillaïune. — Oui. Je te le conseille, dit le sacristain, car je suis prêt à recommencer. A partir de ce moment, Amaury le Sage médita plus que jamais sur l'instabilité des choses humaines, mais il ne fut plus de bruit. Une heure s'écoula. • Enfin le moine reparut. Cette fois, il avait bien son froc de carme deschaux et il ne restait rien en lui de ce vaillant gentilhomme qui s'était si bien escrimé contre Maurevers. — Mon garçon, dit frère Ignace, avec un accent de dédain, je suis de plus en plus converti à l'opinion que j'ai émise ce matin. Amaury le regarda. — Je t'ai dit ce matin que tes compagnons les Oigitized



DE PARIS S57 \* escholiers étaient des bélîtres de l'avoir surnommé le Sage ; c'est le fou qu'ils auraient dû dire. Amaury soupira. — C'est le fou qu'ils auraient dû dire, reprit frère Ignace, car tu entasses sottises sur sottises. Je t'ai laissé ici ce matin en te promettant de venir te prendre,' et tu cries à ameuter le quartier. — L'homme à qui tous m'avez confié m'a battu^ dit Amaury tristement. — Il t'a battu parce que tu faisais du bruit. — Pourquoi m'aviez-vous enfermé ? ' — Parce que je ne voulais pas que tu pusses m'échapper. — Ati I dit Amaury, je le vois bien, vous voulez me livrer à la reine mère. — Imbécile 1 dit frère Ignace, je n'aurais pas eu besoin de t'enfermer pour cela.. Il m'aurait suffi d'appeler un archer et de lui enjoindre de te conduire au Louvre. — Mais enfin, que voulez-vous faire.de moi ? ~ Rien, ou tout, cela dépend. — Que voulez-vous dire ?

**The text on this page is estimated to be only 25.81% accurate**

2«3 LES ESCHOLIERS 1- D'abord, je vais te faire quelques questions. Tu te nommes Amaury ? — Oui. ■' ^ ', — Be quel pays es-tu? — Du pays de Touraine. — Ah 1 ah I... Et quelle est ta famille ? L Je vous rai dit: une famille de gentilshommes. — Tu tiens beaucoup à ton Hom î — Mais... damet . Si on t'en trouvait un autre... ^ Amaury leva de nouveau les yeux sur ce diable de moine. . • — Et si, avec un autre nom, je te donnais une \* grande fortune... \* Pour la première fois depuis le matin, Fescholier eut une lueur de bon seiis. \* — Pourquoi donc vous gaussez-vous de moi ? demanda-t-il. \* ^ — Je ne me gausse pas, dit le moine, je parle sincèrement. Veux-tu être baron, veux-tu être riche? — Si je le veux ! dit Amaury. Eh bien! suis-moi...

**The text on this page is estimated to be only 28.03% accurate**

DE PARIS m 9 9 — Mais ob me conduisez-vous encore ? — A mon couvent. Vous êtes donc un vrai carme deschaux? ^ Mais certainement. Amaury ne se le lit pas répéter deux fois ; il suivit de fort bonne grâce le carme deschaux, qui lui fit traverser la rivière au bac de Nesles, éviter soigneusement le pays latin, et gagner la rue 'd'Enfer par derrière les jardins du couvent. En route, frère Ignace avait coutiiiué : — Tu ne te nommes plus Amaury. --Bout lu te nommes Raoul. ^tt n'es plus gentilhomme du pays de Toutiine ; mais tu es né dans le Blaisois» — Très-bien. ~ A ceux qui te demandm)nl ton Age, tu diras dix-neuf ans» au lieu de vingt-trois. — Et puis, que faut -il faire encore ? — Tu raconteras que tu es né dans un château et que tu as ^té élevé jusqu'à Tâge de cinq ans par un grand diable de seigneur à barbe grise qui te faisait peur..

200 LES ESGIIOLIEUS Et quand on te demandera son nom, tu répondras qui! se nommait le baron. Je te dirai le nom quand il sera temps. <^ Après ? ût Amaury qui prenait goût à la substitution. — Après tu raconteras que tu es venu à Paris, en compagnie du vieux seigneur ét de son ccuyer qui t'avait prison croupe, que celui-ci s'est séparé du \* vieux seigneur et qu'il t'a conduit le soir dans une maison où était une femme à qui il fa confié, que cette femme^ le lendemain, t'a exposé sur les marches d'une église. — Mais, dit Amaury, quand j'aurai dit tout cela, comment serai-je baron ? — C'est mon aâaire. En ce moment, ils arrivaient à la porte du cou\* vent des Carmes. Gomme frère Ignace soulevait le marteau pour frapper, Amaury l'arrêta ; — Mon père, dit-il, pour la preoiière fois, j'en suis certain^ je vais vous paraître un garçon de sens. . DigUizoa by CoOglC

DE PARIS m — Voyons» fit le moine qui ne souleva point le marteau. — J'admets que les gens à qui vous aurez intérêt de persuader la vérité de l'histoire que je vais débiter soient édifiés et parfaitement crédules, il y aura en revanche, tous les escholiers nies camarades, et mon eousin le favori de la reine mère qui diront en me voyant : . — Ça, mais c'est Amaury. Frère Ignace répondit : Ta réflexion est, en effet, pleine de senj, mais elle ne prouve rien. • — Pourquoi ? « — Parce que dans le monde où tu vivras désormais, c'est-à-dire quand tu seras riche et baron, tu ne rencontreras ni ton cousin ni tes compagnons les escholiers du pays htin. Et frère Ignace souleva le marteau de la porte.de . son couvent fn ce moment, dix heures sonnaient au befi'roi de la paroisse de Sainte-Geneviève. 45.

**The text on this page is estimated to be only 18.44% accurate**

m LES ESGHOLIERS ' ^Parsaintlgnacede Loyola, mon vénéré patron, murmura le respectable économe, il faut convenir que je n'ai perdu ni ma nuit, ni ma matinée! £)t il lit passer Amaury devant lui. Digitized by Gopgle

XVII Depuis qu'ils avaient quitté la boutique de maître Guinaume le sacristain, frère Ignace, qui s'était jusque-là montré hautain, dédaigneux et impérieux, s'était singulièrement adouci vis-à-vis d'Amaury. Il lui parlait d'un ton affectueux<sup>^</sup> il s'était même plusieurs fois appuyé sur son bras, comme un père sur son enfant. Le frère portier en voyant rentrer l'économe suivi d'un mondain, comme on disait alors, témoigna quelque surprise. Mais frère Ignace ne daigna point lui donner la moindre explication. Il passa droit son chemin, conduisant Amaury, qu'il avait pris par le bras, et il le mena jusqu'à sa cellule, « Digitized by Google »

261 LES FSCIIOLIERS Mon garçon, lui«dit>ii alors, tu dois avoir faim et soif. ' - • — Dame! répondit naïvement Amaury. en secouant ses membres contusionnés, les coups creusent l'estomac. <— Gomme je ne puis te conduire à l'office en ce costume, poursuivit frère Ignace^ tu vas endosser cette robe. Et il lui donna un froc de moine. En même tertips, il se débarrassait de ses habits de gentilhomme ,\* que le Iroc avait dissimulés jusque-là. En même temps aussi, Âmaury endossait une robe de moine. Uuand ce fut fait, frère. Ignace conduisit lescholier à Toffice. Le frère <;ttisiniér accourut prendre les ordres du frère économe. Gdui-ci lui dit : — Mon frère, voici un jeune néophyte qui désire se vouer à Dieu et faire son salut parmi nous. Or, pour qu'il n'ait point une mauvaise opinion de l'existence des carmes descbaux, servez-nous à dé



DE PARIS S65 jeûner comme si notie vénérable supérieur^ dom Bufile, se devait mettre à tablo avec nous.' . Le cuiskiier s'inclina en homme qui avait compris sutiisamment. Mais, dit Amaury, je ne veux pas être moine. — Tais-toi donc, répondit frère Ignace à mi-voix; je dis cela à cause de nos projets. — Mais vous ne me ferez pas prononcer\* des vœux, au moins. \* Frère Ignace haussa les épaulesv — Déjeunons d'abord, ditril. Quatre moiniilons convers, qui faisaient Tofiice de marmitons, avaient dressé la table en un clin d\*œil. Amaury ébahi vit arriver successivement sur une nappe éblouissante comme la neige des Alpes, une superbe langouste, un jambonneau, des crevettes routes, une tranche de pâté de perdreaux et une demi-douzaine d'assiettes remplies de confitures sèches, et de ces menues pâtisseries qu'on ne savait alors confectionner que dans les couvents. Aux quatre coins de la table, on plaça quatre . flacons, dans lesquels étlaculaient, jaunes comme

266 LES ÈSCLiOLIERS \* de l'ambre, rouges comme le pourpre, ou vermeils comme les lèvres d'une jeune fille, des vins de haut crû. — Allons I à table... dit frère Ignace. Et il déplia sa serviette. Amaury croyait rêver. \* — Goûte-moi cela, mon camarade, dit l'économe en lui servant une patte de langouste, qu'il couvrit d'une onctueuse sauce à Tail. Et bois-moi deux doigts de ce fironignan, ajoutat-il en lui emplissant son verre. Tandis qu' Amaury mangeait et buvait, les yeux fixés sur le pâté de perdreaux, frère Ignace demanda des nouvelles du supérieur. Dom Bufile est-il levé ? — - Pas encore, répondit un moinillon\* Sa Grâce s'est couchée fort tard. ^ Et le frère correcteur? — Il s'est donné la discipline ce matin, dit le moiiùilon. — Ah! c'est juste, dit frère Ignace, c'est aiyour» d'hui Quatre-ïemps. l)t il servit du pâté de perdreaux à Amaury qui,

**The text on this page is estimated to be only 28.44% accurate**

« ' DE PARIS U1 en présence d'uu tel festin, se sentait pris d'une faim gloutonne et d une soif inextinguible. Puis il lui versa d'un grand vin de Guienne qu'on • avait fait chauffer au degré voulu. — Comment! dit Amaury, qui dévorait et buvait comme un faune, c'est la nourriture ordinaire du couvent, cela? — G'est-àwlire, répondit frère Ignace , que c'est l'ordinaire du supérieur et des moines qu'il invite à sa table. ^ Mais si j'étais moine... — Eh bien? — M'inviterait-il î — Sans doute, monsieur le baron. — Ah I c'est juste, dit Amaury, qui commençait à se griser, je suis baron. - \*.Et riche, dit frère Ignace. ^ Mais m'inviterait-il souvent ? — Tous les jours, si tu le veux. — Ah I diable 1 murmura Amaury en vidant son verre d'un trait, mais il y a tout profit à être moine.

.968 LES ESCHOLIBRS : ' — C^a vaut toujours mieux que d'être escholier, dit l'économe. ^ Oh 1 certes, fit Amaury charmé. Et il entama le jambonneau et finit flacon de muscat de Frontignan. . — Mais cependant, dit-il après un silence, il y a une chose que les escholiers ont, et que peut-être les moines n'ont pas. -r Quoi donc ? — Les bacheliers du pays latin. Frère Ignace eut un sourire pétri d\*indulgence. — Il est avec le ciel des accommodements, dit-Il — Vrai? -7- Mais sans doute, dit le moine. Et il lui versa encore à boire. — En outre, reprit Amaury, si les^ moines sont bien nourris, ils sont peut-être mal couchés... — Ils ont des lits de plumes, mon fils. — Mais ils portent une vilaine robe brune et mardient pieds nus. '•^ Baht au couvent... mais quand ils sont dehors... ne m'as-tu pas vu, moi, avec un pourpoint

DE PAUIS ^9 de bulïle, uti toquet 6uv i'ureille et une b.^uue  
rupière au côté? — C'est vrai. Mais... — Et puis , d'ailleurs , dit frère  
Ignace, qui te parle de te faire moine? — Hé ! mais, fit Ainaury qui  
commençait à être tout à fait ivre, c'est que cela ne me déplairait pas... Sa  
langue s'épaississait, et il avait le regard brillant et fiévreux de l'ivresse. Ah  
! dame i muriyura frère Ignace, c e^t que n'est pas moine qui veut. . —  
Plait-il ? balbutia Amaury. — n faut avoir des lettres de noblesse, — Mais  
puisque je suis gentilhomme. — Et un titre !.♦♦ — Vous m'avez dit que  
j'étais baron... Et Amaury, ivre-mort, roula sous la table. Alors frère Ignace  
appela le cuisinier. \* «—Qu'on ne laisse entrer personne ici, dit-il, et qu'on  
aille me chercher le frère correcteur. Le moine qui exerçait les terribles  
fonctions de » correcteur, et que nous avons vu assister avec frère

KO LES BSGHOLIBRS Ignace au trépas de frère Èi^sèbe, se rendit aux ordres de son supérieur. . Car si, eh apparence, et dans la hiérarchie, frère Ignace n'était que Féconome de la communauté, il en était, par le fait , et par des raisons mystérieu- . ses, le véritable supérieur. Sur un signe du frère Ignace, le correcteur fenna porte du réfectoire et se vint asseoir auprès delà table, sous laquelle Amaury ronflait déjà. — Vous voyez, mon frère, dit Féconome, que je n'ai pas perdu mon temps. ' \* — Gomment l dit le correcteur, c'est là le ûls du neveu de messke de Cardailhan ? — Oui. . — L'enfant exposé ? «— Justement. — Eh bien! qu'allons-nous en faire? « \* — Un moine, dit froidement dom Ignace. — Et puis? — Et puis le couvent réclamera la fortune de la branche aînée des Gardailhan. — Voilà qui est à merveille, dit le correcteur. Digitized by Google

DÈ PARIS 271 — MainleaiU, ajouta frère Ignace, écoutez-moi bien, mou frère. Je vous écoute, fit le correcteur avec l'accent ' de llobéissance. Pour mener cette affaire à bien, il serait peut\* être nécessaire que la communauté eût un autre supérieur, î— Ah f vous croyez? — Moi! par exemple, car dom Buûle est un ivrogne qui n'est pas à la hauteur de sa mission\* — Mais comment le déposer? — C'est ce dont je me charge\* — Vous le pourriez ? — Oh i très-facilement. — Commeut cela ? \* Monseigneur le cardinal de Lorraine, notre vrai maitre et supérieur, est à Paris en ce moment, et il tient du pape les pouvoirs nécessaires. Mais j'aimerais autant me débarrasser dedom Bufile sans \* le déposer. — Vous pourriez cela? — Oui, avec quelques petits préparatifs... — Lesquels ?

m LES ESGHOUERS — D'abord^ il faut maintenir dom Bufile en état d'ivresse. m 4 « 0 \* — Oh I c'est faciter dit le correcteur; justement il vient de s eveiUer, et il a demandé à déjeuner. ■ "4 — Voilà qui tombe à merveille I — \* Mais... ce garçon... allons^nousie laisser là ? 1- Oh 1 non pas, répondit le frère Ignace, et je vais vous confier mes instructions en ce qui le concerne. Écoutez-moi. Or, tandis que le frère Ignace et le frère correcteur conspiraient pour la prospérité et le bien-être de leur couvent, le seigneur dom Bufile avait, en effet, demandé à déjeuner. Gras, bouffi, les yeux demi-clos, enseveli jusqu'à . son triple menton sous ûn moelleux lit de plumes, le digne abbé ne laissait sortir de la courtine que sa belle main blanche qui venait de frapper sur ♦ un timbre. Il n'avait pas plutôt ordonné qu'on le servît, que » deux petits moinillons l'étaient venu habiller, laver et parfumer. Il avait changé de linge, épilé sa barbe^ rafraîchi « • - • •



m D£ PAHIS 273 sa tonsure, lavé ses mains dans une eau biancliie à la poudre d'amande : puis il s'était recouché en disant que les Romains, qui étaient connaisseurs en matière de bien vivre, ne mangeaient jamais autrement. Le déjeuner qu'on lui servit était digne du souper I de la nuit précédente, . Mais, en revanche, les vins étaient plus capiteux encore... Si capiteux même que dom Bufile qui, cependant, les portait à merveille habituellement, se sentit^ au bout d'une beure, plus ivre que jamais, et, repoussant le guéridon, chargé des débris de son déjeuner, il.s'ccria: — Quelle siij^^Hère fantaisie a donc le couvent de se mettre en marche et de s'en aller chercher une autre place t Il était pourtant admirablement situé dans la rue d'Enfer. Gonune le bon moine faisait à voix haute cette réflexion saugrenue, il entendit sonner les cloches du couvent,

**The text on this page is estimated to be only 26.29% accurate**

m LES ESGMOLIERS Elles sonnaient à toute volée, et dom BuMe, de plus en pins ivre, s'écria : • ' H — C'est les cloches qui ne veulent pas s'en aller t ^ En ce moment, frère Ignace entra. « Le moine s'était -fait un front sévère et chargé de nuages. \* t - Mais dom BufUe raccueillit en riant. — £ntendéz-TOus les cloches? dit-il. — Oui, mon p^e. I — Elles ne veulent pas... elles ne veulent pas... ^ Mon père, dit frère Ignace, Votre Grâce n'est pas dans son bon sens. — Mais si fait bien t balbutia dom Bufile, c'est le couvent qui quitte la rue d'Enfer. Ne voyez-vous pas que les murs tournent... tournent... tournent... Je vois, dit frère Ignace, que Votre Grftce est ivxe et hors d'état de recevoir dignement monsei\* gueur le cardinal de Lorraine qui vient nous faire une visite pastorale^ » Ah i mon Dieu 1 s'écria dom Bufile... Et, un peu dégrisé, il sauta hors de son lit. Frère Ignace poursuivit d'un ton sévère: — Votre Grâce est hors d'élat de se montrer.». Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 26.79% accurate**

DE PARIS 275 \*rMais si... mais si... Dora Bufile voulut faire un pas, trébuclica et n'eut que le temps de s'accrocher à un meuble pour ne se point étendre tout de son long sur le parquet. — Vous voyez bien que vous êtes ivre, reprit frère Ignace. , — Eh bien I fit le supérieur, tant pis i —Tant pis pour vous, monseigneur, reprit frère Ignace, car le cardinal a des pouvoirs. — De qui ? \* — Du pape. ^ £h bien 1 il fera que le couvent né s'en aille pas, alors. — n vous déposera, et vous condamnera à redevenir simple moine. . — Oh f fit dora Bufile en joignant les mains. \*- Simple moine, répéta frère Ignace, et enfermé pendant six mois.. — Enfermé! s'écria dom Bufile avec eliroi. — Dans le cachot du couvent., au pain et à feaul... Dom Bufile jeta un cri et tomba sur ses genoux.

**The text on this page is estimated to be only 26.81% accurate**

276 LES ESCIULIKUS — 0 mon frère 1 mon frère! mon cher frère I dilil avec raccent de la terreur» sauvez-moi I — Je ne le puis, dit frère Ignace. Dites au cardinal que je suis malade... — Le cardinal viendra ici et verra que vous êtes ivre. — 0 Seigneur Dieu t murmura le pauvre supé- \* rieur, ne me sauverez-vous donc pas de ce péril où je me trouve ? . ' , — Il n'y aurait au\*un moyen, dit. frère Ignace. — Ah 1 je le savais bien ! s'écria dom Bufile, que vous me sauveriez. ^ Mais, le voudrez- vous? — Oui, oui. — Eh bien 1 écoutez.. . —, J'écoute, j'écoute, balbutiait l'ivrogne... mais là, vrai, vous m'assurez que le couvent ne change pas de placé? — vous l'assure. Écoutez; vous savez que notre communauté a une succursale? A- Oui... à Palaiseau... Est-ce qu'eUe a changé de place aussi ? — Non, il faut y aller. Digitized by Google

I DE PARIS. 977 . — Quand? Tout de suite. On vous mettra dans  
 une litière, et vous partirez avant que le cardinal n'arrive. — Mais que lui  
 dira-t-on, au cardinal? ^ — Que vous étiez malade, que votre santé exigeait,  
 pour se rétablir, le grand air des diamps... ' et.. • — El... quoi encore?  
 fit dom Bufile que la perspective du pain et de l'eau avait consterné et livré à  
 toutes les aîtres de répouvante. — Et que vous m'avez laissé vos pleins  
 pouvoirs pour administrer le couvent pendant un mois. — Oui... oui...  
 administrez i dit dom Bufile, mais ne permettez pas que le couvent s'en  
 aille. — Il ne s'en ira pas, répondit frère Ignace, je ^ vous le promets... mais  
 il me faut vos pleins pouvoirs par écrit. — Donnez-moi une plume. \* \*  
 Frère Ignace fit asseoir son supérieur devant une table et posa devant lui de  
 l'encre, une plume ^ . et une belle feuille de parchemin. \* Hais la main de  
 dom Bufile tremblait si fort qu'il \* s'écria: - • uiyiu^uu Ly Google

278 LES ESCIOLIEUS — Bon t voilà la plume qui s'en va avec le couvent. — Éh bien l dil frère Ignace, mettez simplement votre nom au Las de la feuille, je la remplirai. Dom Bufile se laissa prendre la main par Téconome, et celui-Kîi, lui assujettissant la plume entre les doigts, lui fit tracer son nom et sa croix d'atrbé mitré assez lisiblement. Ce dernier effort épuisa dom Bufile. Il ferma les yeux, renversa la tête sur Tépaule de \* firère Ignace et s'endormit. Une heure après, une litière à rideaux de cuir, hermétiquement fermée, sortait du couvent des carmes deschaux et se dirigeait vers Palaiseau. Cette litière emportait dom Bufile simple moine, car frère Ignace avait rempli la feuille par une belle et bonne résignation des fonctions de supérieur, avec désignation de son successeur. Ce successeur, on le devine, c'était frère Ignace, qui dit au frère correcteur : — Maintenant, messire le baron de Gardailhan n\*a qu'à bien se t^ir, car il va avoir à jouer conti^ nous une rude partie»

**The text on this page is estimated to be only 28.13% accurate**

DK PARIS 279 XVII Grâce aux vins capiteux et peut-être sophistiqués qu'il avait hus, Amaury le Sage dormit trqnte-six heures. Un rayon de soleil l'éveilla. . Ce rayon entraît joyeux dans une jolie ciiambrette bien gaie, avec des meubles et des tentures comme ^ un logis de roi. Amaury n'était donc plus couché sous la taljle du réfectoire, théâtre de ses exploits et de ôa défaite gastronomique. Amaury était couché dans un bon lit, bien moel- i leux ; il avait un édredon sur les pieds et sa courtine de fine toil^ de Hollande était d'une blancheur â>louissante. ^ Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 28.74% accurate**

2âO LES ESGHOLIËRS Â la portée lll sa main était un.hanap et un flacon qui renfermait un vin jaune comme de Tambro. Amaury rassembla ses .souvenirs épars, grâce à Taspéct de ce vin, et il se remémora soudain frère Ignace et les aventures ^'ilè avaient eues de compagnie. ' -, » Mais ob suis^je donc ? se demanda-t-il. . ft commè il était parfaitement seul, il se versa ^ un verre du vin jaune qui n'était autre que du vin des îles Canaries, et Tavala d'un trait Puis, guidé par le rayon du soleil, û se 4eva et alla reconnaître le paysage en s'approchant, de la fenêtre. . • La fenêtre donnait sur le jardin du couvent. Amaury vit deux frères convers qui bèch^i^t une plate-bande. Le temps était beau, Taîr presque doux, malgré la irigueur de la si^jlson. Mais Amaury jugea qu'il était de très-bonne beure. — Diable ! se dit-il, mais il paraît que j'ai dormi longtemps! . Gonrnne il faisait cette réflexion, le frère Ignace entra.



**The text on this page is estimated to be only 26.74% accurate**

DE PABIS — Bonjour, Amaury, dit-ii. — Bonjour, mon père, répondît reacboHer. ^ Tu peux dire mon supérieur... — Hein? fit Amaury. — Je suis supérieur du couvent, dit modestement dom Ignace. — Ah 1 fit l'escolier. — As-tu bien dormi? Oui, mon père. — Appelle-moi : « Votre Grâce, » dit Éfère Ignace, qui tenait à ses nouvelles prérogatives. — Eh bieal Votre Grâce, dit Amaury, j'ai bien dormi; seulement je ne sais pas combien d'beures. ^ Trente-six. Allons donci exclama l'escolier, est-ce possible? — Tu t'es endormi avant lûer mercredi^ jour de Qttatre-Temps. — Et... je m'éveille — > Tu t'éveilles vendredi à huit heures du matin. Ah ^^a, mon camarade, qontinua le nouveau supé-\* rieur des carmes deschaux, est-ce 4ue tu vas te gri<» ser souvent comme ça?

**The text on this page is estimated to be only 29.18% accurate**

m LES ÈSCUOLIERS — Mais, balbutia Âmaury, ce n'est vraiment pas ma faute... et puis, voUs m'avez fait boire et manger comme un prince. — On ne t'a pourtant servi que l'ordinaire du supérieur. — Peste! : '. — Et si tu étais supérieur, tu déjeunerais et tu dînerais comme ça. — Mais hélas I soupira Amaûry, je ne suis qu'un pauvre escholier. Puj's se ravisant : — Ah I mais, pardon, àiUiU ne m'avez-vous pas dit que vous me feriez baron ? --Oui. •—Et riche... Très-riche. Seulement, il faut que tu m'aides un peu en cela. — Que dois-je faire ? — Habille-toi, tu viendras déjeuner avec moi et nous causerons de cela. •Don Ignace frappa sur un timbre et au bruit accoururent deux moiiiillons. moinillons apportaient sur un coussin 4e

DE PARIS 283 beaux habits de velours noir dont la coupe, semilaïque, semi-cléricale, étonna beaucoup Amaury. ~ Ces habits sont pour tgi» dit le nouveau supérieur. — Vous ne me donnez donc pas une robe de moine ? fit-il étonné. — Non. — Alors t)Ourqttoi ne me laissez-vous point ma souqueniile de clerc? ~ Parce qu'elle ne convient pins & ta nouvelle situation. Tu es un grand seigneur momentanément réfugié du monde dans un couveit.. — Ah t c'est différent» dit Amaury. Et il s'habilla. Ce ne fut point au réfectoire, cette fois, que l'exécuteur conduisit Amaury. Il le mena tout droit à la cellule du supérieur, qui se composait de trois pièces. C'était là que, dans une douce ivresse perpétuelle, dom Bufile avait si longtemps administré d'un index paternel le couvent des bons moines deschaux. Dans la première pièce, on avait dressé la table. Il n'y avait que deux couverts.

**The text on this page is estimated to be only 26.13% accurate**

m LES EsenoLifiRs Le buisson d'écrevisses, la tranche de pâté, le jambonneau, rien n'y manquait. Seulement, il n'y avait qu'une sorte de vin, un grand crû de la côte Saint-Émilion en Gascogne, qui avait bien dix ans de futaille. — Ça, maintenant, causons, dit frère Ignace en dépliant sa serviette. « — Oui, dit Amaury, vous allez m'expliquer comment vous pouvez me faire riche, — Et baron, ajouta Ignace. — Je vous écoute, dit Amaury alléché. Dom Ignace reprit : — Il y a quinze ans que le vieux seigneur Va- fait exposer par son escuyer. Ah t'oui, c'est juste, fit Amaury, du moins • c'est ce que je dois raconter. ' — Précisément. Le vieux seigneur m'a donc fait exposer... — Ouï^ pour s'emparer de ton bien. j Ah ! ah t'et il me croit mort... — Non, il te croit vivant et il te recherché activement, c — Pour me rendre^ma fortune? Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 28.64% accurate**

« DE Î>ARIS M \* — Non, pour te tuer. Amaury fit la grimace. —  
Je n'aime pas beaucoup le rôle que vous voulez me faire jouer, dit-il. —  
Attends un peu... tu vas voir... . — Voyons? Mais à prq>os, le Vieux  
seigneur est baron. ^ G'esi4i-dirft qu'il a le titre avec la fortune. ^ Très-bien.  
Mais comment vous y prendrezvous pour me rendre tout cela ? Nous  
rëdamerons au nom de frère Amaury, carme deschaux. C\*est-à-dire qu'il  
faudra que je me ftsse moine. Oui, mais tu ne prononceras que des vœux ; ,  
temporaires. « — A la bonne heure t <— Ingrat ! fit dom Ignace d'un ton de  
rq>rocbe, ' . tu te trouves donc mal ici ? — Oh i non pas. • , — On est donc  
mal logé, mal nourri, mal Têtu? continua le supérieur avec tristesse. . ^ —  
C'est-à-dire que je me crois au Louvre. ' • j Digitized by Google

- • . « ». • : 986 LES BSCHOLIERS — Alors, pourquoi crains-tu d'être lidoine? . — - Mais, daaiel fit naïvement Amaury, c'est que lorsque je serai riche et baron, rien ne m'empêchera d'avoir un palais. — C'est juste — Du vin dans ma cave et des pâtés de venaison ■ sur ma table. — Oh ! certes, fit dom Ignace. — Et âe recevoir en mon palais la ûne fleur des gentilshommes et des belles dames de la cour. — Très-certainement Alors, pourquoi me faire moine? > — Ah I voilà, dit dom Ignace, c'est que si «tu ne ^commences pas par là, nous serons sans forcé pour réclamer le titre, l'argent et les terres. • — Tiens I au fait, répliqua Amaury frappé par la justesse de cette argumentation, c'est vrai., mais mes vœux ne seront que temporaires? — Six moins au moins, un an au plus. — Et je pourrai me délroquer ? — A l'expiration du temps fixé. <— fh bien t ça me va, dit Amaury. — Tu veux bien être moine? Digaizoa Ly L^oo

**The text on this page is estimated to be only 20.93% accurate**

DE PARIS . 187— Oui» à une condition. Laquelle ? — Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez dés<sup>o</sup> mais supérieur du couvent ? ^ Sans doute. — Eh bien! je veux dîner et souper à votre table tous les jours. — Accordé ! dit dom Ignace. — Je prononce mes vœux demain, ajouta Amaury le Sage. Et il se vint à l'arbre.

S88 lis ESCHOLIERS XVIIil Maintenant abandonnons an moment le nouveau supérieur des carmes deschaux et ses mystérieux projets, laissons pour un temps et les escholiers et leur maître se lamentant sur le sort d'Odette et de Godefroy; messire François Gornebut songeant à son cher Main-Hardye et méditant sur les inconvénients de l'amour;.et enfin messire le baron de Gardaiihan qui» certes, était fort soucieux. Nous allons faire connaissance, en nous reportant à la nuit précédente, avec de nouveaux personnages qui sont cependant intimement liés à la suite de cette histoire. Une barque descendait la Seine, noyée dans le



n DE PAULs \* 281) ■ brouillard' qui, toute la nuit, avait couvert le  
tieuve et ses deux rives. 'l Cette barque^ conduite par un seul batelier, por\*  
> tait sur son bane d'arrièrei deux personnages qui causaient à mi-voix, —  
un homme et une femme. Tous deux étaient masqués. Sous le manteau de  
Thomme s'entrechoquaient parfois le manche d'un poignard et la crosse de  
deux pistolets, armes nouvelles qu'un récent édit avait prohibées comme  
déloyales, mais dont tous les nobles commençaient à faire usage. \* La  
femme, bien que masquée et enveloppée dans une ample capuche brune,  
trahissait la jeunesse dans tous ses mouvements et on devinait que c'était  
une femme de qualité. \* Ih se tenaient la main et gardaient le silence, tandis  
que fa barque effleurait Teau avec la légèreté , et la vitesse d'un alcyon. ^  
Les maisons à droite et à gauche déchiraient vaguement le brouillard de  
leurs toits pointus; de t loi^ en loin, une lanterne brillait comme un phare ,  
perdu sur ia mer orageuse. L'homme murmura enfin :

**The text on this page is estimated to be only 19.71% accurate**

^ LES ESGHOLIËRS — Oh ! que c'est bien là une nuit pra|tfee  
wx amants en fuite, - ' . ~ — Ah ! taises-vous, dit la femme en tremhlant,  
taisez-vous, Gontran. — Pourquoi donc me taire, chère à mef — Je pense à  
la colère de celui qui est mon « maître, — Et moi je la brave, dit Thomme.  
Elle lui passa un bras autour du cou. . ' Mais ne saâ-tu donc paâ qu'il nott»  
tiiern ioas deux si jamais il nous rejoint? Le ravisseur eut un rire silendeuï\*  
^ Il ne nous rejoindra jamais, dit-ii, la terre esl ■ grande... — Elle est bien  
petite^ soupii» la fcmme^ pour e^ttu qui cherphenl un coin où abriter leur  
amour, mon Gontran. Ah ! ma Jeanne adorée, répondit GontHm,  
rassure^toi, le lieu où je te conduis est inaccessible à ton vieil époux; — Tu  
crois? • . • — Il est moins puissant que celui qui nous protège. .

**The text on this page is estimated to be only 21.88% accurate**

Dë PAHiS m — C'est juste, dlt-olle, lu m'as parlé d'un protecteur mystérieux. -^Qui. «— Presque aussi puissant que le roi? — Plus puissant que lui... — Que dis-tu ? — Ce protecteur est une femme , dit Tliomme masqué. Et i! se pencha à Topeille de sa compagne et lui murmura un nom qui la lit tressaillir. — Vrai ! dit-elle. Elle serait pour nous? — Elle n'a rien à me refuser ; et si je lui demandais la mort de queiqu un... — Oh I tais-toi I fit la femme masquée avec épouvante^ ne souhaitons la mort de personne. Comme elle parlait ainsi^ la barque passait sous an poiit. Au-dessusi -on entendait un bruit de pas et de voix. Les {tas s'arrêtèrent sur le pont, Kn même temps oo entendit dans l'air un cri étouffé... Puis un bruit sourd qui frappait l'eau. Digitized by Google

m . LES ESGHOLIERS Mille tonnerres, marmura rhommè masqué\*, on vient de commettre un crime. La femme se serrait contre lui toute tremblante. — On.a jetéiin homme à la rivière, dit le batelier, — Ab I seigneur ! exclama là\* femme, ne ponrraitOfù le sauver? Mais déjà son compagnon avait dépouillé sou manteau, s'élait d^rrassé de ses pistolets et de son épée, et il se jetait à la nage. Un silence funèbre avait succédé au cri de détresse et la nuit était noire. Le batelier avait cessé de ramer. Debout, à Tarrière de la barque, la femme atten' dait anxieuse et n'entendait même plus le brait du' nageur. Mais enfin, une voix perça les ténèbres et vint jusqu'à elle. — Je le tiens l il est sauvé l disait cette voix. Et quelques minutes après, l'homml» atteignit la barque et rejeta par-dessus le bord une masse inerte.' — Ah l mon Dieu, dit la femmse, il est mort... Digitized

DE PARIS . • 293 — Non, il n'a pas eu le temps de se noyer, i^pondit I bonune ; il n est qu'évanoui. Et il remonta à son tour dans la barque. Malgré les ténèbres, la lemme put voir que le corps arraché par son compagnon à une mort certaine était celui d'un jeune homme. — Il avait les mains liées, dit le sauveur, en cou\* pant les cordes avec sou couteau. ^Non, il n'est pas mort, dit la femme qui posa sa main sur la poitrine du noyé, je sens son cœur battre. La barque \*s'était remise en route et descendait le fleuve avec vitesse. Les maisons de Paris fuyaient à droite et à gauche, et la barque^ suivant le courant, descendait rapidement vers Saint-Gloud. Enfin le brouillard devint blanc, de noirâtre qu'il était, un rayon de la prime aube le traversa et tomba sur le visage du noyé que la jeune femme et son compagnon cherchaient à rappeler à la vie. — Qu'il est beau I murmura la-femme en contemplant lé charmant visage de Godefroy, car c'était lui qui venait ainsi miraculeusement d'échapper à Jam(Mrt! Digitized by Google

**The text on this page is estimated to be only 22.69% accurate**

204 LES BdGHOLIERS XVIII Maintenant quels étaient ces hommes et cette femme qui, fuyant eux-mêmes<sup>^</sup> venaient de sauver Godefroy ? Qu'est ce que nous allons vous apprendre en vous conduisant au bord de la Seine« en amont, non loin du palais Saint-Paul. Tout auprès du logis des sires de la Tremoille, il y avait un petit hôtel dont le fleuve rongait lentement la base, dont les fenêtres, presque toujours closes», étaient garnies d'épais barreaux de fer, et qui n'avait que deux entrées: une par la rue des Tournelles<sup>S^</sup> l'autre par le mur même de la rivière» L'entrée de la rue des Tournelles était une porte r Oigitized

**The text on this page is estimated to be only 29.37% accurate**

' DE PABiS if» massive doublée de ier et garnie de poiiUes d  
acier. Elle eût résisté à un boulet de canon. Rarement, elle s'oamit, et quand  
la chose arri-\* vait^ par aventure, c'était pour livrer passage à un homme  
bardé de far, la visière du casque baissée et suivi de varlete et d'écuyers  
armés jusqu'aux dents» La porte qui donnait sur la rivière était bien plutôt  
une fenêtre, car elle s'ouvrait à dix pieds audessus du niveau de l'eau, et  
lorsqu'on voulait s'en servir, on faisait descendre une échelle de quinze  
marche^ dont la dernière touchait l'eau. Alors une barque arrivait, prenait à  
son bord ceux qui abandonnaient la mystérieuse démettre^ at Té^eile  
remontait et la fenêtre se refermait\* Qui doue habitait ce logis ? , On ne le  
savait guère aux -alentours. Pendant plus de vingt années, cette maison  
avait été abandonnée par aes maîtres, des nobles de provinoe dont les  
boui^geois du quartier ignoraient le nom. Un vieux serviteur seul y logeait,  
sortait rarement et ne parlait jamais à personne. Puis« un soir, on avait vu la  
porte de la rue des Digitized by Gopgle

**The text on this page is estimated to be only 26.28% accurate**

JOè LfiîS ESCUOLIERS Xoumelles s'ouvrir livrer passage à une troupe d'hommes armés qui étaient^mis prendre possession de la demeure abaadonnée. Il y avait de cela six mois. Depuis lors, chaque soir, le seigneur à la visi&re baissée sortait au milieu de ses varlets, tantôt par la porte de la rue des Tournelles, tantôt par la porte\* du bord de Teau, Où allait-il? Nul ne le savait. . Quel était son nom? Personne n'aurait pu le dire. ' Mais d'étranges rumeurs circulaient dans le quartier Saint-Paul, devenu si paisible depuis que les rois de France l'avaient abandonné pour ç'en aller vivre au Louvre. Des bateliers qui reinontaient la Seine en pleine nuit pouç aller relever l^rs'\*filets, prétendîent avoir vu sur les terrasses de l'étrange demeure vM femme demi-nue qu'un homme poursuivait^ un poignard à la main. D'autres affirmaient que parfois,- vers minuit, toutes les fenêtres de la façade du bord de Teau



DB PARIS 197 é étincelaient d'uae lueur infernale et que des ombres Omettes dansaient sans bruit derrière les vitraux gothiques. Une lavandière accablée de besogne, qui s'en était allée» un soir, laver son linge auprès de l'hôtel, s'endormit dans sa boîte et malgré la froidure. Une musique étrange l'éveilla; une musique plaintive comme un echant d'église, le jour des morts. . ' . Cette musique venait de l'hôtel. Enftn, on avait vu, disait^m encore, la barque n^'stérieuse s'arrêter sous la fenêtre avec une cargaism de femmes endiainées, puis s'en retourner à vide. Quelquefois un varlet sortait seul par la rue des Toumelles ; mais les bourgeois Teussenl questionné isn vain. - Gomme son maître, il avait visière baissée; on ne pouvait voir son visage, et il portait la main au manche de sa dague avec un geste de menace, si, par aventure, on s'approchait trop près de lui. ' .Les bourgeois disaient : — Bien certainement cette maison est habitée 47.

**The text on this page is estimated to be only 25.25% accurate**

m LES ESCHOLIERS par quelque BUppôï de Tenfevi et le euré de là pàp roisse la devrait bien venir exoroïien ^'autres ajoutaient : — C'est peut-être le l<°is dô quelque seigtieur qui conspire tûûté le bien du royaume^ et le rui y devrait envoyer ses gardes et ses gentilshommes. Mais le roi, paraît-il, avait autre chose à faire. Enfin, un peaussier de ta rue des Lions, qui était plus hardi que les autres^ s'en alla un jour trouver le chevalier du guet et lui coula tout ce qu'on disait de rhôtel du Diable ; car c'était ainsi qu'on avait surnommé la maison du bord de l'eau. Le chevalier du guet Técouta gravement ; puis il le renvoya en lui disant qu'il en référerait à mesisire François Gornebut, le prévôt des archers. Le peaussier vint chanter victoire; mais le soir mémet comme il fermait sa boutique» deux arçhers qui pas94ieat Tapprét^ndèrent qprpa et rossiîfeQt d'iittportaace» A partir de cq jour, la malheureux peaussier prétendit que la maison du ûiabta était habitée par un Irès^iODorable seigneur, e^ que tou^î les coûtes qui

**The text on this page is estimated to be only 25.13% accurate**

M PARIS M avaient trouvé des oreilles orédoles) étaient contes à dormir debout. Cependant, un matin, on vit errer par la rde des Lions et la rue des Touri^lles un jeune seigneur qu à sa mise élégante, à son toquet de velours noir loutaché 4'srgont et à sa mince rapière à coquille ouvragée, on devinait appartenir aux gens de la cour. U entra dans les cabarets, s'arrêta au seuil des . boutiques et causa avec les bourgeois; il s'enquit minutieusement enfin de toutes ces rumeurs qui circulaient dans le voisinage, puis il loua une barque et les services d'tm batelier, auquel il donna rendez- vous sous le pont au Gbange à six heures du soir. Après quoi, il s'en alla» A six heures précises, le jeune seigneur arriva et sauta dan& la barque. Où allons-nous? demanda le hateiier. > Nous proniener aux environs de Thotel du Biftble^ répondit le jeune seigneur. . La nuit était noire et la Seine oouYerte d'un brouillard épais.

**The text on this page is estimated to be only 28.08% accurate**

00 LES ESCHOLIÈRS La barque, selon les ordres qu'avait reçus le ba? telier, se mit à tirer des^ bordées .aux «tirons de rhôtel. ^ Mais, à la grande dépeption du jeune seigneur,' cette illumination fantastique dont on parlait n'eut pas lieu, et aucune femme éplorée ne se montra en haut des tours. La nuit s'écoula, les premiers rayons du jour \* glissaient à Tborizon, et la mystérieuse demeure resta plongée dans l'obscurité et le sîlence. Le jeune seigneur s'en alla. Mais il revint la nuit suivante. Seulement, il avait un compagnon, et quand le batelier voulut prendre les avirons, le jeune seigneur lui dit :• — Voilà dixpistoles; ya-t'en chez toi et ne te mêle pas de nos aû'aires. ^ Mais... ma barque... demanda lepêclieur. — Tu la^ trouveras amarrée sous le pont demain matin. Ya-t'en., . Les deux gentilshommes montèrent dans la bar^ que et poussèrent au large, tandis que le pédieur s'en allait.

**The text on this page is estimated to be only 23.84% accurate**

0E PARIS 301 Cette (luit-Ut les fenêtres de l'hôtel s'éclairèrent. Les pêcheurs qui avalent prétendu qu'on voyait des silhouettes danser dmière les vitraux n'avaiâdt pas menti. \* . Les ombres allaient et vmiaieat^ tantôt obéissant à.une sorte de lougueux. emportement, tantôt lentes et graves comme des moines qui vont chanter matines. Et tout cela sans un bruit^ sans un son. On eût dit la\*fête de la mort. — Mordieul murmura le jeune seigneur à Toreille de son compagnon, j'aurai le mot de cette énigme ou j'y laisserai mes os. — Mais, mon cher Contran, répondit l'autre gentilhomme, pour savoir ce qui s'y passe, il faut pénétrer dans cette maison. ~ C'est à cela que je songe. . — Comment feras^tu? Je ne sais encore, mais j'y pénétrerai, tu verras... ; - , Comme ils parlaient ainsi, les lamine s'éteignirent, comme si le diable eut souffilé sur toutes à la fois. \*

**The text on this page is estimated to be only 17.86% accurate**

M LES ftfiettoIifBRS Fuia, quand rhôtel fui rentré dans les ténèbres, une forme blanche s'e montra au haut d'une tour, B'appuya m^laADoliquiKM Hént ào pàrapel, el aémbla qaesurer la di-stance qui la séparait .de TeaUi C'est lAcapUVe» tnurmura le Jeune seigneur, à qui son oompagiiou avait donné le nom de.Qontram Qu'est-ce que cette femme? — Je l'ignore eomme toi, mais je l'aime... ^£s-tufou? — Non, mais je suis épriâ du merveilleux. Lafemme qulm aime le plus ardemment est celle qu'on ne counait pas\* Je gage qu'elle est belle et qu'elle est tyrannisée. £t cela te suffit? — Oui» — Eh bien f tâchoi^ de pénétrer dans cette de^ meure alors. Tandis qu'ils causaient, un brUit se fil bur l'eau, en avaU à ime certaine distancii G était celui de deux avirons qui luttaiient contre . le eourant^ très-rapide en cet endroit\* Silence l dit Gontran. g^£t les deux gentilshommes cessèrent de ramer

**The text on this page is estimated to be only 18.19% accurate**

û£ PARIS 'm pour .mieux écouter, laissant leur embarcatign aller à la dériva. Le brouillard étail aussi épais qua la nuit précédente. La barque qui remoulaii le oourant passa auprès des deux.geutilshommes sans les voir» liais ces derniers étirent le temps de veir quatre personnes dans cette barque, deux bommes et deux femmes» Les femmes étaient masquées, assises à l' annèiei et couvertes de longs manteaux noirs. Les hommes armés de toutes piàoes'anieal la visi^ baissée. 0 Évidemment, c'étaient les variété de l liote sin\* gulier de la maison du Diable\* ^ Cette fois, dit Gontran tout bas, nous verrons bien. £t iè se ïemit à nager, laissant toutefois entre, sa barque et celle qui portait les deux femmes une distanoe respectbeuse\* Cette dernière s'en alla droit à la maison du Diable et s arrêta sou» la fenêtre. \* Alofs un coup dé sifflet se fit enteildire.

a04 LES BSGHOUBRS La ^nêtre s'ouvxit, rebelle descendit -et l'im des deux hommes la saisît d'une main et de l'autre y fit monter une des deux femmes. Celle-ci savait sans dpute où elle allait» car elle gravit lestement les degrés et disparut dans l'hôtel. . ' Sa compagne la suivit; puis, avec elles, l'un des deux hommes, tandis que l'autre restait dans la barque. L'échelle remonta, la croisée se referma et la barque qui n'avait plus qu'un rameur poussa au large. — Ahi mordieu! cette fois, dit Gontran, nous sommes deux contre un, et il faudra bien que cet homme nous fournisse le moyen de pénétrer dans la maison mystérieuse. La barque montée par Gontran était plus légère queraut, re^ en deux coups d'aviron elle fut tout près d'elle ; au troisième, elle la hmirta violemment. , L'homme à la visière se dressa vivement, et seulement alors aperçut les deux gentilshommes. — Mon camarade, lui cria Gontran, excusez^ nous, le brouillard est si épais qu'x>n n'y voit goutte. L'homme à la visière fit un signe d'assentiment. 1



PE PARIS m el voulut s'éloigner, mais comme les deux embarcations étaient bord à bord^ Goutran sauta dans la sienne et son compagnon le suivît. Alors l'homme à la visière fit entendre un son guttural et lev^ son aviron. Mais Contran se jeta sur lui et le saisit à la gorge. L'homme se débattit. Heureusement le jeune seigneur et son compagnon étaient d'une force herculéenne. La lutte ne fut pas longue, ^t l'homme à la .visière n'eut le femp<sup>s</sup> ni de se servir de son aviron, ni de tirër hors du fourreau la dague qu'il portait à son flanc. En un clin d'œil, il fut renversé au fond de la barque, et le compagnon de Gontran lui appuya les deux genoux sur la poitrine, tandis que ce dernier coupait avec son poignard les lanières qui retenaient le casque. L'homme se débattait, mais il ne parlait pas. Maintenant, dit Gontran, nous allons bien savoir à qui nous avons ali'aire. Il tira un briquet de sa poche^ en fit jaillir une • étincelle et alluma nne torche.

**The text on this page is estimated to be only 23.85% accurate**

M tES BSGitOEtERS llais^ à la laeur que projeta^cette torchd dans la barque, les deux jeunes gens poussèrent un cri de surprise. ^ La de Thomme priyè de son casque était noire, et comme il ouvrait la bouche, Gontran s'aperçut qu'on lui avaj^ eoupé la langue\* C'était un nègre muet — Tu ne peux parler, mon garçon, lui diiOoti\* \* tran, mais sans doute tu sais écrire/ \* £t il prit des tablettes dans sou pourpoints « Le nègre le regardait aveô utie sorte de terreur. — Réponds par un signe, sais-tu écrire? Le ntigre continua à avoir un regard hébété. • , ^ Ne vois-tu pas qu'il ne comprend pas potre langue, dit le compagnon de Gontran\* C'est possible, mais 11 faut que Je sache... " £t Contran^ laissant le nègre aux mains .de l'autre gentilhomme, prit les avirons e.t nagea vigoureusement vers l'embarcation qu'ils venaient d'abandonner et que le courant entraînait. - ^Mais que vas-tu faire ? demanda Tautrenfligeur. ^Tu^fas voir... Les deux embarcatâ(H)s se touchèrent bientôt de' Diyiuzed by Google

**The text on this page is estimated to be only 26.67% accurate**

nouveau; alors, Goutrau les amarra l'une à l'autre en nouant leur deux cordes. m Puis, brandissant son poignard au-dessus de la tête du nègre, il lui fit comprendre que s'il voulait vivre, il fallait qu'il obéisse. Le nègre était lâche, il fit un signe d'assentiment. Contran lui prit sa dague; puis, quand il fut désarmé, il lui fit signe d'avoir à quitter sa cuirasse. Le nègre obéit. Contran endossa cette cuirasse. Puis, il coiffa le casque et baissa la visière. «— Mais que fais-tu donc? demanda encore son compagnon. — Eh bien \ je prends le costume voulu pour pénétrer dans la maison du Hiab. — Mais... — Toi, mon bon ami, reprit Contran, tu vas me lier les mains & ce pauvre diable. l -Boni . . I — .Et t'en aller avec lui au cabaret de la Pomme Verte. . C'est-à-dire que tu en fais mon prisonnier?

**The text on this page is estimated to be only 24.33% accurate**

308 LES ESCHOLIERS — Oui, et prends bien garde de le laisser  
échapper - • tivant de m'avoir revu. — Mais quand te reverrai-je ? — Je ne  
sais pas... Adieu ! Et Contran sauta dans l'autre barque, prit de nouveau les  
avirons, lit un dernier signe d'adieu au jeune seigneur, son ami, et se mit à  
nager vigoureusement vers la fenêtre mystérieuse qui venait de livrer  
passage aux deux femmes masquées. Alors il appuya deux doigts sur ses  
lèvres et eût entendu un coup de sifflet. Digitized by Google

DE PAais ;ioo XIX Le jeune seigneur aventureux, qui s'était imaginé que la fenêtre s'ouvrirait au coup de sifflet, se trompait étrangement. La fenêtre resta close; et cependant Contran ré^ péta son signal. La maison du Diable était plongée dans les ténèbres et le brouillard qui planait sur la Seine s'épaissistfit de plus en plus. Par la mort-Dieu! répéta Gontran, après avoir ♦ sifflé pour la troisième fois, j'aurai le cœur de tout cela, et dusâé-je péné^r de force dans la place, j'y entrerai. Il avisa un anneau de fer dans le mur de la mai

**The text on this page is estimated to be only 27.24% accurate**

m LE\$ ÈSQUOLIÈRS son. Cet anneau servait sans doute à amarrer la barque du nègre. Gontran y fixa la sienne. Puis il attendit. La maison était plongée dans les ténèbres et paraissait inhabitée^ ^ — J'attendrai le jour, se dit Gontran. Et il s'accroupit dans la barque, s'enveloppa soigneusement dans son manteau et attendit, les yeux fixés sur la maison du Diable^ les ferma^ et quand ses yeux furent fermés, il s'endormit. Son sommeil dura plusieurs heures. Cependant un biHiit réveilla. Un bruit qui se fit au-dessus de sa tête, c'est-à-^ dire à la croisée par laquelle on descendait l'échelle au bord de Teau. La barque de Gontran était tout à fait contre le mur, abritée par une sorte de balcon qui entourait la fenêtre. n eut assez di» présence d'esprit, en s'éveillant, pour ne faire qu'un mouvement imperceptible. Il leva la tête et regarda» V I uiLù Ly Google- ,

**The text on this page is estimated to be only 27.51% accurate**

Pf. PARIS 311 La fenêtre était ouverte; deux ombres s'agitaient sur le balcon et chuchotaient. En voilà encore un qui ne reviendra pas) dit une voix. Soudain Gontraa entendit un cri étouffé; puis quelque chose de noir traversa l'espace et alla s'engloutir dans les flots. En même temps la fenêtre se referma. Gontran devina. C'était un être humain, homme ou femme, qu'on venait de jeter à l'eau, enfermé dans un sac. Alors, sa curiosité s'accroissant d'un grand sentiment de compassion, Gontran n'hésita pas. Il se débarrassa de son manteau, se jeta à la nage et plongea à l'endroit même où la masse noire venait de disparaître. Il plongea, reparut à la surface, plongea encore et revint tenant le sac qu'un poids énorme avait entraîné au fond de l'eau. Ce poids était un lingot de plomb attaché au sac par une corde. 'Gontran avait coupé la corde avec sa dague

**The text on this page is estimated to be only 25.31% accurate**

m L£S£âGUÛUËRS ' . Un être vivant s agitait dans le sac et se débattait sans doute contre la mort. ^ . Gontran le poussa devant lui, le jeta dans la barque, y monta lui-même et poussa au large. Alors sdulement, toujours k l'aide de s& dague, U se mit en devoir d'ouvrir le sac. ^ • En ce, moment, les pnjmières dartës do l'aube perçaient le brouillard. Gontran poussa un cri d'étonnement. 4 La créature humaine qu'il venait d'arracher à une mort presque certaine était un grand jeune homme pâle qui portait le pourpoint bleu de ciel des pages du roi. .Le page respirait à pleins poumons et disait : — Aht les misérables!... ah t les infâmesL'é — Goldéry^ dit Gqntran, me reconnais-tu? — Non, dit Goldéry, qui jeta sur lui un œil hébété. Le jeune seigaeur s'aperçut alm que la chemin .sette de Tenfant était ensanglantée. ^ Us ont voulu t\*assassiner, s'écria Gontran; Et il déchira la chemisette et mit à nu la poitrine du'page. . Il avait au-dessous du sein àroit un petit trou



DE PARIS 3id . rond qu'on eût dit avoir été fait avec une aigaille et au bord duquel brillait une gouttelette de sang^ 11 y avait iiuit jours que Goldéry avait disparu du Louvre.\* A cette époque, c'était uu garçon de dix«huit ans, frais et rpse ; maintenant on eût dit un cadavre. ' Ce qui lui restait de vie s'était réfugié dans îe regard. Contran le laissa s'étendre au fond de la barque et renonça à tirer de lui aucune explication. Puis il se mit à nager énergiquement, et en quel\* ques minutes sa barque toucha le terre-plein de Notre-Dame. Il y avait là un cabaret célèbre où les seigneurs de la cour venaient le soir, en partie fine, avec des femmes à qui leurs maris jaloux ne laissaient que fort peu {le liberté. Ce cabaret avait pour enseigne une fenune nue qui représentait notre mère Eve, et un homme, le père Adam, à qui elle offrait la moitié du fruit de l'arbre de science. . . ft au-dessus^ cette exergue : A la Pmim terle! I . 48 uiyiu^uu Ly Google

**The text on this page is estimated to be only 21.54% accurate**

?— Noo. lU étaieiU masqués\* Une sorte de lerreur s empara du  
page f\*1 ses dents claquèrent. ' -\* Parle, répéta Gontran. — Mais il secoua la  
tête en sigoe de refus. Alors Gontran lit uii bigne à sou compagnon et à  
l'hôte qui sertirent Quand il fat seul avec le page, Gontran lui prit les mains  
: . \* \* — Parle, rëpéta-t-îl. ~Non... non... je ne puis. — Mais dis-moi, au  
moins, comment tu es entré dans cette maison ? N'y allez pas 1 n'y aUez pas  
! murmura Goldéry. avec terreur. — Au nom^ Dieu, Goldëry, dit Gontraii  
d'un ton solennel, je t\*adjure de dire la vérité. — Us te tueraient... murmura  
le page. Gontran haussa les épaules ei répéta d'iin ton d'autorité : • Paplel \*  
L'enfant se soumit.

**The text on this page is estimated to be only 27.78% accurate**

die . LCSESCQOLIBRS \* \* \* - \* — Je suis entré dans la maî<sup>^</sup>  
maudite, dit-H, entraîné par une femme. Comment cela? — Gonna-tu le  
cabaret du grand Charlemagne? — Oui, chez Pernillet, auprès du bac de  
Nesles<sup>^</sup> — Justement — Eh bien? — Tu sais que je suis amoureux fou  
d'une fille de l'escadron volant de la reine? <sup>^</sup> — Ah! oui, la jolie Madeleine  
d'Espeuilles? — Oui, et elle se rit de moi et ne m'aime pas. — Bon après?  
— Un soir, désespéré, furieux de ses dédains, je m'en étais allé chez  
Pernillet et je m'efforçais de noyer ma douleur dans le vin, maudissant  
l'amour et les femmes. Il y avait beaucoup de monde dans le cabaret — Ah!  
• : • . — Des hommes qui riaient et une femme qui était assise toute seule à  
une table et ne riait ni ne buvait. • . Elle paraissait être une ribaude, et elle  
était belle. M'entendant gémir, elle vint à moi et me dit i Digitized \

**The text on this page is estimated to be only 23.65% accurate**

DE PARIS 317 — Â9-tu donc un grand chagrin d'amour ? ' —  
Oui, répondi\$>je. ^ Yeux-tu te guérir? Cela dépend. «7 S tu veux me suivre,  
celle qui te méconnaît t'aimera. — Êt tu la suivis ? dit Gontran. -Oüi.  
Gomme il parlait ainsi, le page fit un mouvement. \*et cette blessure qu'il  
avait à la poitrine se reprit à saigner. . IX jeta un cri et s'évanouit de  
nouveau. Mais cette fois Gontran ne cherctia pas à le ranimer. Il appela son  
ami. -r-Qu'as-tu fait du nègre? lui dit-il. — Il est renfermé dans la cave. —  
Eh bient continue à veiller sur lai. Et Gontran 4>oucla son épée et re{nrit  
son manteau. . — Mais où vas-tu donc? demanda le gentilhomme.

**The text on this page is estimated to be only 24.61% accurate**

^18 LES £;3CHÛLI£RS « — Au Louvre. Tu sais bien que je ^wis service aujourd'hui. — Et il faut que je reste ici? A moins que tu ne préfères (uer le nègre d'un coup de poignard. Auquel cas tu peux t'en £^(er. — M^is quand reviendras-tu? — Peut-être ce soir... Adieu, Et Contran s'en alla. « Le soir de ce jour-là, il y avait liômbfeusë aômpagaie à riiùtelierie du Grand-Gharlemagne, tenu par le fervent catholique maitre P^illet, tottt àtprès de la vieille tour de Nesles. Les gardés du roi, les archers, les pages, les moines, les soudards de toute espèce, semblaient s- y être donné rendez-vous. • L'hôtellerie était pleitie. Mais tout le monde riait et btivait ei nul n'était mélancolique et rêveur. \* Tout & coup la porte s'ouvrit et un homme en tra. — ^ Par la Magdeleine qui a commencé par êti'c ribaude avant d'être sainte, s ecrjart-il, je voudrais que Satan lui-même étranglât de ses propres maiQs la oba•

**The text on this page is estimated to be only 27.70% accurate**

Dfi PidhlS 319 rogne honteuse pour laquelle je me meurs d'amour  
t Tous les regards se portèrent avec curiosité sur le nouveau venu. En même  
temps^ une ribaude qui paraissait sommeiller dans UQ coia s'éveilla et le  
considéra avec « curiosité. ' — Oui« répéta le nouveau venu, il y a de par le  
monde une femme pour qui je voudrais conquiesre le monde, et qui se  
moque de moi#. — Viens boire,.Gontraa 1 lui cria un garde du roi, — Le  
vin fait oublier, dit un page. A bas les femmes I murmura Un moine qui  
était ivre^ J'ai envie de me passer mon épée au travers du corps, reprit  
Gontran» ■ — Tu es fou I — On de m'aller no^fer I — - Amère folie 1 dit le  
moine. La ribaude se leva et vint à Gontran : Tu souffres donc bien? dit-elle,  
^ Comme un damnéi Elle lui porta sa main blanche et fine sur Tépaule^ i-  
Yeux-tu me suivre 1 dit-elle;

**The text on this page is estimated to be only 22.38% accurate**

3iÔ LÉS ESGHOLrjills DEPAHIS i — Ou cela? i £q un lieu où  
l'on guérit du mal d'amour. ♦ • ' Non, dit Contran , j ' aime mieux mourir. —  
Je te ferai boire des breuvages ençbantés« poursuivit la ribaude. w  
Qu'importe ! elle ne m'aimera pas. ' { — Elle t'aimera. — Tume le jures? !  
Sur ma part de paradis^ répondit la ribaude ave.c un étrange ricanement. ^ !  
— N'y va pas! cria un garde du roi. , r- Pourquoi ? fit Contran. ; • — Parce  
qu'elle se moque de toi. j S'il en est ainsi, je la tuérai\* ^ . — Si tu te déûes  
de mpi, ue viens pas, dit la ri- ; baude. • ' — Non, dit Contran, je veux tenter  
l'aventure. £t il suivit la fille d'amour. Neuf heures sonnaient en ce moment  
au beffroi . de la tour de Nesles et les archers parcouraient la ville  
annonçant le couvre-t'en. FIN DU PREMIER VOLUME I I . ■ ' ' " I \* . ^ • \*  
• ' !

**The text on this page is estimated to be only 26.67% accurate**

Digitized by Google





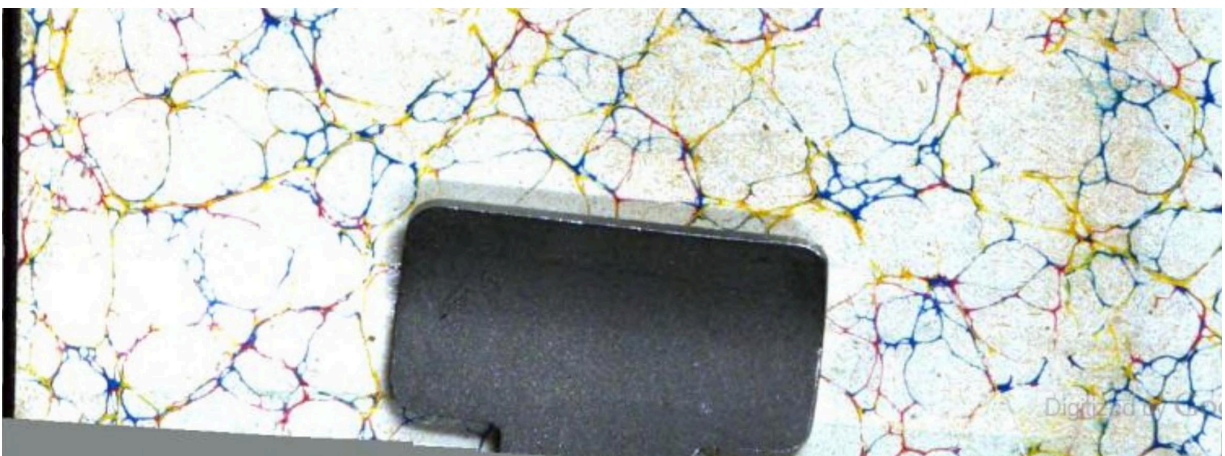
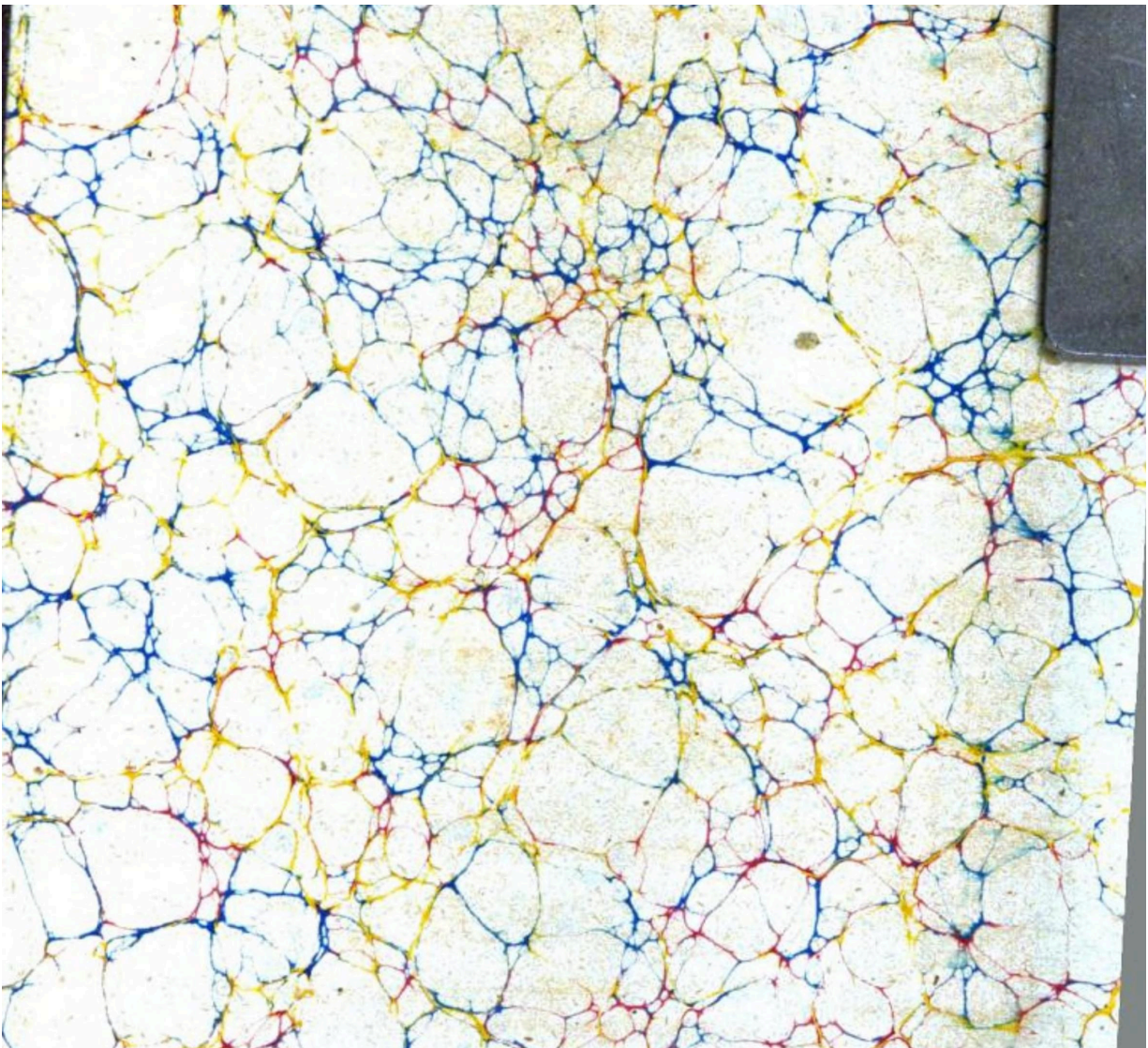
16829

**The text on this page is estimated to be only 7.64% accurate**

I.'I 2 t > s i ) uiyiu^uu Ly Google

**The text on this page is estimated to be only 2.08% accurate**

^4 X;'; r V Y : -A. ' V' Tj^ - V '--^\*





BIB